



FELCIEN CHAMPAUR

# DINAH SAMUEL



**FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS**

9, rue Antoine-Chantin, Paris (14<sup>e</sup>)

—  
1925

ROMANS DE FÉLICIEN CHAMPSAUR

– à paraître, en 1926, –  
AUX ÉDITIONS FERENCZI,  
dans la même Collection :

L'AMANT DES DANSEUSES

LA GLANEUSE D'ÉTREINTES

Parus :

L'INGENUE AUDACIEUSE

– – DINAH SAMUEL – –

LE BANDEAU D'ÉROS

250  
dessins

(L'erreur amusante,  
un livre joyeux ; 10 francs.)

FELICIEN CHAMPSAUR

# DINAH SAMUEL



**FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS**

9, rue Antoine-Chantin, Paris (14<sup>e</sup>)

1925

*Illustrateur :*

CABRIOL, CHÉRET.

JAQUELUX. AUGUSTE LEROUX.

LORENZI. LE MOUËL.



## PREFACE

*Homère, c'est le Bottin de la Grèce ; la Bible, celui des Hébreux, Aristophane traîne sur la scène ses contemporains, il les ironise, sans même leur mettre un masque. Le Dante précipite et torture, en enfer, ses ennemis. Shakespeare prend pour sujets de ses drames toutes les histoires de son temps ; Rabelais allusionne toute son époque : Molière en copie si bien les ridicules qu'il se fait rosser de coups de canne par le marquis de « Tarte à la crème » ; La Bruyère les portraiture, en petits traits nets et impertinents ; Racine compose ses tragédies, alors pas même jouées sous le déguisement grec ou romain, avec les amours de Louis XIV et les passions de la cour. – Quant au duc de Saint-Simon, il traverse, sans préjugés ni scrupules, les dernières années, si moroses, du grand règne, et la Régence délicieuse, – comme a dit je ne sais plus qui, « un trousseau de clefs à la main ».*

*Cervantès Saavedra, lui, fut cynique ; quelques jours après l'apparition des premiers livres de ce chef-d'œuvre, Don Quichotte, il fit lui-même une brochure anonyme où il protestait contre l'inconvenance du roman nouveau et du petit scribe qui osait y caricaturer les grands personnages de son pays. Du XVIII<sup>e</sup> siècle, en France, que reste-t-il, littérairement ? Les correspondances, les mémoires, et un livre vécu, caractéristique des mœurs d'alors : Manon Lescaut. Henri Beyle n'a écrit que d'après ses sentiments et ses sensations ; tous les personnages de son plus important travail, le Rouge et le Noir, sont d'après nature ; ils ont figuré dans une procès célèbre, jugé à Crenoble en 1828. Mérimée empruntait ses sujets aux faits-divers des journaux. Victor Hugo seul a fait exception ; le romantisme est un tourbillonnement avec des fracas de tempête et de tonnerre, une vingtaine de lieux communs, oratoires ou poétiques, comme des feux d'artifice monstrueux, d'où éclaboussent des étoiles. Encore Victor Hugo s'est inspiré, par exemple, dans le prélat Myriel de sa puissante et douloureuse épopée, les Misérables, du bon et doux évêque de Digne, Mgr Miollis. Et (puisque Dinah Samuel est une étude de grande actrice, – sans parler de croquis inoubliables, l'Enterrement de Mlle Mars, et Mlle Georges, vieille et pauvre, implorant un secours, dans ce livre d'un reporter génial : Choses vues) le meilleur de ce prodigieux souverain littéraire, de*

*cet assembleur fantastique de mots, est, peut-être, une passionnante satire : Les Châtiments. On peut citer également ceux qu'on a prétendu reconnaître dans les personnages de Balzac.*

*A quoi bon ?*

*Les modèles – plutôt ceux qui furent à l'imagination de l'Ecrivain le prétexte de personnages créés ensuite de toutes pièces – disparaissent ; Balzac seul reste, plus ou moins.*

*La Dame aux Camélias, de Dumas fils, une jolie fille dont le nom, par hasard demeure : Marguerite Gautier. – Quant aux personnages d'Alphonse Daudet, Numa Roumestan, Sapho, pour ne citer que ceux-là, sont copiés, l'auteur s'en vantait, d'après des personnages réels.*

*On pourrait prouver, s'il était loisible de passer en revue la littérature de toutes les époques et de toutes les races, que pas un seul livre ne dure qui ne soit, d'une façon générale, le témoignage d'un temps. Cela est si vrai que, même écrit sans goût et sans art, avec seulement de l'observation, avec une vue pénétrante des choses, un ouvrage a chance de survie. Ainsi. le fatras de Restif de la Bretonne, dont le style n'existe guère. Mais il a su regarder autour de lui : il écrivit sincèrement, sans mise au point qui aurait faussé les études qu'il nous a laissées de mœurs intimes et familières. Et ce Restif de la Bretonne, ce pitoyable écrivain, est toujours réimprimé. Ce n'est pas la gloire pour Restif ; mais c'est, au moins, incontestablement, la postérité.*

*Malgré tant d'exemples, je veux déclarer, une fois de plus, – en tête de la cinquième réimpression de ce roman, Dinah Samuel, mon premier livre, l'essai de ma vingtième année, – que, si j'ai tâché de noter, à coups d'une jeune plume, un monde que j'ai fréquenté, d'écrire d'après la vie, j'ai eu, dès ce temps, – pour mon œuvre de romancier, du moins, – l'horreur orgueilleuse du portrait. Certes, il m'est arrivé d'emprunter des traits à plusieurs, pour la composition d'un personnage, mais ils ne furent à mon imagination que les matériaux de types créés ensuite de toutes pièces.*

*Dinah Samuel, Régina Sandri, Lulu, – pour ne rappeler, ici, dans mon œuvre, que trois héroïnes prises au monde original et factice de la scène ou du cirque – n'ont pas d'autres noms. Pourtant, des comédiennes françaises,*

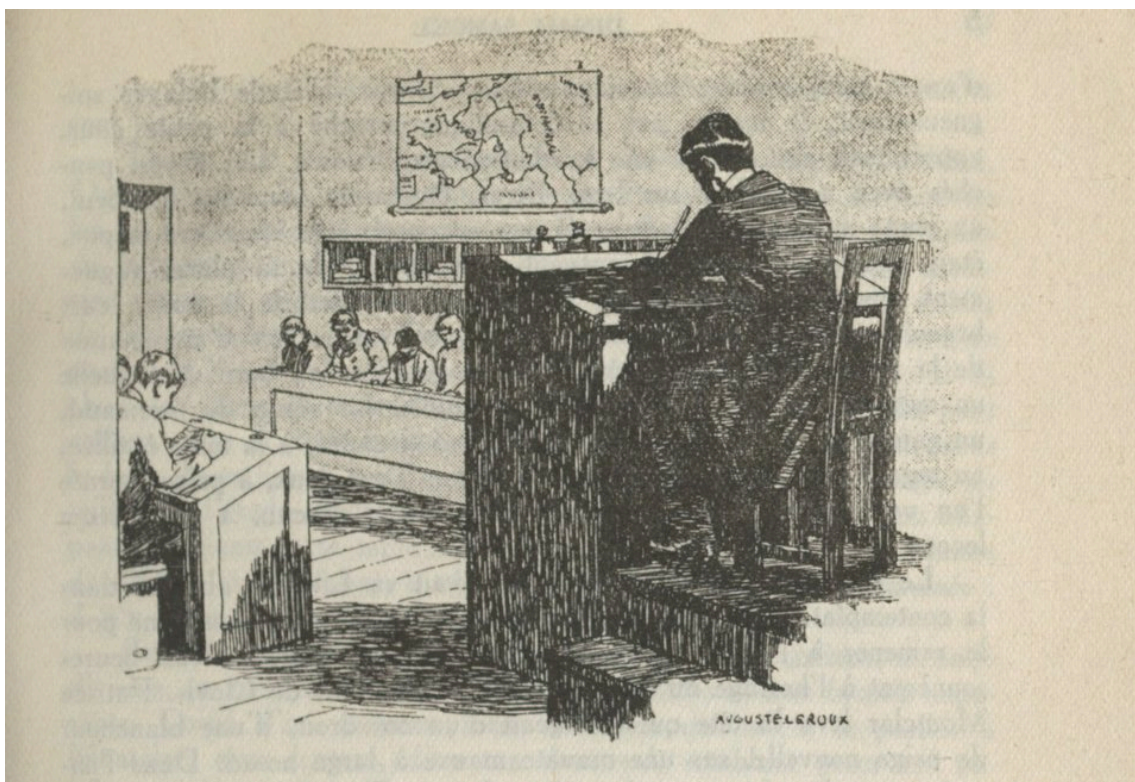
*et même italiennes, que je ne connaissais pas et qui s'étaient retrouvées dans Régina Sandri, m'adressèrent de gracieuses lettres où respiraient, à chaque phrase, leur grâce et leur avril. Comment compter toutes les jolies svelteness qui se sont regardées en Lulu comme en un miroir, Lulus de bourgeoisie, Lulus de théâtre, Lulus du monde ? Des centaines de lettres de femmes me sont parvenues, signées : Lulu ; c'est la récompense d'un romancier de rencontrer parfois, dans la vie, celles qu'il rêvait et que son cerveau – d'après des observations, de-ci, de-là, – par bonne aventure de réflexion et d'art, avait devinées. Certes, l'artiste accompagnant l'homme en moi sans cesse, je me suis, dès le matin, observé en même temps que j'ai observé les autres ; mais nulle, si adorable soit-elle par l'esprit, le talent, du génie, à l'occasion, ne peut prétendre, par gentillesse de sympathie, ou affolement de réclame, qu'elle est, – comme à un tableau, le modèle ayant posé pour le peintre, – Dinah Samuel, Régina Sandri, Lulu, ou bien, Marquissette. De même, on a cherché qui pouvait être Claude Barsac, l'Arriviste, l'avocat socialiste et assassin, ministre d'hier et de demain, Président du Conseil. C'est Claude Barsac, comme l'héroïne de cette étude de comédienne est Dinah Samuel, – rien de moins.*

*A vingt ans, – à l'âge des grands espoirs, où l'on ne doute de rien, où l'on espère atteindre les sommets, parmi les dieux, où la gloire semble une maîtresse qui vous attend, – à vingt ans, j'écrivis ce livre. Le voici plus de quarante ans après. Eh bien, à vingt ans, j'ambitionnais, non certes de faire une photographie plus ou moins ressemblante, mais de peindre une sorte de fresque moderne, d'évoquer, – autour d'une femme dominatrice, merveilleusement enchanteresse et compliquée, – un fourmillement d'humanité, la bataille intelligente et perfide, de donner l'impression d'une mêlée étourdissante dans une ville vraiment unique, Paris. J'ai voulu ériger, durablement, par l'artifice de mots assemblés, une comédienne imaginaire, pétrie pourtant avec des nerfs affinés, du sang, des passions flambantes, de la vie, une Femme, modernité intense et troublante, qui, en d'autres temps, eût été Phryné, Cléopâtre, – ou Messalina, l'Impératrice Nue (celle que, depuis, j'ai tenté de ressusciter dans ce livre, l'Orgie latine), – ou bien*

*encore, Dahu, la fille du roi Grallon, mystérieuse et énigmatique (qui m'a hanté aussi et que j'ai caressée, depuis, dans les pages d'un autre roman : Lulu). Dahu, la Satane qui s'est fait une couronne des sept péchés capitaux et qui ouvre, pour se distraire, sur la ville d'Is les portes d'argent de la mer. Bref, à l'âge de l'enthousiasme et de la foi, quand la jeunesse nous fait ses promesses divines, j'eus l'ambition hardie de créer, issue de la vie et de mon front, une immatérielle, une immortelle.*

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

1925.



# I

## LE PREMIER SUCCÈS

Patrice Montclar, poète, surveillait, au lycée Henri IV, l'étude des leçons, qui commence à une heure et demie et finit à deux heures et demie. Trente élèves, ceux de la classe de sixième, seconde division, une partie de ceux de la classe de sixième, troisième division, presque tous âgés de onze à douze ans, étaient, dans une salle oblongue, assis devant deux tables posées le long des grands côtés. Au fond, en face de la porte percée d'un judas, la fenêtre jaune, à carreaux minuscules, était ouverte. Un soleil tiède, de décembre, envoyait ses ondulations, douces comme des caresses, sur le parquet luisant, les deux tables, peintes en noir, et les casiers fixés, derrière, à la muraille. Le bureau du pion, sur une estrade basse, près de la fenêtre, était enveloppé de lumière. Montclar, la tête un peu penchée, le corps caché jusqu'au buste par le bureau, travaillait. Les nuages gris d'avant midi avaient été emportés ou dissous. L'étude balayée soigneusement, le matin, par le domestique attaché à la petite cour, apparaissait claire dans une irradiation amollissante. Les élèves, penchés avec nonchaloir sur leurs livres, étudiaient leurs leçons. Seul, un jeune moricaud, Liladois, au nez retroussé, à la chevelure crépue, était distrait. Les yeux béants, il contemplait, de sa place, vaguement, par l'embrasement de la fenêtre, les platanes de la cour, leurs branches nues, baisées par la chaleur, et, sur le toit d'une maison de la rue de la Vieille-Estrapade, une gouttière au bord de laquelle un moineau pépiait. L'étude était tranquille. Le voisin du moricaud, un gamin, fils d'une actrice connue, blond et chétif, à la mine éveillée, au regard bleu, poussa du coude le nègre. Tous deux, à peine tournés l'un vers l'autre, pour avoir l'air de répéter chacun, à part, leurs leçons, causaient doucement.

Le maître d'études (18 ans) qui avait vu Liladois absorbé dans la contemplation du soleil parisien et ne lui avait fait aucun signe pour le ramener à l'œuvre, recopiait avec soin un sonnet. Deux heures sonnèrent à l'horloge du lycée, au faite de la tour de Clovis. Patrice Montclar leva la tête qui émergeait d'un col droit, d'une blancheur de neige nouvelle, sur une cravate mauve à large nœud. Dans l'encadrement des cheveux noirs, partagés au milieu du crâne et se précipitant en boucles au bas du front, les yeux, ombragés de sourcils bien arqués avaient une nuance vert d'eau et,

dans le regard, une expression d'ironie maligne et de dédain sceptique. Le nez droit, aux narines un peu évasées, marquait un tempérament chaud ; la moustache fine, d'un duvet jaune, ombrait à peine la bouche.

Patrice Montclar calligraphia, au-dessous du sonnet, son nom, pour que les compositeurs, si ses vers étaient publiés, ne commissent pas de fautes d'orthographe désagréables à son amour-propre. Puis il plia le papier en quatre, et, l'ayant placé dans la poche de son pardessus suspendu à un clou, près de lui, contre la muraille, il allongea les jambes sous le bureau. Il demeura ainsi, quelques minutes, le torse renversé sur le dos de la chaise, ses mains accrochées par les pouces aux poches de son pantalon, les autres doigts tapotant sur les jambes par intervalles. – Montclar prenait, en Provençal qu'il était, un bain dans le rayonnement du soleil très doux. Enfin il ouvrit les cahiers où il devait marquer, pour les deux professeurs de sixième, les notes de conduite en étude de chacun des élèves, et quelques notes de récitation :

– Monsieur Martinet, la géographie ! Veuillez me dire quelles sont les îles de la Baltique ?

Tandis que l'élève bredouillait sa leçon mal apprise, Aland, Dago, Rugen, Falster, Seeland, Fionie, Patrice aperçut, en face de lui, le visage bête et rouge du surveillant général fixé contre le judas de la porte. Montclar continua à interroger les élèves, sans une excessive attention, griffonnant, au fur et à mesure, les notes sur le cahier de correspondance. Ses élèves jasaient plus que pendant la première partie de l'étude. Le moricaud était décidément désagréable. Il fit choir ses livres et occasionna des rires. Sur ce, la cloche du petit collège tinta à fort carillon. Les élèves, avec ordre, prirent, sous le bras, leurs livres, leurs cahiers et se placèrent, sur deux rangs, au milieu de l'étude. Montclar, qui avait mis son pardessus et son chapeau, dominait de sa taille svelte et haute ses élèves. Les deux classes de sixième se trouvaient, à côté l'une de l'autre, au rez-de-chaussée : il n'y avait qu'une vingtaine de marches à descendre.

En bas, Montclar serra la main au professeur de sixième, seconde division, un gros homme aux moustaches énormes et aux favoris imposants. Coiffé d'un chapeau rond, à forme de melon, il parlait à Montclar, avec

lenteur, d'un ton doctrinal, semblant peser ses paroles qui étaient insignifiantes. Les élèves, rentrés dans la classe, profitaient de cet entretien pour faire du tapage, en jetant leurs livres sur les bancs en gradins, et se bousculer. Le professeur, avec un mouvement de tête en arrière qui faisait avancer les pointes de ses favoris, cria :

« – Vous êtes en retenue, Soriot !... qui êtes le plus bruyant et, si vous continuez, dimanche, vous serez privé de sortie ! »

Le pion s'en alla. Il était pressé. Ses collègues étaient déjà hors du lycée. En traversant la cour, il rencontra le surveillant général qui l'arrêta, ayant une observation à lui communiquer. Il ne s'occupait pas toujours assez de ses élèves. Montclar n'avait pas à soutenir le contraire. Lui-même venait de le voir, d'un coup d'œil dans son étude, par le judas. Il travaillait trop pour son compte et n'était pas tout entier à ces enfants. Le speech avait été tenu par le surveillant avec une gravité superbe. Ce surveillant avait été maître d'études quinze ans, sans acquérir aucun grade par examen.

A l'église de Saint-Etienne-du-Mont, sur le cadran, les aiguilles de fer forgé marquaient trois heures moins vingt. La journée d'hiver était splendide, la place du Panthéon inondée de soleil. A côté du bureau d'omnibus, un conducteur, debout sur le trottoir, fumait une pipe. Montclar, après avoir flâné aux étalages des bouquinistes de la rue Soufflot, entra au jardin du Luxembourg. Il avait besoin de respirer, de se sentir maître de sa personne, de voir un peu de verdure. Certes, il n'avait pas été créé pour ce métier, qui demande presque une abdication de la dignité humaine. Il avait des révoltes intérieures lorsque le surveillant général inspectait l'étude à travers la vitre du judas, lorsque, deux fois, le proviseur lui fit la remarque qu'il ne portait pas un chapeau suffisamment sérieux. (Montclar se coiffait, à son arrivée à Paris, d'un petit feutre posé de côté sur ses cheveux frisés). Il acheta un chapeau de haute forme. Puis, est-ce qu'il avait été mis au monde, lui, poète, pour empêcher des enfants de rire ? Volontiers il aurait fait, avec eux, plus de bruit qu'eux. A dix-huit ans, il devait être le mentor de gamins de douze ans et interdire à trente élèves, quotidiennement, durant vingt heures sur vingt-quatre, de bavarder, de chuchoter même un mot à un camarade.

Toutefois il était à Paris, depuis le commencement de l'année scolaire. *Paris était son rêve*. Cette grande ville, qui l'avait attiré par sa renommée, l'éblouissait et le fascinait. Ses études achevées à Digne, en Provence, il avait été nommé maître répétiteur au lycée Henri IV. Lorsqu'il arriva, le 1<sup>er</sup> octobre, et que, par la croisée du compartiment de wagon, en troisième classe, il vit se profiler la ligne des fortifications, que l'océan des maisons, comme des vagues monstrueuses une jetée, franchissait, il murmura : « – Paris ! Paris ! » Au début, ce fut une désillusion, la Ville lui sembla moins merveilleuse qu'il ne l'avait imaginée. Les monuments ne l'étonnèrent pas, mais ce qui le rendait inquiet, c'était la vie effrénée courant devant ses yeux. Quand le cocher de fiacre l'eut débarqué, avec sa malle rococo, devant la porte du lycée, il mit deux mois à connaître Paris. Un lutteur ainsi regarde l'adversaire avant de le prendre à bras le corps, et, parfois, d'aller toucher le sol des deux épaules. Il se promena, pendant ses heures de liberté, par les rues, les boulevards, les avenues.

Un dimanche il avait assisté à une représentation, en matinée, à la Comédie-Française. On jouait, avant une comédie de Molière, une tragédie de Racine : *Phèdre*. Patrice Montclar songea que ce serait chic d'avoir cinq actes, écrits par lui, représentés sur cette scène par de tels acteurs. La femme qui tenait le rôle de l'épouse adultère brûlée par les amours était une actrice très célèbre, Dinah Samuel. Alors, elle occupait la chronique par ses excentricités voulues et le prestige de son génie. C'était une juive, grande et maigre, avec des cheveux fauves et des sourcils châains. Patrice Montclar avait gardé dans son souvenir, l'impression profonde de cette voix d'or et de ces gestes toujours harmonieux. Dinah Samuel exhalait la plainte de Phèdre torturée par sa passion et jetait à l'espace son élégie frissonnante des âcres douleurs charnelles :

... C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !...

A ce moment, l'actrice, levant son bras grêle et nu, avait montré. à l'aisselle, une touffe de poils châtons, allongés sur la peau par une légère sueur, et de la sorte, avait ajouté à son cri échappé de femme en rut la note mystérieuse, florescente et velue, de son corps délicieux. Dinah Samuel avait produit, tandis qu'elle achevait de proférer le vers empli des désirs inassouvis de l'épouse de Thésée, une soudaine évocation d'une autre bouche intime, et Patrice avait présente devant les yeux, dans le jardin du Luxembourg, à travers lequel il se dirigeait vers le carrefour de l'Observatoire, cette mousse attirante des goussets qui avait précisé pour lui, sous les voiles, dans la silhouette svelte de la tragédienne, la Chair, le triangle divin.

Il marchait indécis, faisant se tasser, sous ses pas, le sable dans les allées du jardin. Deux filles du Quartier Latin se prélassaient sur un banc, au pied de la statue d'une reine de marbre. Elles le toisèrent. Ce devait être pour elles un étudiant en droit de première année, et elles prenaient, sans doute, sa promenade alentie pour le fleuretage d'un jeune homme timide. En effet, il hésitait pour aller offrir sa signature au caricaturiste André Gill, rédacteur en chef d'un journal hebdomadaire illustré : *la Lune Rousse*.

Gill habitait aux environs de l'Observatoire et du bal Bullier. Montclar, qui n'osait pas, dans sa naïveté, se présenter hardiment, chez Gill, tergiversait, au carrefour, et s'arrêtait à contempler un hercule, une diseuse de bonne aventure, un marchand de pain d'épice tenant, sur la place, des gens par groupes, rassemblés autour d'eux.

Montclar restait, le sonnet dans sa poche, sans se décider à entrer chez Gill et à faire ainsi les premiers pas dans les chemins trop aventureux des artistes, à laisser, derrière, la grande route des bourgeois. Il regardait un vieux pitre qui avait posé sa gosseline à terre et tiré un sou de la « profondeur » de son pantalon de coutil. La journée n'avait pas été mauvaise. Ça ferait bien plaisir à la minette de gagner. Il donna son sou au marchand de pain d'épice qui remit à l'enfant une planchette haute de deux mètres au moins, pavoisée, à l'extrémité, d'un drapeau tricolore, et sur

laquelle étaient peints des numéros. Toutes les planchettes étant distribuées, le marchand, coiffé du bonnet d'âne, fit tourner la roue qui était, pour eux, celle du bonheur. Tous les enfants, leur longue planchette à la main, observaient, avec leurs grands yeux innocents et fixes, la Roue, qui tourna longtemps. Qui aura le bon numéro ? Ce sera la bambine au pitre ou ce sera, peut-être, la jolie petite fille aux cheveux bouclés, qui, en robe violette, avec un large col blanc renversé, les bas noirs, presse, d'une main, le tablier de sa bonne, et, de l'autre, sa planchette. Ce sera, peut-être encore, ce même d'ouvriers. La roue tourne plus doucement et s'arrête enfin. La petite riche avait gagné. Les autres enfants, garçons et fillettes, ne Voyaient plus la roue, mais la demoiselle et sa robe violette, son col bordé de dentelles, ses bas noirs, son chapeau violet égayé par une plume. Le vieux pitre reprit dans ses bras sa fille à lui, pauvre diable, et, se dirigeant vers la mère, diseuse de bonne aventure, une maigriote, souffreteuse qui, assise sur une chaise de paille, les yeux voilés par un mouchoir à carreaux, continuait à donner ses consultations ; il dit à la gosseline frêle dans ses loques :

– Tu as perdu ton petit sou. Qu'est-ce que tu veux ?... Nous n'avons pas de chance à la loterie !

(Est-ce que Patrice Montclar aurait, lui, de la chance à la loterie de la vie ?)

Il se dirigea, résolu, vers la maison de Gill et sonna à la porte. Aucun luxe dans l'atelier chauffé par un poêle rempli de charbon incandescent. Des croquis étaient accrochés aux murailles, un peu partout, et quelques toiles gisaient dans les coins, les unes sur les autres. Montclar reconnut, d'après leurs portraits qu'il avait vus dans les journaux, trois des quatre hommes qui étaient là : l'un, Gill ; l'autre, aux yeux bleus, aux cheveux charmants et givrés, un compositeur de musique en vogue, Olivier Métra ; le troisième, un comédien, Daubray, du Palais-Royal. Le quatrième, un petit à lorgnon, à moustaches blondes, assis près de Métra, sur un divan recouvert de velours grenat usé, grillait, en causant, une cigarette. Gill était venu ouvrir la porte de l'atelier, et, d'un geste superbe, avait invité Montclar à entrer. Métra et l'inconnu avaient interrompu leur causerie ; Daubray s'absorbait dans la contemplation de son portrait en pied que Gill faisait pour le Salon, et qui

était posé sur un grand chevalet, au milieu de l'atelier. Montclar, son chapeau de soie à la main, ayant salué d'une inclination de tête les amis d'André Gill :

– Voici un sonnet, maître. Je serais heureux si vous vouliez bien le lire.

Daubray, Métra et l'autre eurent un sourire. Ce devait être un collégien échappé de son lycée. Le pardessus et le veston étaient corrects, le chapeau à peu près élégant, les souliers fins. Seul, le pantalon, depuis assez longtemps porté, bouffait aux genoux, tournait en vrille autour des mollets, et retombait informe sur les pieds. Montclar vit cette impression dans les yeux des trois hommes. Gill, cependant, debout, appuyé sur la jambe droite tendue pour faire saillir la cuisse, la jambe gauche en avant, un peu pliée, le torse en arrière, la tête autant que possible majestueuse, lisait les vers, et Montclar observait le visage impassible du maître.

Agé de quarante ans, Gill avait la taille haute, les moustaches relevées cavalièrement, une forte chevelure, grisonnante par places, la poitrine large. Dans l'atelier, un trapèze était suspendu au plafond, et trois poids de vingt kilos traînaient dans les coins. Cela pouvait faire croire qu'il était capable de monter sur le trapèze, ce à quoi il n'aurait pu arriver sans aide, et qu'il soulevait, à bras tendu, les poids comme des plumes.

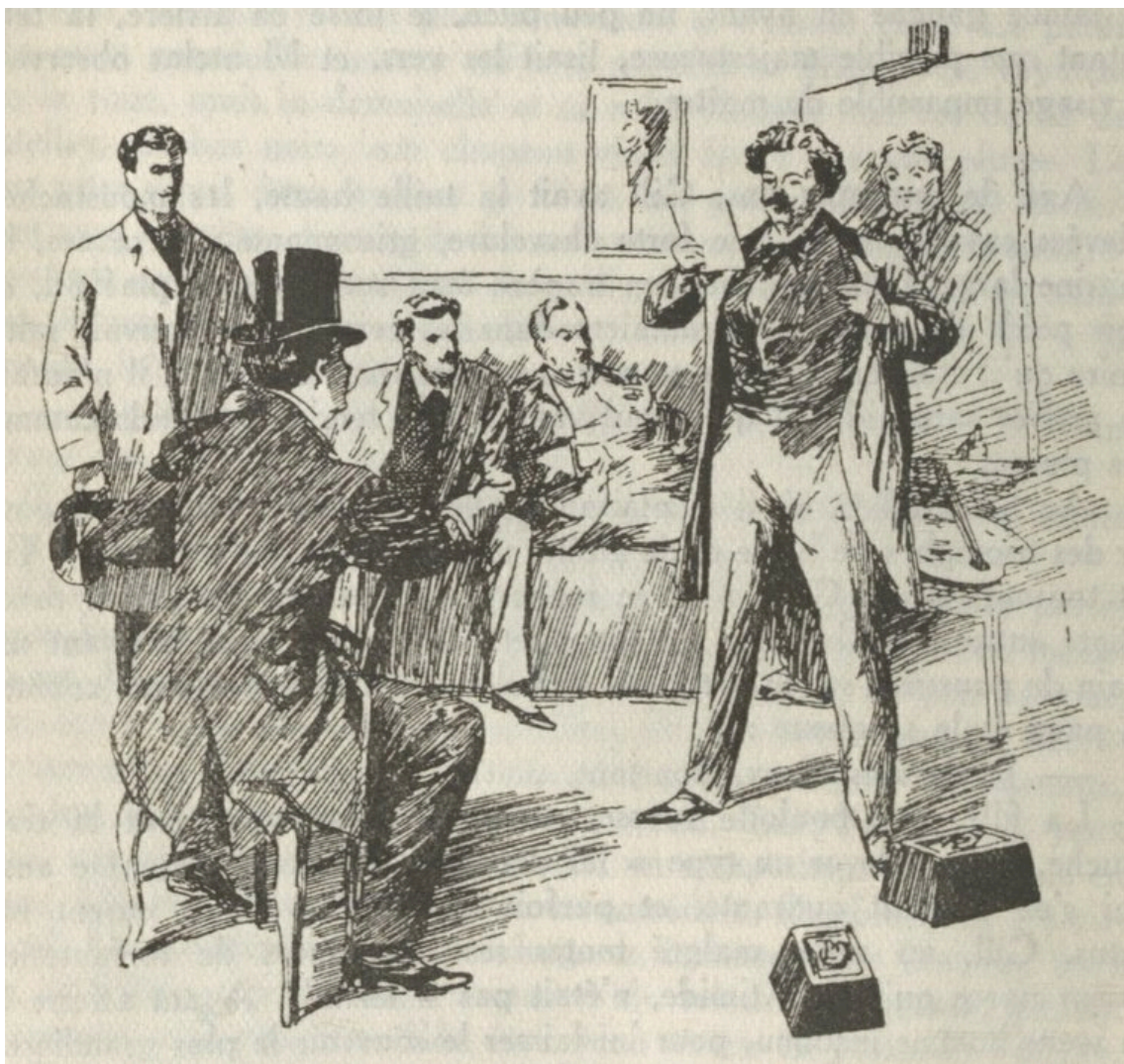
Au bal Bullier, où il se plaisait à aller, vaniteux, pour y remporter des triomphes de buste et de gloire, une fille l'interpellait : « – Tu est toujours beau, Gill ! » Il se rengorgea et, un coude ployé, deux doigts entre deux boutons de son gilet, de l'autre main enlevant un grain de poussière sur le revers de son ulster, il choisit une pose, comme un paon étale sa queue :

– Je deviens vieux, pourtant...

La fille, une boulotte rousse, venue de Montmartre sur la rive gauche, pour « lever un type » lui demanda s'il avait cinquante ans. Lui s'en donnait quarante, et parfois moins. Ses lèvres eurent un rictus. Gill, au reste, malgré toutes ses apparences de forfanterie, poseur parce qu'il était timide, n'était pas si terrible. Ayant affaire à un jeune homme inconnu, pour lui laisser le souvenir le plus grandiose, il gardait une attitude magnifique. Enfin :

– Vos vers ont des qualités, mon enfant, et ils seront insérés dans le prochain numéro de mon journal... Mais, dorénavant, apportez, plutôt, de la prose.

Patrice Montclar, ému d'être en présence de personnages illustres et d'apprendre une telle réussite, balbutia un remerciement, et Gili dit à ses amis qu'il allait leur lire le sonnet. Il y eut un mouvement. Le petit mit son lorgnon. Daubray, le bouffe, ramena son « tuyau de poêle » à bords étroits sur les yeux, très vifs, qui illuminaient sa figure glabre et rouge, (un derrière d'enfant, avec un nez au milieu.) Vêtu de noir, les jambes courtes, la redingote croisée et boutonnée sur un ventre proéminent, il avait l'aspect d'un Silène qui aurait acheté un complet dans une maison de confection. Il s'assit à califourchon sur une chaise, pour écouter.



## LE BAISER DU SOLEIL

*A Dinah Samuel.*

Une blonde, au front pur, dans la svelte chapelle  
dominant le château, depuis bientôt mille ans,  
est peinte en un vitrail. Sous les fins voiles blancs,

transparaît, aux contours, sa beauté corporelle.

Nul, parmi les mortels, ne put être aimé d'elle,  
dont le cœur ignora tous profanes élans.  
On l'a mise en lieu saint, car l'amour en ses flancs  
ne pénétra jamais ; elle lui fut rebelle.

L'artiste a joint les mains, demi baissé les yeux.  
Et pourtant, chaque jour, les rayons d'or des cieux  
caressent cette enfant que l'aube claire inonde.

Ils viennent effleurer, à l'heure de l'éveil,  
la bouche, les seins, tout, de la vierge blonde  
qui connaît, seulement, le Baiser du Soleil

Il y eut un petit silence. Enfin, Gill :

– Eh bien ? qu'est-ce que t'en dis, Daubray ?

Daubray appuyant ses mains potelées, mains de fermier général du dix-huitième siècle, sur le dos de la chaise, répondit qu'il connaissait une jeune fille, un « comble de pudeur ». Après un repos, pour produire l'effet, en avançant encore plus son chapeau sur les yeux, le bouffe ajouta :

– Oui, pour ne pas tromper son amant, lorsqu'elle sort, elle met une voilette... qui va juste au-dessous de sa bouche minuscule, afin que la brise même ne la caresse pas.

Montclar laissa échapper un petit rire afin d'être agréable au comédien, qui ajouta :

– Mais pourquoi est-ce adressé à Dinah ?

Montclar aurait été embarrassé d'exposer la vraie raison. Dinah Samuel, dans cette matinée où il avait assisté, au Théâtre-Français, à la représentation du chef-d'œuvre de Racine, l'avait, sans le savoir, comme une étoile est aimée d'un berger, charmé par la délicatesse de ses traits et par la douceur de sa voix. Elle lui avait paru, à lui, dans ce prestige de la scène, lorsque de ses lèvres s'envolaient les vers du poète, flottant sur les fauteuils d'orchestre, venant vibrer dans les loges, harmonieux comme un chant ou un murmure de brise sur une lyre, elle lui avait paru, cette comédienne, la personnification inviolée de toutes les créatures idéales,

Ninon, Marguerite, Ophélie. Manon, Juliette, Desdémone. Montclar, ne voulant rien déceler de cet enthousiasme et d'un amour vague, répondit :

– Par antithèse, peut-être.



André Gill agita sa chevelure avec un mouvement de tête olympien. Ce caricaturiste, dont on craignait l'esprit acéré, avait des ridicules. Ayant, jusqu'à sa trentième année, vécu à la grâce du temps, qui était âpre, de divers métiers peu lucratifs, sur la rive gauche, il avait continué à habiter le

Quartier Latin, sans en sortir presque. Il jouissait de sa gloire, lorsque, à Bullier, des filles venaient, accortes, lui souhaiter un bonsoir, quémander un bock, mais il n'acceptait jamais des invitations à des soirées, sauf chez d'autres artistes.

Il n'aurait su comment s'avancer dans un salon, cravate blanche, le claque sous le bras, simplement : il y serait plutôt entré la tête en bas, le claque entre les dents, – sur les mains gantées.

Maintenant, pour épater le débutant, il jonglait avec des grelots de rhétorique :

– Si Dinah Samuel n'est pas vierge, elle devrait l'être ! Cette aérienne, faite de nuages et de nos rêves, devrait toujours s'habiller comme les saintes des vitraux des anciennes églises... de la sainte du sonnet de Montclar... Cette grande artiste n'est plus une Aphrodite qui a, pour le baiser, des seins que la main caresse et dont la langue érige les pointes... des hanches avides et lascives, des lèvres visibles à tous, attirantes, et des lèvres intimes qui s'entre-bâillent, amoureuses... des jambes et des cuisses qui étreignent nerveusement dans les secousses de la possession, dans les triomphes nus où s'exaspère, se mouille et se détend le désir... Dinah Samuel, celle qui incarne Phèdre, dona Sol, et tant d'autres immortelles en une seule : l'Inoubliable, est une âme ! une Poésie vivante !

Gill s'emballait, il enflait sa voix et la poitrine, il choisissait des mots sonores que son geste secouait. Mais, dans sa sortie dithyrambique, il désirait épater Montclar, et cette vanité se mêlait à la sincérité de sa tirade. Levant son bras gauche, il avait saisi la barre du trapèze :

– Mon vieux Daubray, je finirai demain, ton portrait Dans ce sacré décembre, il n'y a pas assez de jour, ici, à quatre heures Quand je suis seul, je ne veux pas de lampe, je reste dans l'atelier, et, dans la pénombre où rougeoit seulement une clarté chaude, le brasier du poêle, je compose des vers. Ne pouvant plus peindre avec des couleurs, je peins avec des mots, comme un aveugle... Oui, Dinah Samuel n'a rien de matériel. Son corps est une ligne d'art qui ondule sous des robes de luxe. On m'a conté que Bürgster, un banquier, couchait avec elle. Je ne le crois pas. Elle est, dans

Paris, tout à l'argent, aux ruts, un nuage insaisissable, une apparition idéale... une vapeur de femmes vagues et blondes.

Le petit au lorgnon ne paraissait pas partager le sentiment de Gill sur Dinah Samuel. Il déclara qu'elle est idéale, mais avec l'escarcelle à la ceinture. Gill lâcha le trapèze, lequel oscilla quelques instants. – A quatre heures et demie, le maître d'études devait être au lycée pour prendre les élèves à la fin de la classe. Montclar s'avança vers Gill, lui demandant l'honneur de lui serrer la main, et le caricaturiste dit à Patrice qu'il était, dorénavant, un de ses collaborateurs.

Montclar partit. Peut-être était-il en retard ? Il souriait à la vie, à sa chance, malgré cette inquiétude. Quatre heures vingt. Le jour d'hiver baissait. Tout ce que Patrice avait entendu, chez Gill, avait enfiévré son cerveau. Puis, il était fier d'avoir parlé à des gens célèbres, d'être entré, un instant, dans la coulisse littéraire. C'était samedi. Un journal de Paris, la semaine prochaine, publierait des vers de lui. Du premier coup, il atteignait son but, et sa joie bourdonnait dans sa tête. Le voilà rédacteur au journal d'André Gill : *la Lune Rousse*. Il fallait, néanmoins, rentrer au lycée et se constituer geôlier de trente enfants. Le pion y retourna par la rue du Val-de-Grâce et la rue Saint-Jacques. D'autres pions, arrêtés sous la galerie de la cour d'honneur, où est le buste de Musset, trouvèrent Patrice irradiant de verve. Un d'eux, en riant, comme s'il devinait la cause de cette gaîté :

– Vous êtes allé chez une femme ?

Montclar, après un geste négligent, rentra au petit lycée. Les autres répétiteurs, avec qui il avait échangé des blagues, étaient des pions des « grands » ou des « moyens ». Devant le parloir, des parents attendaient leurs gamins, afin de rester avec eux jusqu'à cinq heures, pendant la récréation, et de les embrasser. Patrice Montclar, alla, songeant à son rêve étoilé, devant les portes des deux classes dont il était chargé, attendre les élèves dans le couloir. La cloche retentit bientôt. Ce fut un brouhaha dans les deux salles. Quelques élèves, la prière bâclée (on priait Dieu dans les lycées, en ce temps-là), montaient sur les tables et sautaient à terre avec tapage.

Montclar ne punit personne. Il était content.

## II

# SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE COLLÈGE

Digne, chef-lieu pittoresque des Basses-Alpes, où Montclar avait pris, avec émotion, la première fois, un billet pour Paris, est assise, comme une bergère, sur le versant de Pied-Cocu, au milieu de contreforts des Alpes, entre trois autres montagnes escarpées, Saint-Vincent, vers le nord ; Cousson, au sud, et Courbon, de l'autre côté de la Bléone, vis-à-vis de Pied-Cocu, dans un carrefour de vallées. Les gens y sont travailleurs, amassent avec peine et gardent avec soin, pour les vieux jours, le pécule accumulé. La ville s'étend, en amphithéâtre, au bas de Pied-Cocu. Deux torrents, le Mardaric, au nord-est, et les Eaux-Chaudes, au sud-est, l'embrassent, et se jettent, presque à sec, dans la Bléone, très grosse aux jours d'orage, qui baigne les dernières maisons de la rue Prête-à-Partir. Une partie de la ville est sur la hauteur, se cramponnant aux pentes de Pied-Cocu. C'est le Rochas. Là gîtent les paysans qui fatiguent, à la journée, sur la terre des autres. Presque tous, cependant, ils possèdent un étage de la maison vermoulue qui les abrite et un bout de champ.

Patrice, lorsqu'il avait une dizaine d'années, avait passé un jeudi dans le « bien » d'un de ces paysans, Galissian, un brave homme, qui avait été soldat, de 1832 à 1838, tour à tour, jusqu'au moment de son congé, à Tours

en Touraine, à Vesoul. Au régiment, Galissian animait la chambrée, par ses histoires. Après l'extinction des feux, on l'entendait chaque soir :

– Cric, crac, sabot, cuillère à pot, sous-pied de guêtres !...

Il amusa Patrice, ce jeudi, par des contes à n'en plus finir, où les fées aux cheveux d'or mariaient des princesses à des héros, où, durant les noces, les porcs rôtis défilaient, un couteau enfoncé dans l'échine, à travers les rues grouillantes de foule. Taillait des morceaux qui voulait. Montclar, monté sur l'âne de Galissian, par-dessus les besaces de sparterie au fond desquelles étaient fourrés deux paniers d'osier, écoutait les légendes éblouissantes, à mesure qu'elles tombaient lentement des lèvres du paysan. Le « bien » de Galissian était à Gaubert, autour d'un cabanon, dont le toit avait grande nécessité d'être réparé, car, pendant le déjeuner, un rayon de soleil arrivait du ciel, sur la table, par l'écartement de deux tuiles à gorge. Un bout de pré, à côté d'un carré de « pommes d'amour » et d'un carré de haricots, produisait assez de foin pour nourrir l'âne. Des courges, devant le bastidon, allongeaient sur le sol leurs tiges, étalaient leurs larges feuilles plissées en dessous et poilues, ouvraient leurs grandes fleurs jaunes. Patrice vit une abeille entrer dans l'une des fleurs, pour enduire ses pattes de sucs et se rouler au fond du calice. Doucement, il saisit les pétales entre ses doigts et rendit l'abeille captive. Elle bourdonnait, faisant, à l'intérieur de sa prison d'or, un froissement d'ailes, et frappait, irritée, contre le velours de la corolle. Le petit eut peur et lâcha tout, en reculant. L'abeille s'envola, dorée de pollen, par-dessus un pommier. – A la chute du crépuscule, le paysan laissa Patrice dans la rue de Provence, l'ancienne rue du portail de Gaubert, qui est au bas du Rochas. L'enfant, après être descendu seul de la croupe de l'âne, partit en courant, puis, quelques pas faits, il se retourna et cria : « Bonsoir, monsieur Galissian ! » – « Adieu, petit. »

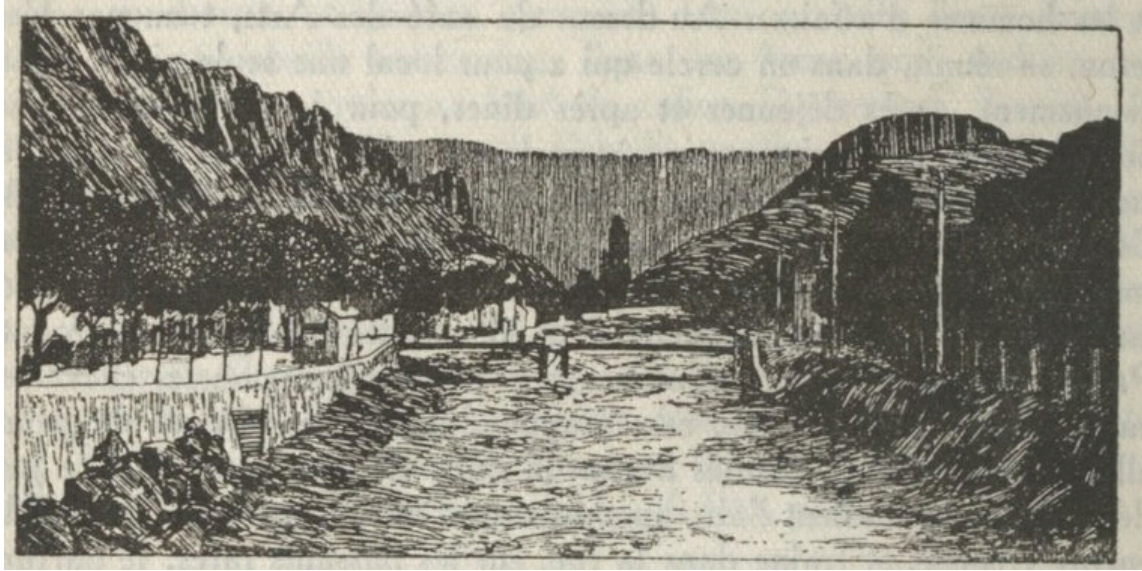
Le Rochas, sur la montagne de Pied-Cocu, avec ses rues mal percées, zigzagantes et sales, entre autres la rue de la Juiverie, autrefois assignée à la postérité de Jacob, est le vieux quartier de la ville. Au sommet est, à côté de la prison, jadis château de l'évêque, la nouvelle cathédrale. L'ancienne, Notre-Dame-du-Bourg, située en face du soleil couchant, dans la vallée

humide du Mardaric, où fut autrefois la cité des Blédonticiens, date du IX<sup>e</sup> siècle et surgit, en forme de croix latine, au milieu du cimetière plein de tombes où les herbes poussent mieux. Quatre marronniers, hauts comme l'église, l'entourent, et ces ancêtres la rajeunissent presque, en avril, dans la fraîcheur des feuilles. En cette vallée marécageuse la peste se déclara jadis, et les habitants qui survécurent, sans compter que les invasions sarrasines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles avaient ruiné en partie la ville romaine, émigrèrent sur la colline prochaine ; ils élevèrent, au Rochas, un amas de maisons coupées par des ruelles qu'on appelle « andrônes », si étroites qu'entre les faîtes, rapprochés encore par la perspective, bleuit à peine, les jours de soleil, un ruban d'azur. Les rues de la Traverse et de la Mère-de-Dieu, courant sur les deux versants de Pied-Cocu, furent, jusqu'à Louis XVIII et même Louis-Philippe, les plus larges voies de la ville. Là demeuraient alors, les notables, groupés autour de l'évêché, à l'arête de Pied-Cocu, où se joignent ces deux rues. Depuis, la ville s'est agrandie. A la rue de l'Ubac, abondante en épiciers, bouchers et autres commerçants, s'est ajouté, parallèlement, le Cours. (avec un s qu'on prononce). Sur le Cours, bordé tout le long, de hauts platanes, se trouvent les cafés comme il faut. Celui de Sube est fréquenté par les officiers et par les employés, et celui de Pachichois par les négociants et les hommes d'affaires. Au-dessus du café des Arts, tenu par Passeron, se réunit, dans un cercle qui a pour local une seule pièce, quotidiennement, après déjeuner et après dîner, pour jouer les consommations à l'écarté, l'aristocratie, à quelques mille francs de rente, en moyenne, de la rue des Fontainiers, tout à fait hors l'ancienne ville. Cette rue, la dernière construite, qui a presque toutes ses maisons entourées de jardins, entre le Mardaric et la Bléone, est, du mois de mai ou mois d'octobre, coquette dans la verdure des jasmins odorants. Parfois, on entrevoit, sous l'ombrage des saules aux pousses chevelues, ou des glycines de Chine, aux grappes bleues, des visages de jeunes filles. Deux acacias, plantés devant la porte de M. Testanière, le juge de paix, embaumaient l'air, au printemps, – lorsque la brise souffle, encore frileuse, et traîne dans la rue, sur les passants rares, le parfum, qui saisit, de leur floraison blanche.

Patrice Montclar avait grandi dans cette petite ville, en ayant sous les yeux la continuelle idylle des paysages traversés d'eau, idylle faite par l'été, tremblante du frissonnement, dans l'air remué qui flotte, des prés de trèfles violets, à feuilles ternées, et d'esparcette, des blés jaunis, parfois un peu courbés par l'orage, et, par intervalles, des oliviers et des amandiers sur les collines.

L'horizon, est restreint, sauf à l'ouest, par les montagnes, Montclar les escalada souvent, et, sans se priver jamais de contenter ses caprices pour l'école buissonnière, il fit ses études. Le collège, alors, était sis près du torrent des Eaux-Chaudes, en face de la route de Gaubert. – Plus d'un coup, dans le lit de ce torrent, Patrice, jusqu'à sa dixième année, avait usé des heures en pêches infructueuses, à la fourchette, avec une bande de gamins. Il s'agissait de prendre du fretin avec les becs de cet ustensile de table, ou bien encore de l'assommer avec de grosses pierres. Tous, le pantalon relevé jusqu'aux genoux, les pieds nus dans l'eau qui ne leur arrivait guère au-dessus de la cheville, pataugeaient avec précaution, quand, soudain, ils s'arrêtaient. Un d'entre eux avait aperçu un poisson menu, au dos gris, au ventre blanc, en train de dormir, à demi caché sous une pierre. Doucement, les camarades béats avec extase, Patrice avançait, les yeux fixes, le corps plié, les bras arrondis, serrant dans ses deux mains étroites une autre lourde pierre que, le but bien visé, il jetait de toutes ses forces. La victime devait être capturée avec les doigts glissés, étourdie par le choc ; et les camarades, anxieux :

– Le poisson est encore dessous ?



Le torrent est dit des Eaux-Chaudes parce qu'il reçoit les eaux thermales dont la source est à trois kilomètres de la ville. L'établissement de bains mérite le succès de Vichy, de Biarritz, par la vertu de ses eaux et le charme de son site. Aux premiers matins de mai, à cinq heures, dans le blanchissement de l'aube, Patrice allait à la source avec ses camarades. Pépin des Grillons, de la rue des Fontainiers, Gassendi, le fils du pharmacien et maire, Autric. La route côtoie le torrent, qui arrose les prairies de Barbejas, mais remontant le chemin de la vallée, elle s'élargit bientôt, peu à peu, sur un fourmillement de collines dont verdoient les buis et les chênes.

C'est délicieux.

Les chèvrefeuilles enchevêtrés rampent contre les roches, et les aubépines répandent leur senteur, à la fois douce et âcre, sur tout le renouveau. Entre les versants, non loin, une buée flotte, légère, et indique les méandres du torrent. Par ici, sur la colline de la Reine Jeanne, s'épanouissent les pervenches, les muguet, les violettes, les tulipes, pareilles à des évêques, les iris, que les dévotes mettent aux mains des saints Joseph, puis, les plants d'hysope, que, dans le pays, on nomme « poivre d'ail », les romarins, les thym, les lavandes, les genêts ; et, là-bas, le bois de Feston, derrière, étend la masse vert sombre du feuillage des hêtres, des cognassiers, des cytis, des tilleuls, des oliviers. Des culs-

blancs, qui sont revenus, il y a quelques jours, des pays plus tièdes, en même temps que les rossignols, les hirondelles, les alouettes huppées, les queues-rousses, les bergeronnettes, sautillent sur de vieux murs bordant le clos de M. Magloire ou sur les cailloux ronds des Eaux-Chaudes. Sur le penchant des ravines, les églantiers et les prunelliers sont tout roses et tout blancs de fleurs.

Les roches jaunes, à pic, de la montagne de Saint-Pancrace, surplombent l'établissement des bains. A leur crête, au bord du précipice, une petite chapelle, – nid bâti sur la cime pour le bon Dieu, lorsque, au printemps, il vient de passage, accompagné par le vicaire et Nicodème Lampian, chef de la confrérie des pénitents gris, – apparaît dans la lumière qui argente le badigeon de chaux. Au-dessous, dans les crevasses des rochers, pointent des fougères, extrêmement découpées, fougères aux écailles de pollen jaune. Les garçons, et les hommes aussi, chaque année, le jour du pèlerinage, en mai, pour rapporter aux dames et aux demoiselles des bouquets de ces petites palmes dorées, des « feuilles de saint Pancrace, » descendent l'abîme et le remontent, en s'accrochant aux aspérités, en enfonçant les doigts dans les fissures, en se retenant à une branche de figuier sauvage. Par des sourires charmants et des caresses honnêtes, ils sont récompensés, lorsque, après le déjeuner, des rondes sont organisées sur la coudraie, autour de la chapelle, ou bien, au pied de la montagne, dans les prés de M. Magloire qui, devenant hôtelier pour la fête de saint-Pancrace, cloue un rameau de pin au-dessus de la porte de sa bastide. Une chanson accompagne toujours ces danses, marquant la cadence aux « chattes » et à leurs « calignaires ». Après chaque refrain, la fille qu'on a fait entrer dans la ronde accorde un baiser, ou deux, à un des garçons.

C'est à une fête de saint Pancrace que Patrice s'énamoura de Rosalie Gontard, une petite ouvrière, la nièce de Galissian, et qu'ils s'embrassèrent sur les joues. Lui, reçut aux lèvres une impression fraîche de chair et de sang, et, comme il entourait, de son bras la taille de la belle, il sentit un sein jeune, pas encore tout à fait mûr, se gonfler sous la robe d'alpaga, dans la

paume de sa main. En cet instant, où les deux amoureux n'entendaient rien, les danseurs, parmi lesquels Pépin des Grillons, chantaient :

- Dites ! Quelle route mon amoureux a pris ?
- Ma mignonne, il a pris la route pour Paris.

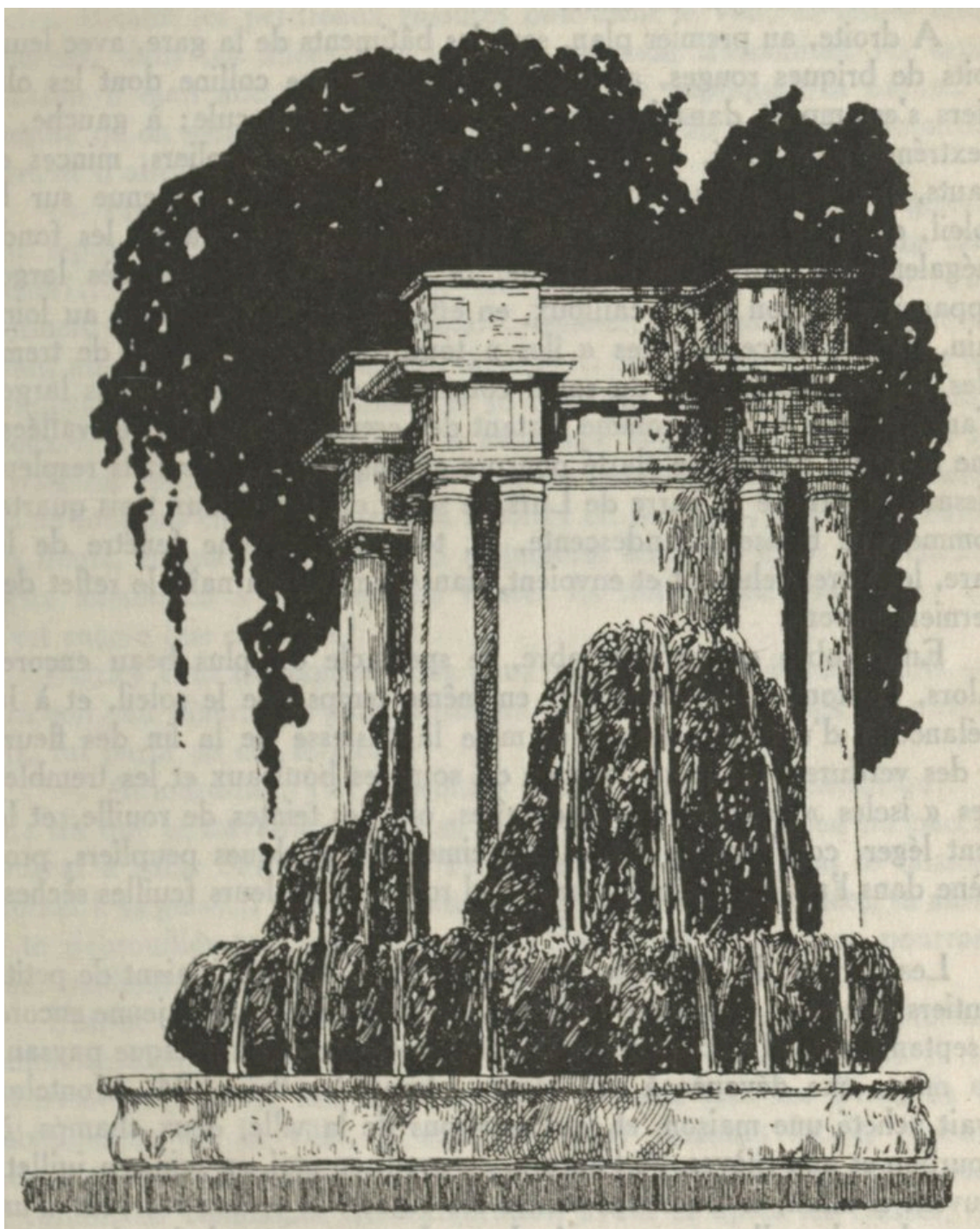
Pauvre petite Lalie ! Elle avait seize ans et ce baiser était le premier où son instinct comprit, à demi, l'affinité mystérieuse et sensuelle qui lie l'homme et la femme. Pour Montclar, ce fut sa première caresse mâle. Tous les deux échangèrent, dans la même minute, un baiser par lequel fut connue de deux êtres la première joie d'amour. C'est le baiser jeune dont on se souvient entre tous les autres baisers voluptueux, car, dans son frissonnement agonisent les chastetés des baisers naïfs reçus ou donnés, alors qu'on est petit, alors qu'on est petites, et naissent les désirs vagues des enlacements intimes et des baisers lascifs. Dans la série des baisers, il est le plus doux, ce baiser intime, ignorant, baiser des adolescents. Des baisers on ne retient pas plus l'image qu'on ne trouverait la trace d'un papillon dans l'air. Dans les musées d'histoire naturelle, les papillons, de chaque variété, sont piqués en ordre, au fond de boîtes blanches avec des épingles ? Est-ce qu'ils ne suggèrent pas l'idée fantaisiste d'une collection impossible de baisers défunts ? Le baiser jeune serait représenté par un papillon bleu.

Patrice, souvent, parla de Lalie à ses amis, pendant leurs excursions aux bains, où, durant tout un mois de mai, ils allèrent, en promeneurs matineux. Vers sept heures, Montclar, Pépin des Grillons, Gassendi étaient de retour chez eux, et, à huit heures, ils arrivaient en classe, ayant déjà rendu visite à la Reine Jeanne, dans sa tour en ruines, sur la colline, et mouillé, par leurs ascensions, à travers les sentes sinueuses, leurs souliers garnis de clous, dans la rosée et le parfum de l'herbe.

Les environs de Digne sont exquis. En venant du côté des Sièyes, on n'aperçoit de la ville, sur l'autre rive de la Bléone, que le clocher pointant à travers des branchages. Les platanes du Cours, les acacias de la place du Tampinet, les peupliers, les saules pleureurs et les osiers, sur la digue, le

long de la rivière, cachent, derrière la ramure, les maisons, et seulement, de-ci, de-là, quelques pignons saillent entre deux fouillis de verdure. Dans un voile tissu de printemps, d'automne et d'été, la nature enveloppe les maisons décrépites et les rues tortueuses. La ville n'est presque pas visible ; un étranger disait :

– C'est pour cela qu'elle est jolie.



Malgré cette épigramme, le Cours, – avec uns, qu’on prononce, – ayant, du Grand-Pont à la Grande-Fontaine, une distance d’un kilomètre, est très ombreux, entre le double alignement des troncs épais des platanes, sous le dôme des feuilles. Les paysages sont ravissants.

Patrice se grisait de leur poésie, comme une grive de raisin. Un des préférés, parmi ces paysages, était le coucher du soleil au loin, derrière la montagne de Lurs.

A droite, au premier plan, sont les bâtiments de la gare, avec leurs toits de briques rouges, au bas des pentes d'une colline dont les oliviers s'estompent dans le commencement du crépuscule ; à gauche, à l'extrémité d'un pré, au bord de la rivière, six peupliers, minces et hauts, profilent leurs troncs grêles et leur frondaison menue sur le soleil, qui perd sa lumière, et sur le ciel embrasé. A travers les fonds inégalement cendrés de la plaine, la rivière, la Bléone, très large, apparaît avec son lit de cailloux, en effet blanc, et s'effiloche au lointain, dans l'effacement des « îles » touffues de bouleaux et de trembles. Digne, a, du côté du soleil couchant, son horizon le plus large. Tandis que la brume, comme sortant des creux, s'étend sur les vallées, une immense traînée de clarté pourpre ensanglante les sommets resplendissants. Derrière la barre de Lurs, le soleil est tombé aux trois quarts, comme une braise incandescente, et, tout près, à une fenêtre de la gare, les vitres reluisent et envoient, dans l'ombre qui naît, le reflet des derniers rayons.

En octobre ou en novembre, le spectacle est plus beau encore. Alors, l'automne semble mourir en même temps que le soleil, et à la mélancolie d'une fin de jour se mêle la tristesse de la fin des fleurs et des verdure. Dans ce paysage du soir, les bouleaux et les trembles des « iscles » reculées, crépusculaires, ont des teintes de rouille, et le vent léger, courbant, tout près, les cimes des quelques peupliers, promène dans l'air qui fraîchit, sur le ciel rouge et or, leurs feuilles sèches.

Les parents de Montclar, dans cette ville alpestre, étaient de petits rentiers. Le père, longtemps militaire, était grand et solide, jeune encore à septante ans. Il s'était retiré à Digne, y était devenu presque paysan. La mère, une dévouée à son foyer, adorait les fleurs. M. Montclar avait acheté une maison, et, aux environs de la ville, deux champs, à Courbon et aux Sièyes. A l'aurore, en avril, en mai, en juin, en juillet, souvent il allait, à Courbon, visiter ses vignes. Il rencontra, plus d'un coup, dans le vallon, une

couvée de perdreaux, venant boire, le matin, à une source qui sort du roc par un tuyau de sapin, avec un bruit enroué, et qui emplit, à l'ombre des branchages de deux prunelliers, un tronc creusé, dont les bords sont presque à ras de terre. Les perdreaux, apercevant le propriétaire, s'enfuyaient, le père et la mère à tire d'ailes, les petits se hâtant, s'éparpillant, disparaissant dans les broussailles. Jean Montclar passait et il entendait la mère les rappeler. Bientôt les perdreaux rassurés pouvaient le voir, sa haute taille courbée, dans les allées, sur la côte, en train d'examiner les ceps. Parfois il était accompagné de son fils, il lui expliquait la nature, à mesure qu'on montait sur la colline couronnée d'un petit bois de noisetiers et d'airelles :

– Hein, les vignes sont belles ! Quelques-unes, qui ont été gelées, ont repoussé en diable et n'ont fait que de la ramée. Pas un seul raisin !... Mais regarde comme ces souches que j'ai plantées, l'an dernier, ont bien pris ! Une seule... celle-ci... a manqué. Tiens ! ce plan, au-dessus, a neuf grappes, là... là... là... là... Je te montre les grappes du bout de ma canne, et je distingue les grains, moi qui suis vieux... Ce pied de vigne ! Il a aussi une tapée de raisins ; mais ils paraissent moins, parce qu'il y a plus de feuilles... Et les amandiers ! Ils ne sont pas chargés pour cette récolte ! et, pourtant, ils étaient blancs de fleurs, en mars. La pluie en a emporté les deux tiers. Va cueillir deux amandons à une branche basse. Ils doivent être formés... Ce n'est encore que de l'eau ?

Patrice était fils unique. Les deux autres enfants étaient morts – Un soir, au dîner, son père, après lui avoir passé la salade de pissenlits, lui parla en ces termes :

– Aujourd'hui, j'ai rencontré ton professeur de rhétorique. Il m'a dit que tu travaillais, et tu as raison, car tu as l'examen du baccalauréat à subir dans un mois. Tu es externe libre et nous te laissons étudier à ta guise... Mais souviens-toi que, tes études terminées, tu auras à te débrouiller tout seul. Tu as de l'instruction. Nous ne pourrons pas, malheureusement, te donner davantage, mon garçon...

Patrice avait réfléchi sur l'avenir. Il ne voulait entrer dans aucune administration. Paris apparaissait dans tous ses désirs, mais il les réservait par devers lui. En attendant, il lisait tous les livres de la bibliothèque de la

ville, il composait des discours latins, (mieux, aurait valu d'apprendre l'anglais) en vagabondant dans la campagne ; il faisait, en compagnie des camarades, avant et après les classes, de longues promenades dans les environs.

Il commençait, sentant peu à peu la puberté cuire dans ses reins, à parler aux filles et à leur conter fleurette, surtout à Rosalie, la nièce de Galissian. Elle venait parfois, avec Annette Simon, une des filles d'un employé de la préfecture, chez Gassendi, qui, plus âgé que Montclar, faisait son droit, prenant ses inscriptions à Aix, la Faculté voisine et écrivassait chez M. Ribe, l'avoué, pour apprendre la procédure. Il avait une chambre séparée, chez ses parents, au second étage, et, comme il était musicien, jouant de la clarinette à la musique de la ville, il accompagnait, sur son instrument, Rosalie Gontard et Annette Simon qui dansaient la scottish avec Montclar et Pépin des Grillons. C'était généralement, vers une heure, après le déjeuner. Ensuite, Rosalie et Annette s'en allaient à l'ouvrage, chez Paticlet, le tailleur qui a son magasin sur le Cours, (avec uns, qu'on prononce), en face du café Passeron. – Les deux filles occasionnèrent, une fois, une punition à Patrice Montclar et à Pépin des Grillons. Le premier amour fut cause du dernier pensum.

Une lettre de Montclar racontait, deux ans plus tard, ce souvenir :

« Pépin des Grillons,

« Te rappelles-tu notre dernier pensum ? Il était une heure peut-être. Tu étais venu me prendre, après le déjeuner, à notre maison de la rue de Provence, et nous étions partis gaîment avec deux bouquins, *Brutus*, *Elektra*, du Cicéron et du Sophocle, dans la poche de notre veste, et quelques cahiers. Te le rappelles-tu encore ? Ils étaient couverts de taches, de commentaires manuscrits, d'illustrations joviales. Antiques et vénérables, ils avaient servi à plusieurs générations, et rien qu'à les voir, on sentait comme une vague odeur rance de latin et de grec.

« Nous étions partis donc. Un bon soleil de juin répandait sur toute la campagne, à travers la verdure, sa lumière blanche. Déjà nous avions

franchi le pont de bois qui traverse, devant le collège, le torrent des Eaux-Chaudes, et, en discutant, nous nous promenions sur la route de Gaubert.

« Je crois être encore à cette journée, et tout me revient à l'esprit. J'ai devant moi la ville qui, avec ses rues tortueuses et ses tuiles rouges, s'étend sur les pentes de la montagne et baigne ses pieds dans la Bléone ; je revois la maison d'Isnard, le teinturier, avec ses longues pièces de drap vertes et jaunes flottant le long des murailles. Et puis, de l'autre côté du torrent, m'apparaît le pays bossué de collines et de montagnes au travers desquelles la Bléone va, chuchotante et capricieuse.

« Il faisait bon vivre, n'est-ce pas, ce jour ? La classe ne commençait qu'à deux heures, et nous avions une bonne heure encore devant nous pour flâner dans les champs embaumés de mille senteurs.

« Et nous marchions joyeux et souriants.

« Nous causions de deux jolies filles. Qu'elle était charmante, Annette, avec sa blonde chevelure, son nez retroussé, sa robe bleue à volants ! Je préférerais l'autre, pourtant, la petite Alie, comme nous l'appelions. Elle était si gentille ! Elle avait de fins cheveux noirs qui tombaient de chaque côté de son front et encadraient sa figure douce et pensive. Elle avait surtout des mains si mignonnes que je me faisais un vrai plaisir de les prendre toutes deux dans une main.

« Soudain, nous apercevons dans la montagne, du côté de Caramentran, comme deux fleurs, l'une blanche, l'autre bleue. Elles transparaissaient dans les chênes et scintillaient pour ainsi dire. Nous regardons. C'étaient Nanette et Rosalie. Elles agitaient leurs chapeaux de paille et nous faisaient signe.

« Un ! deux ! Nous prenons près de la maison de la mère Moyse, le sentier pierreux qui grimpe à la montagne, et nous voilà courant, ainsi que cabris, et, agitant, par intervalles, nos mouchoirs. Puis nous laissons les sentes et nous nous lançons à travers les fourrés. En dix minutes, nous étions près d'elles, dans une clairière.

« Elles se mirent à rire en nous voyant, et Rosalie nous dit, comme voulant s'excuser :

« – Le temps est si beau, aujourd’hui, et j’avais si grande envie d’escalader cette montagne ! Tous les jours, je la vois de ma fenêtre et, tous les jours, je disais à Nanette qu’il nous faudrait venir ici cueillir un bouquet... Nous y sommes !

« Puis, voyant un coin de livre, *Cicéron*, saillir de ma poche, elle reprit :

« – Et le collègue ?

« – Nous avons encore une bonne demi-heure devant nous... Voyez, en bas, les petits qui jouent sur la route, en attendant la rentrée en classe.

« – C’est vrai. Je reconnais le fils de l’horloger... Il jette une pierre dans le pré du père Sicard, de l’autre côté des Eaux-Chaudes.

« Nous nous mîmes à jaser. Tu riais avec Nanette, que tu voulais embrasser, et qui ne le voulait pas. Vous couriez l’un après l’autre. Elle se cachait derrière les chênes, puis se montrait tout à coup.

« Je cherchais avec Lalie des fleurs dans l’herbe.

« Ensuite, assis à côté l’un de l’autre, sur une pierre moussue qui faisait banc, nous composâmes des guirlandes. Nous achevions la seconde, lorsque Nanette vint s’agenouiller devant nous.

« Elle souriait toujours, la blonde, et montrait ses dents blanches et ses lèvres roses. En riant aussi, tu vins t’agenouiller devant elle, les mains jointes. Tu disais :

« – Je vous salue, Nanette, pleine de grâce.



« Puis, prenant une des guirlandes, tu en attachas les deux bouts avec une herbe et en fis une couronne. Je t'imitai et j'entourai une guirlande autour du front de Lalie, pendant que tu ceignais les cheveux blonds de Nanette avec un nimbe de fleurs bleues. Là-dessus, nous demandons un baiser, et nous allions le prendre. Nos deux rusées se dressent, en éclatant de rire, et s'échappent.

« Juste à ce moment nous entendons monter un vague bruit. Ran, tan, plan... ran, plan, plan... C'était adouci, lointain, le tambour du collège qui annonçait la rentrée.

« Toutes deux, charmantes sous leurs couronnes bleues, nous crièrent :

« – Preste ! en classe, rhétoriciens !

« Nous répondons, peu soucieux d'aller exprimer en langage français le nommé Cicero :

« – Oh ! nous n'irons pas, ce vespre.

« Alie, un tantinet effrayée, car elle avait peur d'avoir été trop imprudente, dit alors, d'une gentille voix qui ordonnait et qui suppliait :

« – Si ! je veux que vous y alliez.

« Nous vîmes dans son regard toutes ses pensées et ses terreurs naïves ; et tu lui dis :

« – Oui... Seulement, un baiser avant de partir.

« Elles tendirent leurs joues blanches et roses comme des pommes d'api, et, lestes, s'enfuirent derrière les chênes.

« Nous voilà dévalant, au grandissime galop, la pente de la montagne, empoignant de la main, par instants, les troncs des chênes, afin de ralentir notre course emportée. Nous serions en retard, certainement. et le principal ne badinait pas avec l'exactitude. En avant ! courage ! zou ! zou ! Vite ! vite !

« Enfin nous entrons essoufflés dans la cour du collège. Le principal était là, se promenant, sévère. Il nous fit signe, et tirant sa montre d'or qui marquait les secondes, il nous dit :

« – Vous êtes en retard de dix-sept minutes et demie. Vous me traduisez tous les deux, dans le second livre des odes d'Horace, l'ode à Postumus et celle à Licinius Varro Muraena. »

Ce premier baiser et ce dernier pensum furent les événements importants de la puberté, qui fermentait, de Patrice. – On vit lentement en province, même en Provence.

Montclar, reçu mi-bachelier au bout de sa « rhétorique ». fit des études de philosophie adorables. Le professeur, M. Péluque, était un vieux bonhomme, un peu sourd. Il n'avait jamais plus de trois ou quatre élèves, et, certaines années, il n'en avait qu'un. Mont clar eut, pour seul copain de philosophie, Pépin des Grillons, drille joyeux, selon la doctrine épicurienne. Presque toujours une pipe aux dents, une pipe taillée dans le buis en forme de marmite à trois pieds, une fleur à la boutonnière, guilleret, il marchait par les rues ou les champs. Il croyait à la métempsycose, et, probablement, son âme, dans les transmigrations de la vie antérieure, avait été celle d'une cigale. Un soir, en classe, il demanda au professeur la permission d'aller

voir, un moment, Mme Hermine Péluque. Comme Pépin des Grillons levait la main en montrant la porte, M. Péluque, n'entendant pas les paroles :

– Allez-y, mais dépêchez-vous !... Pendant ce temps, monsieur Montclar, je vais vous expliquer, de nouveau, la fameuse preuve de l'existence de Dieu trouvée par saint Anselme... Pourquoi riez-vous ? Cette preuve ne vous satisfait pas ? Pourtant, elle est des plus logiques et ne saurait être réfutée. Dieu est parfait. Or, l'état de perfection implique nécessairement toutes les qualités, parmi lesquelles la bonté infinie, la puissance infinie, la justice infinie. Une de ces vertus primordiales est, aussi, l'existence immortelle, c'est-à-dire n'ayant ni commencement ni terme, *sans laquelle la perfection serait incomplète*... Il est donc évident que Dieu existe... Mais, vous avez une objection à émettre ?... Je vous écoute... Parlez plus haut !

Il faisait bien tout ce qu'il pouvait, M. Péluque, mais il ne pouvait pas beaucoup. Licencié ès lettres, il professait la seconde, les humanités, lorsqu'une maladie le saisit, à la suite d'un chaud et froid, et lui laissa une surdité qui ne fit que s'aggraver. On le chargea de la chaire de philosophie, laquelle chaire était une simple chaise qu'on avait cassée un jour et dont on avait remplacé deux barreaux. M. Péluque avait compulsé, alors, quelques philosophes à l'usage des potaches et avait rédigé un manuel de philosophie demeuré en manuscrit. Toutes les années, il dictait aux philosophes ses élèves, à chaque classe, quelques pages du cahier, pendant une heure, et, le reste du temps, il posait des questions sur la leçon précédente ou bien il élucidait, comme on l'a vu, un point difficile. Patrice Montclar et Pépin des Grillons, qui jamais ne consentirent à écrire sous la dictée du père Péluque, s'étaient procuré les cahiers de deux de leurs anciens camarades. Cela leur suffisait. Le professeur dictait, quand même, durant une heure, les paragraphes de son manuscrit. Patrice et Pépin suivaient, à mesure, sur leur texte, en ayant l'air d'écrire, et ne constataient jamais le changement d'un mot.

M. Péluque n'enseignait peut-être pas la philosophie à cause de sa science sur l'être et non-être, M. Péluque, mais à cause de ses visites, après avoir été atteint de surdité, à Mgr l'évêque, à M. le préfet, à cause

d'influences qu'il avait fait agir près du Recteur, à Aix. Non pas un homme qui réfléchit, M. Péluque, mais un homme qui fléchit.

A Pâques, qui tombait en avril, Montclar et Pépin des Grillons. chacun lesté de cent francs (Oh ! la belle et douce vie, vers 1876, où la France ignorait la vie chère, et ne devait pas, comme en 1925, quatre cents milliards !) pour un voyage à pied, allèrent à Turin et demeurèrent près de trois semaines par les chemins. – Lorsque vint le mois de juin, ce fut une autre aventure. M. Péluque, qui, de plus en plus, s'en tenait à la dictée inutile de son manuel, arriva souvent au collège sans y rencontrer ses élèves. Il envoyait, alors, un gamin chercher sa ligne et une boîte en fer-blanc, où il tenait les asticots, et il pêchait dans le torrent des Eaux-Chaudes, sans perdre de vue la porte du collège. Patrice Montclar et Pépin des Grillons auraient pu être en retard seulement, par hasard, en retard d'une heure, et dans ce cas, M. Péluque, laissant sa ligne chez le concierge et reprenant son cahier, serait avec eux monté en classe. Il aurait dicté deux ou trois pages, et les aurait ensuite commentées. Le fait arriva. – Oh ! M. Péluque, furieux, laissant sa ligne chez le concierge !

Mais, en juin, Montclar dit à ses parents qu'il serait mieux à la campagne, pour travailler, qu'à la maison, où ses camarades venaient souvent le déranger, en l'appelant pour des promenades. Il s'installa au bastidon des Sièyes. Pépin des Grillons lui rendait visite tous les matins ; et Montclar, levé dès l'aube, le voyait, lorsque les corolles des liserons, des volubilis commencent à pâlir et se rider, apparaître la pipe aux lèvres, coiffé d'un large chapeau de paille – un « petasus » comme il disait, – un bleuet à sa jaquette, sur la route, derrière la haie de rosiers.

Des haies vives de rosiers, sur trois côtés, clôturent cette villa en miniature. La quatrième limite était marquée par un cordon de vigne qui grimpait contre de hauts échelas cachés sous l'emmêlement des feuilles. Le bastidon, voilé par-devant d'un treillis en bois formant berceau, renferme une seule pièce, et, sous le toit en pignon, le grenier dans un coin duquel est le colombier. Alors les jasmins s'enlaçaient au treillis, faisaient courir leurs brindilles sur les losanges, puis se cramponnaient au mur du bastidon jusque sur le toit. De la route, qui est voisine, les passants ne peuvent

apercevoir, pardessus la haie de rosiers et la ramure des pruniers, que la toiture du bastidon, le tuyau de la cheminée et les briques vernies, blanches et bleues, qui, fixées dans la muraille et luisant sur le crépi de mortier, entourent l'ouverture carrée du colombier. Elles empêchent d'y pénétrer les martres dont les griffes glissent. Les jasmins fleuris de la tonnelle et les roses de la haie, ainsi que deux syringas, exhalaient autour du bastidon leurs senteurs auxquelles se mêlaient celles des œillets, des thlaspi, des giroflées, des marguerites. Touchant à la route, un champ de blé, aux tiges très hautes et encore vertes, aux épis lourds, ondulait au souffle le plus faible. Au jardin, séparé du blé par une ligne de groseilliers chargés de grappes rouges, s'étendaient les plates-bandes de fraisiers et s'épanouissaient dans les ronds et les ovales, entre les bordures de buis transplantés de la montagne et taillés, les opulentes roses mousseuses. Ensuite le pré, séparé du jardin par une seconde ligne de groseilliers, formait comme un tapis profond avec son fouillis de froment et de luzerne où luisaient les boutons d'or. Un gros lilas, aux bouquets disparus, planté derrière le bastidon, et les pêchers, les pommiers, les cerisiers, faisaient ombre sur le pré, les fleurs et la moisson en herbe étoilée de coquelicots.

Au-dessus passaient, dans l'air ensoleillé, les pigeons patus.

Dès qu'arrivait Pépin des Grillons, tous deux gagnaient, par la route charretière, le moulin qui est à trois cents pas de là, pour acheter du lait. D'abord ils entendaient le bruit du moulin, où déjà on était à l'ouvrage, et ils voyaient la roue ancienne, luisante de gouttelettes, qui tournait, poussée sans cesse par l'eau du chenal. Puis ils entraient au moulin, plein d'une bonne odeur de farine, et ils buvaient dans l'étable le lait écumant trait par la meunière au pis d'une vache rousse. Ils laissaient le moulin ombragé par des ormes immenses et retournaient au bastidon. A huit heures, ils auraient dû être au collège. (M. Péluque s'offrit, en ce mois de juin, de fréquentes parties solitaires de pêche à la ligne.) Pépin des Grillons et Montclar déjeunaient, aux Sièyes, sur la terrasse de l'auberge du village. Au demeurant, ils étudiaient, couchés à plat ventre dans le pré, à l'ombre, tous les jours, de deux à cinq heures, la philosophie dans le manuel de M. Péluque. Ils lurent même une partie notable des œuvres de Descartes, de

Malebranche, de Condillac ; ils lurent surtout, ensemble, le poème de Lucrèce : *De naturâ rerum*. Mais, au milieu d'un vers, entre un spondée et un dactyle, parfois ils s'interrompaient pour observer un petit scarabée grimpant à un brin d'herbe, et, parvenu à la pointe, descendant de l'autre côté. – Cependant, après deux semaines, ils durent revenir à la ville. M. Péluque, qui, peut-être, désirait avoir l'air de gagner ses appointements, avait fait de vives réclamations.

Malgré le laisser-aller buissonnier de ses études, pas plus que l'année précédente, Montclar ne fut blacboulé à son examen. Il dut se décider à choisir une profession. Le principal, à cause de la note, *bien*, que Patrice avait eue à ses deux examens, lui parla d'une place de maître répétiteur dans un lycée de Paris. pour s'y préparer à l'Ecole Normale. Patrice fit sa demande qui fut acceptée. Ses parents et ses amis, Gassendi, Pépin des Grillons, Autric l'accompagnèrent à la gare. Au bas du Cours, avant de passer le Grand-Pont, ils distinguèrent assez bien Rosalie, la nièce de Galissian, qui allait à l'atelier de Paticlet. Elle marchait, alerte.

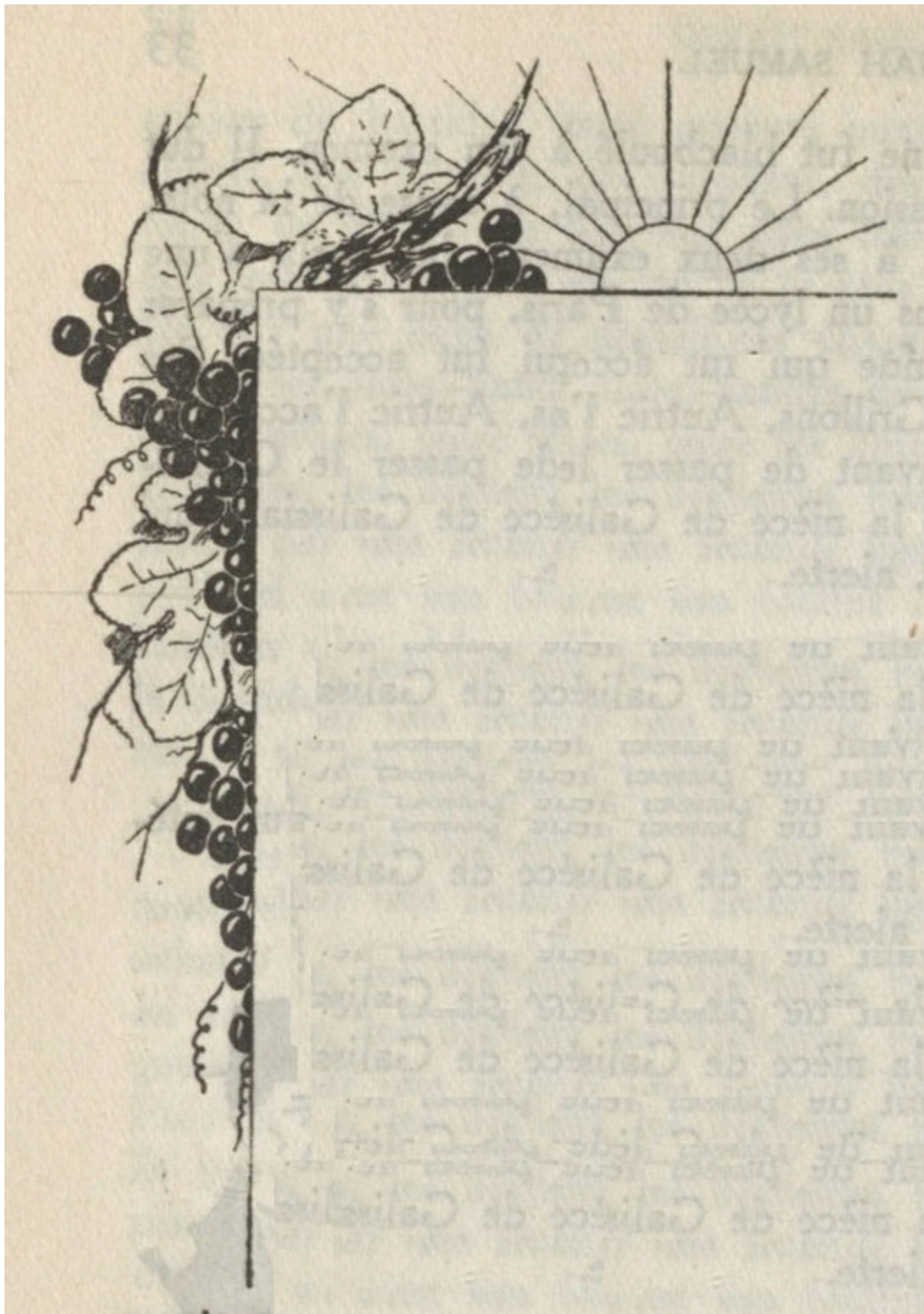
- Dite ! Quelle route mon amoureux a pris ?
- Ma mignonne, il a pris la route pour Paris.

La maman pleurait, et le père, qui contenait sa douleur intérieure, portait le sac de voyage de son fils, en pensant que les vieux allaient rester seuls. Le départ du train était à sept heures. Patrice embrassa ses parents, ses amis, et monta dans un compartiment de troisième. Les wagons s'ébranlèrent. Il vit sa mère qui, debout derrière les barrières de la gare, regardait pour apercevoir en core son fils. Il parut à la fenêtre et cria, la voix étranglée :

- Adieu, maman !



Il ferma la vitre, et, s'accotant dans un coin, il songea. Son cœur se brisait en lui. La vie commençait vraiment, et il allait manger du pain pour lequel il aurait peiné. Que lui réservait l'inconnu, le lendemain ?



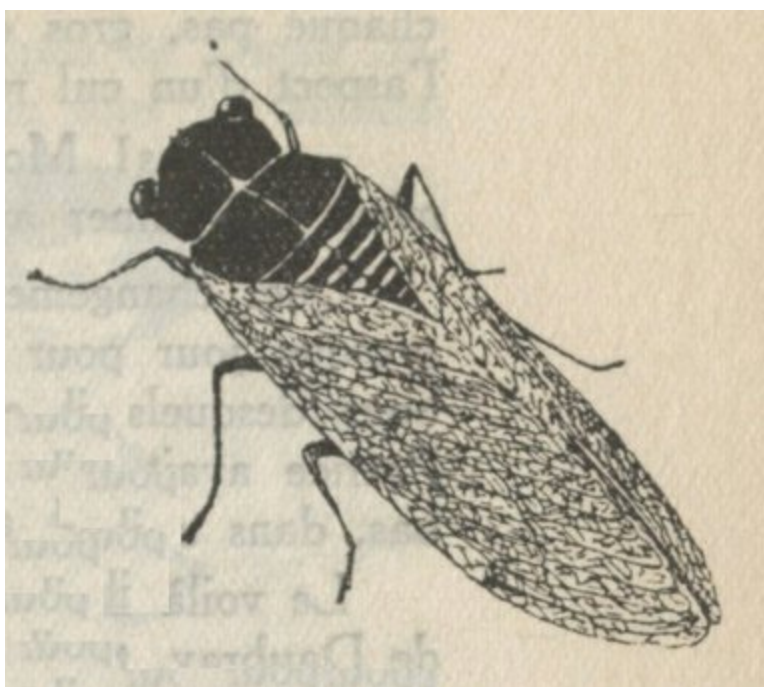
### III

## LE VIN DU FÉLIBRE

« – Mon brave félibre, il me semble que tu m’oublies un peu ?... Que devient ta promesse ? C’est donc vrai que les gens de mon pays sont des blagueurs ? Les mangeurs d’ail et les buveurs de soleil n’ont pas une seule parole, comme les Françiot du Nord qui ne voient le soleil que par un trou, entre les nuages, et ne peuvent pas sortir, pour trois ou quatre heures, sans emporter un parapluie. Les Français du midi sont bien plus riches et ils ont plusieurs paroles à leur service, comme un fermier à l’aise a, dans son mas, plusieurs valets. Pourtant, rappelle-toi...

« Les cigaliers avaient offert un banquet aux félibres, à Paris. Nous étions voisins et tu m’as troussé des compliments qui m’ont flatté beaucoup. Nous nous sommes tutoyés tout de suite, et tu m’as récité une poésie, en patois... Oh ! pardon, en langue d’oc !... inspirée par la bouillabaisse dont tu faisais sentir l’odeur de safran, et je t’ai dit, à mon tour, en vers parisiens et Impressionnistes, une idylle qui se passe, à une heure du matin, sur un refuge de la place Pigalle... Alors m’ayant demandé mon adresse, tu m’as appris que non seulement poète méditerranéen, *félibre*, tu étais liquoriste à Montpellier, et tu m’as prié de te permettre de m’offrir une petite caisse de liqueurs Comment donc ! Tu mettais le soleil en vers et bouteilles ! J’ai refusé d’abord cette amabilité ; mais il me semble bien t’avoir accordé ensuite la permission... »

Ainsi songeait Patrice Montclar ; montant seul le « Boul-Mich ». C'était dimanche. Devant les baraques, construites au bord des trottoirs pour les fêtes du nouvel an, des promeneurs s'arrêtaient pour examiner les étalages. Mais on achetait peu. Les fêtes touchant à leur fin, les boutiques foraines ne devaient plus guère encombrer le bitume. D'aucunes étaient, aux trois quarts, dégarnies. Des bourgeois circulaient et surtout des étudiants qui, vêtus de pardessus ou d'ulsters, coiffés, en ce temps-là, de tubes de soie, marchaient en bandes de trois, de quatre, de cinq, de huit. Quelques-uns avaient avec eux, leurs femmes de la nuit passée, qui, chacune appuyée au bras de son amant, jasaient avec les amants de la veille ou du lendemain. Une frêle blonde, aux yeux cernés, interpellait un de ses compagnons :



– Tu sais ? Rose Pipo avec qui tu étais « collé » l'hiver dernier, sert au d'Harcourt, depuis hier... Tu ne paies pas une tournée à ses tables ?

Montclar flânait, observant cette vie qui bruissait, braillait autour de lui. Derrière les vitres des cafés et des brasseries retentissaient les exclamations de joie et de jeunesse. Les étudiants, à l'occasion du premier de l'an, avaient reçu, pour la plupart, une pension un peu plus forte. On s'en

apercevait. Patrice croisa une file d'étudiants en vadrouille qui, l'un derrière l'autre, les mains sur les épaules de celui qui était devant, couraient au pas gymnastique, en emboîtant le pas. Ils exécutaient le monome cher aux polytechniciens, – « les x, » – en chantant une scie :

Je n'ai jamais vu de ma vi-c'tor Hugo.  
Et pourtant j'en ai bien envi-c'tor Hugo.

Montclar s'arrêta, un instant, pour les voir traverser la chaussée. Sur l'autre trottoir, ils achetèrent des mirlitons, puis disparurent dans la rue Racine. Montclar continua son chemin pour rentrer chez lui. L'horloge de la Sorbonne indiquait quatre heures moins vingt. Un lycéen, à la porte du café d'Harcourt. où il se disposait à entrer glorieusement, allumait sa cigarette à celle d'un autre potache. Après avoir pris du feu, il glissa les doigts dans ses cheveux et posa son képi légèrement sur l'oreille. Patrice suivait toujours le boulevard, quand, à l'angle de la rue Cujas, il rencontra Gill et Daubray. Le caricaturiste, enveloppé d'une gâteuse, s'avancait avec la démarche d'un olympien tombé sur la terre, le chapeau de soie, à ailes plates, en arrière sur sa chevelure grisonnante : Daubray qui soufflait à chaque pas, gros et rond, ayant toujours, avec sa face illuminée, l'aspect d'un cul rouge d'enfant (ou d'un phare) :

– Tiens ! Montclar. Comment vas-tu... yau de poêle ? J'emmène Gill dîner avec moi de l'autre côté de l'eau... Tu en es ?

Quel changement ! On était en janvier. Il y avait donc un an, presque jour pour jour, – en ne comptant pas les deux mois au bout desquels il avait donné sa démission au proviseur, – que Patrice avait quitté Digne, la ville monotone et charmante de là-bas, dans un nid d'Alpes de Provence.

Le voilà maintenant à Paris, poète vivant de son métier, copain de Daubray, tutoyant le plus drôle pitre du boulevard, ami de Gill, le fameux caricaturiste, de Métra, le musicien des roses, de ces hommes qu'il considérait, un an auparavant, presque comme des dieux, (sauf Daubray, dont il ignorait le nom).

Patrice, dans l'éloignement de la province, admirait les écrivains, et les artistes en général, comme des personnages sacrés, (alors que ce sont de

sacrés personnages), ne se mêlant pas aux réalités de la vie ou les dominant par leur gloire et leur fortune. Ayant eu une sorte de respect profond pour la ligne imprimée, il n'était pas encore revenu complètement de ce préjugé. Quand parut dans le journal, *la Lune Rousse*, le sonnet à Dinah Samuel, *Le Baiser du Soleil*, il contempla, avec un orgueil certain, les numéros étalés au kiosque, se disant que sa signature y côtoyait celles de Gill, et d'un auteur dramatique qui avait eu deux pièces représentées avec succès à l'Odéon, puis d'un romancier, dont il avait lu un livre, au collège, et d'un autre encore célèbre par ses duels. Ayant vu un monsieur, l'air très intelligent, – acheter le journal et jeter les yeux, précisément, sur ses vers, il n'avait pu s'empêcher de penser que ce passant ne se doutait pas que l'auteur était près de lui. Cependant Patrice acheta trois exemplaires : or, il n'y a qu'un auteur pour acheter trois numéros. Patrice les envoya dans son pays natal, l'un à ses parents, l'autre à Rosalie, la nièce à Galissian, le dernier à des Grillons. Et jamais plus il n'éprouva cette naïveté, car il s'habitua vite à voir ses articles et ses vers imprimés, et ce plaisir s'émuoussa. Une autre sensation de début : l'étonnement de toucher l'argent gagné en journalisme ; il avait composé ces poèmes et ces chroniques non pour travailler, mais pour sa satisfaction personnelle, par un besoin d'exprimer ses idées et ses rêves, comme on a besoin d'aimer.



Le besoin d'aimer ? Patrice Montclar était épris de Dinah Samuel. Venu à Paris, immense capharnaüm, avec tous les enthousiasmes dans la tête, il croyait donc que les artistes sont grands et généreux, que les autres humains sont justes, et bons les uns pour les autres. Toute cette foi ardente dans la bienveillance universelle s'était incarnée dans une passion. Il voulait une

femme élevée par son génie au-dessus du vulgaire, svelte et souple, avec la douceur dans les yeux, aristocrate, c'est-à-dire amante des exquisités et des élégances, et Dinah Samuel réalisait cet idéal. Il avait vu, de près, pour la première fois, la célèbre comédienne, appelé chez elle, en novembre, par un mot gentil le remerciant des vers nouveaux que lui avait adressés le poète, car les premiers étaient restés sans réponse. Cette visite fut toujours présente à sa mémoire. – C'était dans un petit salon tendu de vieilles tapisseries. Il y avait là un bahut précieusement sculpté, une table devant une fenêtre, un groupe en bois de satyres et d'amours nus sur la cheminée, et, aux murailles, un portrait en pied de la maîtresse de la maison par Carolus Duran, près d'une pochade de Manet représentant un fou qui tient dans sa main un crâne et le couronne de fleurs.

Tout à coup, la porte s'entr'ouvrit à peine, et il vit devant lui se camper, charmant et joli, un garçon au veston court et au pantalon de flanelle blanche très fine, le veston assez large, le pantalon collant aux cuisses. L'androgynisme avait encore des babouches à rubans bleus, une collerette droite et une cravate en dentelle, des cheveux blonds, presque roux, frisés et luxuriants, mais teints : c'était Dinah Samuel en costume d'atelier.

Il oublia qu'il était devant une actrice originale du siècle, il n'aperçut qu'une femme ravissante et une pose gracieuse. Elle s'avança toute souriante, puis, s'asseyant sur la table, d'une seule fesse, et croisant les jambes avec une désinvolture cavalière, elle se mit à parler d'une voix si douce, que c'était de la musique, passant d'un sujet à l'autre, de ceci à cela, sans transition, brusquement, comme un oiseau qui va d'une branche à l'autre, vole, se repose, bat des ailes, repart, monte dans le ciel, et chante toujours. C'était bien un oiseau, un oiseau venu du pays de bohème, chantant sa chanson, mais n'ayant, pour ainsi dire pas de corps, – des plumes et une chanson.



Souvent, depuis, il avait revu Dinah Samuel, et, lentement, il était devenu fou de ses cheveux jaunes, de ses doigts bagués par Shakespeare et Victor Hugo, qu'il baisait en la quittant. Mais il n'avait pas encore fait à la comédienne la déclaration de son désir. D'ailleurs, si cet amour était alors platonique, Patrice Montclar prenait, au Quartier Latin, des revanches quotidiennes. Débordant de la sève de sa première et mâle jeunesse, il la versait, en baisers réitérés. Il satisfaisait une curiosité inquiète à déshabiller les filles, les grandes, les petites, les grasses, les maigres, les trapues, les élancées, à dénouer des chevelures blondes, noires, châtaines, rousses, à promener ses regards sur des seins, des hanches, des jambes, des mollets aux bas très fins, bien tirés, des sexes blonds, châtain, ou noirs comme des

taches d'encre, à contempler, – tel un touriste les paysages, – les grisettes nues et nues les filles de brasseries. Après avoir voyagé chez tant de femmes, de même qu'un peintre visiterait les principaux musées du monde pour préciser dans son esprit un type de beauté, l'homme souvent ne sait pas un mot de plus sur l'amour et sur l'être fugace qui excite chez lui ce sentiment. Combien, ayant parcouru l'univers, reviennent, ayant réfléchi que c'était le meilleur, s'asseoir au coin du foyer ! Petite Rosalie, qui valûtes à Patrice le dernier pensum, vous auriez été heureuse, sans doute, s'il était devenu percepteur dans le département, à Benedicamus ou Malefougasse, par exemple, et, s'il vous avait conduite à la mairie, ensuite à l'église, certain que la couronne de fleurs d'oranger placée sur vos fins cheveux noirs n'était pas trompeuse, sentant votre mignonne main, appuyée sur son bras, trembler un peu.



Mais Patrice a le cœur fêru pour une grande actrice, Dinah Samuel, ce qui ne l'empêche pas de gober une divette, Louise Théo (*Gloria in excelsis Théo*), parce qu'elle a une façon, en chantant, de se tortiller, de joindre ses pieds menus, et, par un mouvement des reins, de faire aller, – oh ! la croupe grassouillette ! – les volants de sa robe courte et rose.

– Tu pourrais le lui dire, mon vieux Daubray.

Gill, éclatant de rire, déboutonnant son ulster dont il rejeta les pans, avec les gestes et les attitudes de Frédérick Lemaître en scène :

– Crevant, cet animal ! En un an, il a fait son chemin. Il collabore à mon journal et à d'autres. Il a organisé des réunions publiques, réveillé le Quartier Latin endormi depuis la guerre, suscité une renaissance ; il est le

plus célèbre d'un club où des centaines de jeunes gens se réunissent : *les Hydropathes*. Vingt ans et la veine.

Patrice serra les mains de Gill et de Daubray. Mais, avant de rentrer chez lui, il alla prendre un madère, rue Monsieur-le-Prince, dans une brasserie adoptée par lui et ses amis : *Le Panurge*. Il y avait là un élève en pharmacie, l'humoriste Alphonse Allais, Rollinat, le poète macabre, Crêsy, le rimeur pyrénéen qui prétend évoquer une cime des frontières espagnoles par l'accent circonflexe de son nom, et Moréas. Montclar s'assit avec eux, qui discutaient sur le naturalisme, et courtisa la patronne, lorsqu'elle servit deux verres de madère. Josèphe se laissa peloter un moment. Elle racontait, en même temps, un mot de sa fille, une gamine de sept ans, qui, tout à l'heure, au comptoir, en entourant de ses bras le cou de son frère, encore plus jeune qu'elle, lui avait demandé en ouvrant ses yeux enjôleurs :

– Dis-nous donc, maman... Nous sommes bien assez grands pour le savoir... Qui t'a choisi pour notre mère ?

Puis, Josèphe remercia Patrice. Il était gentil de lui offrir un madère, pour payer le mot de la petite. Elle s'installa, très satisfaite, à côté de Patrice. Les autres discutaient toujours. Josèphe écoutait ses clients, et Montclar, – qui paraissait écouter aussi, – songeait à autre chose.

On ne connaissait pas les misères qu'il avait dû supporter. La médaille avait son revers. Il était, dès qu'il l'avait voulu, entré non seulement au journal de Gill : *La Lune Rousse*, mais dans un quotidien socialiste et radical : *La Marseillaise*. Il y avait publié, – dans le supplément littéraire du dimanche, – des poèmes, des nouvelles, des chroniques. Une maison étonnante ! Le directeur, homme assez intelligent et sans opinions politiques arrêtées, avait jugé qu'on pourrait gagner de l'argent avec un journal avancé. Des jeunes gens rédigeaient les informations politiques, les « échos ». faisaient du reportage à leurs frais, apportaient des entrefilets révolutionnaires. Lorsque, pressés par le besoin, au bout d'un ou deux mois, ils réclamaient leurs appointements, le directeur, M. Tigrec, leur apprenait que le journal était pauvre, qu'il n'y avait pas d'argent à la caisse, vidée par le cautionnement ou les amendes, qu'ils seraient payés plus tard. Les jeunes gens attendaient encore un mois, puis n'encaissant pas le moins du monde,

ils allaient au café de Madrid d'où ils ne revenaient plus. Quelques-uns de ces jeunes gens avaient jusqu'à cinquante ans. D'aucuns sont devenus ministres.

Le secrétaire de la rédaction changea neuf fois en quatre mois. M. Tigrec soldait néanmoins ses deux chroniqueurs principaux et le rédacteur en chef, qui auraient cessé toute collaboration s'ils n'avaient reçu, à jour fixe, le prix convenu par traité. – En dehors de ces trois-là, M. Tigrec ne payait pas de rédacteurs, et fumait des cigares chers.

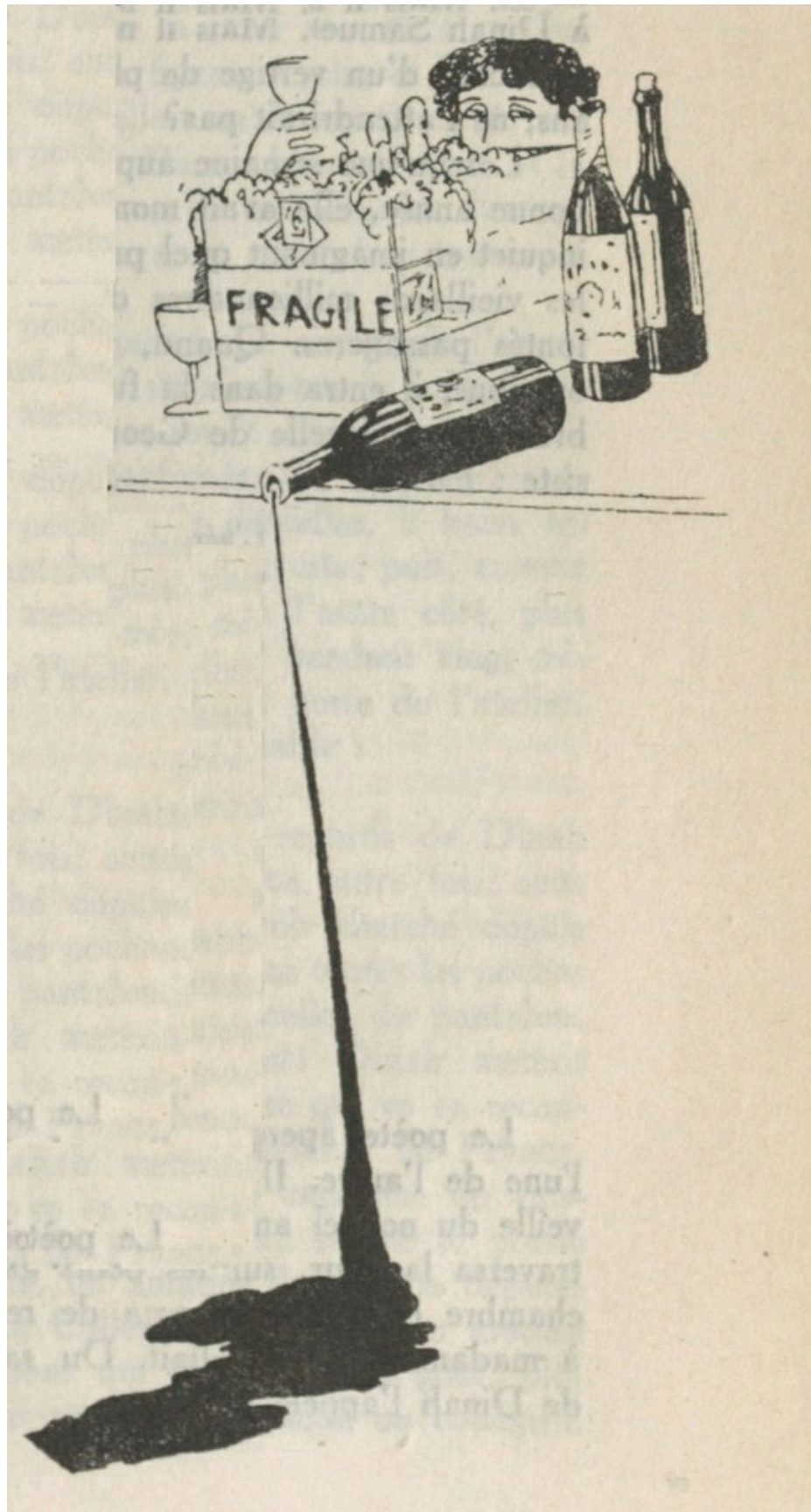
La brasserie fait, bientôt, oublier les pensées apportées de la rue. Vite il s'était mêlé à la discussion sur le naturalisme, ainsi que Josèphe, et il avait défendu Victor Hugo contre Moréas, qui traitait le Maître des maîtres de « con ». « – Et encore, ajouta-t-il, c'est un joli compliment que je lui fais. » Soudain, le coup de la demie de quatre heures, battant au coucou appendu près du comptoir, au fond de la brasserie, rappela à Patrice Montclar qu'il devait être, à six heures, chez Dinah Samuel à l'autre bout de Paris. Il sortit, et Josèphe, que la querelle ennuyait, dit à ses clients qu'elle descendait à la cave mettre un fût de bière à la pression.

*Et le félibre ?* Ah ! le soleil lui soit ami, et, dans la lumière, ce poète, maître en la langue d'oc, soit joyeux, voyant les petits-fils de ses fils grimper sur ses genoux, entendant les amoureux et les amoureuses, à travers les sentiers, par couples, ou sur les aires en dansant des rondes, répéter ses chansons ! – Le tenancier de l'hôtel dit à Patrice Montclar, qui, n'étant plus revenu chez lui, rue Gay-Lussac, depuis le matin, prenait, sur le bureau, la clef de sa chambre :

– Il y a une caisse pour vous, franco ! Le garçon l'a montée. Ce sont des liqueurs et des vins.

Il fit claquer sa langue, comme pour une invite aux gracieusetés. Patrice était parti déjà. Les amis de la brasserie, car il y était retourné, se levèrent en chœur pour acclamer le félibre, dès que Patrice, en un parler bref, sans conjonctions ni verbes, eut esquissé rapidement un récit où les vins du soleil alternaient avec les rimes d'or. Patrice employait ce style, d'abord pour ne pas perdre le temps qui est toujours précieux. sans compter qu'à six heures,

il voulait être avenue de Villiers, chez Dinah Samuel, la Très admirée ; ensuite, parce que ses camarades étaient tous gens d'intellect aux amplifications lyriques, et que les mots essentiels et pittoresques suf fisaient pour eux, n'ayant pas besoin, pour comprendre, de la trame banale et intermédiaire des phrases. Moréas, qui avait emprunté à Josèphe un couteau de cuisine, fit sauter le couvercle avec sa dextérité de cambrioleur de Ronsard et Joachim Du Bellay. La paille écartée, il découvrit une rangée de trois bouteilles de Madère et de quatre bouteilles de Xérès, puis une autre rangée de trois bouteilles de Frontignan, trois bouteilles de vieux vin blanc de Lunel et un flacon d'une liqueur spéciale fabriquée par le félibre avec l'essence de coquelicots. Au fond, les poésies complètes du liquoriste. C'était splendide ! Est-ce le vin de madère qu'on goûta si largement qu'il n'en resta pas une goutte, qui monta à la tête de Patrice, ou bien est-ce la liqueur des coquelicots dont on voulut, après des libations amples, connaître le mystère ? tous ignoraient cette liqueur fantasque. A l'âme du vin les coquelicots joignirent leur âme, exhalée, en un martyr de plusieurs semaines, quand le félibre, pour les faire macérer, eut plongé dans l'eau-de-vie leurs pétales écarlates, nourris du sang lumineux des soleils couchants, et cueillis à travers les blés ?



Après des libations, où l'on trinquait toujours, comme des paysans et des poètes, tandis qu'on choquait les verres pleins, une déclaration d'amour se mit à sourdre, éclose en pistil d'anthurium dans la tête de Patrice. Il y avait un mois qu'il voulait la murmurer à Dinah Samuel. Mais il n'osait pas. L'adorée charmante ne pourra se fâcher d'un vertige de plus ? Qui sait si cet amour, riche de vingt ans, ne l'attendrait pas ?

Lorsqu'une semaine auparavant, il lui avait souhaité bon jour et bonne année, elle avait montré une gentillesse exquise. Certes, il était inquiet en imaginant quel présent il pourrait faire à cette femme dont les vieillards millionnaires devaient être heureux d'accomplir les volontés passagères. Quand, venu de l'Odéon au parc Monceau, en omnibus, il entra dans la future rue Dinah-Samuel, il avait sous son bras une aquarelle de Georges Decroix, illustrant un sonnet fantaisiste : *En l'air* :

L'aérostat est une bulle  
et, lent, monte vers le soleil.  
La brise d'avril, en éveil,  
tout autour, dans la nue, ondule.

Il va, le ballon minuscule,  
plane dans le matin vermeil,  
rose et bleu, zinzolin, pareil  
à l'aile d'une libellule.

Le filet est tressé de fils  
de la Vierge, ténus, subtils.  
Une étoile encore étincelle.

Ce ballon frêle a, dans le ciel,  
un myosotis pour nacelle  
et, dedans, – Dinah Samuel.

Le poète aperçut à la porte de l'hôtel, dix voitures à la file l'une de l'autre. Il hésita à se présenter. Pourtant il avait choisi la veille du nouvel an afin de rencontrer moins de monde chez elle. Il traversa la cour, sur les petits galets jaunes, et, lorsque le valet de chambre ouvrit, il lui pria de remettre cette aquarelle et le sonnet à madame. Il s'en allait. Du salon d'attente, la voix harmonieuse de Dinah l'appela :

– Montclar !... Entrez donc, cher ! J'ai quelque chose à vous dire.

Elle était avec un monsieur, habit noir et cheveux blancs, qui la salua profondément et sortit. *La tragédienne n'avait rien à lui dire.* C'était bien plus charmant ! En costume d'atelier, comme il l'avait toujours vue chez elle, elle était ravissante avec son veston blanc, son pantalon, aussi couleur d'écume, ses mules de satin laissant apparaître, quand elle s'assit une minute, au cou-de-pied, le bas de soie bleu tendre et, si fin qu'à travers les mailles la chair rose était visible ; oui, vraiment, elle était ravissante avec sa figure si jolie et la broussaille de sa chevelure blonde qui s'éparpillait en frisons presque sur les yeux, avec son bouquet de violettes de Parme à la ceinture, et la rose qui baignait, à la boutonnière, au-dessous de la collerette, dans un tube d'argent ciselé. (Elle adorait les fleurs et en avait dans toutes les saisons.)

Ce dernier jour de l'année, elle eut, quand elle contempla l'aquarelle, des flatteries pour le peintre et des chatteries pour le poète. Elle sourit quand il lui dit ses vœux de bonheur et sourit si bien, qu'enhardi, il serra dans ses mains les petites mains parfumées de la comédienne, et, repoussant les manchettes, deux vagues de dentelles, il baisa les deux mains sur les veines bleues, les poignets découverts ; puis, comme elle se penchait, il papillonna sur la joue, et, de l'autre côté, plus hardiment, à la commissure des lèvres. Elle jasa, pendant vingt minutes, de tout, de rien, et, quittant Patrice, à la porte de l'atelier, elle lui dit, méchante (pour les autres) et très aimable :

– Ils sont là dix hommes à m'attendre...

Comment n'aurait-il pas été amoureux ? Les regards de Dinah Samuel auraient affolé de plus malins que lui. Une autre fois, sous le prétexte d'un coupon de loge qu'elle disait avoir cherché depuis une heure, elle s'amusa à fouiller, coquettement, dans toutes les poches de Patrice arrivé depuis cinq minutes. Oh ! dans celles du pantalon, la mignonne fureteuse qui cherche délicieusement ! Dinah mettait assurément dans cette fantaisie une malignité permise qui va en reconnaissance, et, comptant, parmi ses fidèles, un maréchal de France, Canrobert, un tas de ministres, deux peintres, un capitaine de vaisseau, des banquiers, des avocats, deux princes, un roi de la presse et de la France, Emile de Girardin, un nombre flottant de députés et d'académiciens, un professeur au Collège de France, un modèle de

Montmartre, Berthe Paradis, pour qui elle avait du goût, plus une foule, – il lui plaisait d’avoir un poète, presque un collégien, sans barbe au menton, mais avec une chevelure bouclée, abondante et noire, à sa cour de cabotine souveraine.

Ayant fondé, sur la rive gauche, une collection de petites feuilles hebdomadaires, collaborant à toutes les autres, poussées au renouveau littéraire, il écrivait, alors que la « copie » de ses camarades ne passait pas encore la Seine, dans les grands journaux, *Le Figaro*, même, et, par le fait, il était comme le député de la jeunesse. Dinah Samuel avait à sa cour le Quartier Latin dont il lui apportait, dans sa loge, les enthousiasmes chauds et francs, lorsqu’il s’avançait, pour lui baiser la main, parmi les autres très corrects, lui seul drapé dans son ulster qui lui tombait jusqu’aux talons, – son ulster si long que le Conseil Municipal songeait à faire baisser les trottoirs. Elle s’attendait, sans doute, un jour qu’ils seraient seuls, à l’entendre lui dire qu’il l’aimait de tout son cœur. Ce serait un hommage de plus, mais en dehors de la banalité courante.

On verrait.

Et Patrice aimait-il sincèrement Dinah ? Oui, car lui-même n’analysait pas encore ses sentiments. La vision de la grande comédienne était pour le poète, enchanteresse, et, faite de blanc, de bleu, de rose, de blond, elle évoquait dans son imagination une femme divine qu’il rêvait d’étreindre bestialement. Mais de quelle façon lui dire cet amour ? Elle était gentille, bonne et familière. Mais n’était-elle pas surtout coquette ? Il l’avait embrassée. Mais ne se fâcherait-elle pas s’il était plus hardi ? Patrice n’était pas timide, et, par exemple, lorsqu’il faisait, au Quartier Latin, le siège d’une grisette qui avait jeté son bonnet par-dessus le bal Bullier, – palais féérique, étant celui de la jeunesse, – il mettait, tout de suite, la main au cœur. Dans l’hôtel de l’avenue de Villiers, Patrice, au contraire, marchait comme un aveugle, à tâtons, tendant les mains en avant et se heurtant à des potiches. Puis, n’y voyant pas plus que s’il avait un bandeau sur les yeux, tant elle l’avait ensorcelé, il ne s’apercevait pas, – malgré mille racontars dont il ne croyait rien, mais qui pourtant soufflaient sur ses désirs, déjà

pareils à des charbons enflammés, – qu'elle était, souple et frêle, la grande Féline de Paris.

Surtout, Montclar adorait Dinah Samuel comme une tragédienne, servante et maîtresse de son art, personnification des héroïnes. En quels termes exiger son amour à Cordélia, Monime, Phèdre, Andromaque, doña Sol, doña Maria de Neubourg, la reine, à Marion de Lorme, la courtisane, à toutes ensemble, en fixant les yeux de Dinah Samuel ?

Pourtant, le vin du félibre bouillait de plus en plus dans la tête de Patrice qui se sentait résolu. Il dit aux poètes, un tantinet grisés, qu'il avait rendez-vous avec une femme. On avait assez pinté. La bande l'accompagna presque jusqu'à la station de fiacres de la rue de Médicis. Deux bouteilles de madère avaient été vidées et la liqueur de coquelicots traitée convenablement, avec tous les égards dus par les poètes à des fleurs dont les calices rouges, tout l'été, ensanglantèrent les blés d'or.

Le vin du félibre mettait dans la tête de Patrice l'énergie utile pour tenter une déclaration d'amour à une Impératrice d'Art.

Qui sait même si l'âme des raisins et l'âme des coquelicots ne s'étaient pas trop installées en vagabondes sous le crâne du poète ? Non. Mais, l'âme des raisins et l'âme des coquelicots, qui virent souvent, avec plaisir, les amoureux prendre les amoureuses, dans l'épaisseur des blés, loin des gardes champêtres, ou, dans les vignes, échanger les bécots et les rires, durant les vendanges, n'étaient point certainement des âmes craintives.

Elles excitaient à la hardiesse Patrice Montclar, qui pourtant, avait déjà reçu, jadis, en Provence, un coup de soleil, mais elles ne l'empêchaient pas de se remémorer, pour passer le temps, en route, bien accoté dans un coin du fiacre, l'histoire de la grande tragédienne.

Elle tenait beaucoup de la race de bohême. Dinah était juive, d'origine hollandaise. – Sa mère, remarquablement belle, avait abandonné sa famille, un matin d'avril, et, partie d'Ams terdam dans une diligence, était arrivée à Paris, où elle débuta en se faisant conduire au poste, pour s'être reposée, aux Champs-Élysées, sur une chaise qu'elle ne pouvait payer. Ne faisant

pas fortune à Paris, elle avait échoué au Havre où un avoué s'éprit d'elle et lui fit une fille qu'on nomma Dinah Samuel.

L'avoué du Havre ne voulut pas que sa fille fût comme la mère, il paya sa pension dans un couvent de Versailles, où elle resta jusqu'à seize ans. L'avoué mort, elle entra au Conservatoire. Sarah Samuel, la mère de Dinah, était revenue à Paris. A ce temps se rapporte une typique anecdote. Quand Dinah partait pour le Conservatoire, sa mère, qui a eu douze enfants et ses jours de splendeurs et de misères, lui donnait, chaque fois, six sous pour prendre l'omnibus. Dinah ne réclamait pas. Mais, par un drôle instinct de luxe inné, elle gardait les six sous et, lorsqu'elle avait une somme suffisante, elle se rendait au Conservatoire en voiture.



Ayant obtenu un prix par sa grâce charmeresse en une scène où furent remarqués sa physionomie mobile, très expressive, et son talent, elle avait été engagée à la Comédie-Française. Mais, ayant débuté sans éclat, elle n'y resta pas longtemps. Engagée au Gymnase, elle fit bientôt une fugue. Un soir que son nom était sur l'affiche, elle ne parut pas au théâtre. On

l'envoya chercher chez elle. Elle avait filé en Espagne, parce qu'elle était enceinte. Un boulevardier assurait dans la suite, négligemment :

– Tout est faux chez Dinah Samuel, le talent, la chevelure, la pourpre des lèvres, la fraîcheur du teint, la douceur des yeux. Elle n'a de naturel que son fils.

D'abord, Dinah Samuel grosse, elle dont les petits journalistes disaient qu'elle logeait, avec sa cuvette minuscule, dans un canon de fusil, est un fait tout à fait extraordinaire. Après une telle escapade, quand elle revint d'Espagne, il n'était pas aisé de rentrer au théâtre. Elle resta quelque temps, sous un pseudonyme, à la porte Saint-Martin, et chanta dans les chœurs d'une féerie. Cette situation ne suffisait pas du tout à Dinah Samuel. Elle se présenta à l'Odéon, qui avait, alors, deux directeurs. L'un la refusa net ; mais la jeune artiste avait plu à l'autre. Bientôt, elle débuta au second Théâtre Français, où elle eut une soirée de triomphe en créant le rôle gracieux de Fantasio dans un petit acte, alors adorable : *Le Mendiant*.

Puis, la guerre de 1870-1871. L'Invasion, *l'Abattoir*, – la Commune de Paris incendié, *la Torche*, tout ça fut l'histoire ancienne, et les théâtres se rouvrirent. Celui des deux directeurs à qui Dinah plaisait toujours, lui confia le rôle de la reine d'Espagne dans le drame de Hugo : *Ruy Blas*. La comédienne, qui avait déjà dévoilé, dans l'interprétation du rôle de Fantasio, un coin de son merveilleux talent, se montra grande artiste. Sa place était, dès lors, au Théâtre-Français. Elle y entra, mais non sans difficultés. Dinah était liée, pour un an encore, à l'Odéon. Obligée de payer un dédit de cinq mille francs, elle les trouva, à ce qu'il paraît, d'un seul coup. Cette seconde fois, à la Comédie-Française, elle fut Andromaque, Chérubin, et, dans l'interprétation de ces divers personnages, elle fit éclater d'éminentes qualités. Mais, autour d'elle, se croisaient, sans cesse, les discussions et les contestes. Enfin elle joua Zaire et Phèdre.

Les oppositions furent lasses.

Le public reconnaissait, à présent, Dinah Samuel artiste de génie, ce qu'elle est. Dernièrement, en décembre, elle avait joué, à la reprise, *doña Sol*, réalisé cette création du Poète des Poètes, elle avait été la grâce, l'amour, le sentiment, la passion, le dévouement, l'aristocratique fille

d'Espagne, ardente et caressante. En somme, une artiste au même degré que cet autre, Frédérick Lemaître. Ce fut un excentrique, Dinah Samuel aussi. Frédérick, un jour, se présenta aux sociétaires de la Comédie-Française, réunis officiellement en conseil, avec un faux-col et une cravate pour tout vêtement. Il était douteux que Dinah Samuel eût une telle fantaisie, qui serait charmante, mais elle en avait eu d'autres. Deux fois, elle avait tenté de s'empoisonner, pour se faire de la réclame. Dans sa chambre à coucher, elle possédait un joli cercueil en ébène, capitonné en satin, sur lequel les chroniqueurs s'étendaient souvent. Ils racontaient ses ascensions en ballon captif. Dinah était exquise, avec sa robe de foulard noir à pois blancs, à manches de tulle, quand, de la nacelle qui s'élevait, elle saluait, de sa badine, ses amis restés sur terre. Ils échangeaient en bas, des plaisanteries sur sa maigreur :

– Vous savez qu'elle ne court aucun danger ? On lui a fait construire un escalier dans le câble.

Cabotine, elle était, cette réfractaire et histrionne fille de bohême, vraiment la comédienne et l'héroïne d'amour, excitable, frémissante, charmeuse, gamine par ses enfantillages, pétillante, pétulante, babillante. Dinah Samuel, – débitant les calembours ramassés dans le journal de la veille, n'ayant jamais eu de cœur et toujours des manières à effet, mince et maigre comme un clou, vague dans les dentelles formant des lignes indécises en une symphonie de blancs, des tulles autour du cou, la tête ébouriffée, avec des touffes rebelles de cheveux roux comme des herbes brûlées par le soleil, avec des yeux abominables, tellement ils pouvaient être, tour à tour, méchants et doux, déguiser la pensée intérieure, – Dinah Samuel était dangereuse comme la vipère, et sans doute, comme elle, inconsciente. Des hommes, qu'elle avait regardés, une seule fois, se sentaient perdus, et souvent, elle prenait encore un malin plaisir à les choisir au théâtre, pour incarner en eux les sensations diverses de la foule. Elle les fixait, lorsqu'en scène elle murmurait les vers du poète, en se pâmant dans les bras du héros qui mourait. Ensuite, comme le rideau baissait, si les applaudissements n'étaient pas assez frénétiques, haussant les épaules, elle disait à un camarade :

– Quel public de crétins ?... Ils ne soulignent pas un seul effet.

Elle jurait facilement ; ses amis intimes, au théâtre, en parlant d'elle, l'appelaient « la Sacré-nom-de-Dieu ». Pourtant, elle assurait qu'au sortir du couvent, elle avait voulu être religieuse. Capable de tous les extrêmes, au moyen âge, elle eût été, peut-être, si elle n'avait été juive, une sainte comme celles qu'on voit en robe blanche, le nimbe d'or autour du front, sur les vitraux des vieilles églises, ou bien elle eût été une châtelaine hystérique. Sa voix, la plus extraordinairement délicieuse qu'on pût entendre, avait la tristesse, l'harmonie, la mélancolie, touchante et profonde, de la plainte du crapaud, le soir, sous un ciel plein d'astres. Elle n'était pas une actrice, elle était une muse ; elle ne disait pas le vers, elle le chantait. (La parole ayant une cadence, un rythme, un chant, le talent du comédien consiste à adapter l'air juste à chaque mot et à bien chanter la phrase, parce que toute phrase, même la plus banale, a une musique qui l'accompagne. Il y a différents airs, pour héler un cocher, qui indiquent, suivant le cas, le commandement, la prière, ta résignation, même de l'amitié.)

Dinah Samuel trouvait du temps, non seulement pour l'art dramatique et l'amour, mais encore pour la peinture, la littérature et la sculpture. Voyant travailler un artiste qui modelait son buste, elle avait eu le désir d'être sculpteur. Elle essaya, à l'Odéon, dans les entr'actes, et, bientôt, toute la presse proclama son talent lorsqu'elle exposa, au Palais de l'Industrie, le buste de Girardin. Possédant une énergie de diablesse dans son corps frêle, elle crachait parfois des flots de sang, mais ne s'en inquiétait pas. Qu'une idée lui traversât l'esprit, la nuit, ou qu'elle fût obsédée par une retouche à faire à un buste en train, elle se levait, et, enfilant son pantalon d'atelier, le torse en chemise de linon, montante jusqu'au col, et échancrée sur la gorge, les bras nus, elle se mettait tout de suite à l'œuvre. Tant pis pour l'amant qui était là ! Elle faisait la retouche avec un outil d'or ou avec ses doigts, et, avant de se recoucher, trempait ses mains, dont la terre glaise avait empâté les ongles, dans une coupe d'eau parfumée et les essuyait à un chiffon de guipures.

Tout cela, – vrai ou faux, – était la légende.

Montclar l'évoquait, en fiacre. Mais il croyait seulement ce qui était à l'éloge de la beauté et du génie de Dinah Samuel et il pensait qu'elle était trop grande actrice pour se vendre comme une petite « acteuse ». Il l'aimait, et, le vin du félibre chantant toujours les baisers, il était décidé à le lui dire.

Lorsque, dans les lourdes grappes, le soleil enferma ses rayons, dont l'homme fit le vin, et qu'il teignit de la pourpre des soirs dans les blés d'or, les coquelicots, dont le félibre prit l'essence pour en composer un élixir, en même temps il glissa, dans les grains du raisin et dans les pétales des coquelicots, la chaleur, pour être, de la sorte, se répandant tout entier, aux jeunes un ferment d'amour et aux vieux une cause d'allégresse. – Le fiacre s'était arrêté. Montclar paya le cocher et sonna à la porte en fer forgé de l'hôtel. Ayant traversé la petite cour, il monta le perron à droite ; puis, ayant sonné de nouveau, pénétra dans l'antichambre verdoyante de plantes exotiques, aux frondaisons bizarres, entre lesquelles regardaient, telles que des curieuses, les Chinoises et les Japonaises, aux airs pincés, peintes sur les murs. Bien qu'il l'eût vue déjà souvent, il jeta un regard machinal sur une vieille en cire assise paisiblement, avec un singe sur ses genoux, dans une chaise à porteurs posée à gauche du seuil.

Jacqueline, la femme de chambre, conduisit Patrice Montclar dans le salon d'attente à droite, l'atelier étant en face et s'en alla prévenir sa maîtresse. C'est la duègne, Mme Bordier, qui apparut.

– Dinah est en ce moment, dans l'atelier, avec des gens qu'elle ne peut pas quitter. Elle vous prie de l'excuser et de revenir, à onze heures, demain matin...

Il était debout, les bras ballants, désolé. Le lendemain, en effet, le vin du félibre ne l'enfiévrerait plus, et l'âme des coquelicots serait morte. Adieu la déclaration d'amour, pimpante et simple comme une bergère ! quand, soudain, la comédienne entra, traînant un froufrou de jupes, et, toute en sourires, serra la main de Patrice Montclar :

– On me lisait une tragédie infecte qui endormait tout le monde... Tant pis ! je les lâche !... j'aime mieux causer avec vous.

La camera-mayor sortit. Dinah se montrait, pour la première fois, en femme, chez elle, à Patrice. Elle s'assit, près de la fenêtre aux vitraux gothiques, blancs et jaunes, dans un fauteuil monumental, en chêne sculpté, au-dessus duquel un haut palmier étendait ses larges feuilles. Sur la cheminée, une lampe brûlait, avec une flamme laissée basse, et faisait, par l'abat-jour, une grande ombre au plafond, autour d'un rond de lumière. Le salon, sans feu, recevait, arrivant par un couloir de service, vis-à-vis d'eux, sous les tentures vert olive, la chaleur du brasier qui crépitait dans la salle à manger. Avec les tapisseries se confondaient, en un ton unique, le portrait de Dinah Samuel par Carolus Duran, tous les tableaux. Au fond, près de la porte ouvrant sur l'antichambre, reluisait, cependant, de-ci, de-là, l'or d'un cadre. En cette obscure clarté, Dinah Samuel était merveilleuse, – si fins étaient, indisciplinés en apparence, ses cheveux partagés au milieu de la tête par une raie qui se perdait dans les frisons voilant le front et dans les mèches folles, – tant, sous ces boucles légères, les yeux, à travers les longs cils, avaient des regards câlins, – tant les lèvres étaient purpurines et tant elles souriaient, – tant ces yeux obsédants fascinaient. Par instants, il ne voyait plus que les yeux de la comédienne. Ils s'agrandissaient et devenaient des lacs à s'y noyer.

Que l'ensemble était joli ! Une main appuyée sur le bras du fauteuil, l'autre froissant un mouchoir de batiste garni de dentelles, elle était emprisonnée dans une robe de brocatelle crème, fermant par devant, au milieu, avec une large bande d'hermine qui descendait du cou et bordait encore, en faisant tout le tour, le bas de la robe, dont la traîne ramenait en avant un moncellement de fourrures. Un ruban, couleur de neige, dont les bouts flottaient, attachait sur le cœur un bouquet de lilas blanc fixé à la robe par un lézard d'or aux yeux d'émeraude.

Depuis la montante collerette de dentelles, le corps souple, en zigzag anguleux, dessinait, drapé dans la brocatelle bordée d'hermine, des lignes onduleuses jusqu'aux pieds qui, croisés sur le tapis épais, étaient chaussés de babouches en satin blanc brodé de fleurs nacrées, et à talons d'argent. Un gros nœud de ruban, fixé à la taille, frôlait le dossier du fauteuil de chêne ; et un des bouts était ramené en avant avec la queue de la robe. Enfin, dans

l'harmonie des nuances blanches, entre l'hermine et les corolles blanches des babouches, les bas de soie mettaient deux taches d'un rose tendre qui évoquait le nu.

Montclar avait avancé un tabouret, et, si proche de Dinah Samuel que son ulster touchait sa robe, il causait avec elle de mille riens. Mais il attendait, amoureux aux aguets, le moment psychologique de faire sa déclaration à la comédienne qui devinait, avec son instinct subtil de femme, les inquiétudes de Patrice. Elle se doutait bien que, ce soir, il y aurait quelque chose. Pourtant vous ignorez, Dinah, malgré votre génie, que l'âme des raisins et l'âme des coquelicots, deux personnes envoyées par un félibre, excitaient Patrice à vous dire qu'il vous aimait.

Il vous le dirait, vous en étiez certaine.

Mais vous ignoriez, malgré votre génie, qu'il ne vous l'aurait peut-être jamais dit, s'il n'avait pas suivi les conseils des raisins et des coquelicots. Dinah Samuel raconta comme quoi un accident avait failli lui arriver, la veille, au théâtre. Elle parlait lentement, de sa voix d'or, et, maintenant accoudée sur un bras du fauteuil, elle fixait le poète qui la regardait avec des yeux brillants :

– Hier, au quatrième acte, lorsque, les cheveux dénoués, le visage irrité, je traite de fière et méprisante façon le mari qui m'ose soupçonner, mes cheveux ont... à ce que m'a fait comprendre un cri poussé de la salle... manqué de s'enflammer à une bougie allumée sur le bureau dont mes mains crispées, derrière moi, serraient le rebord. Ils auraient brûlé comme de la feuille sèche !... L'art avant tout !... Est-ce que je m'inquiétais de ça ?...

La Juive semblait réellement aimer son art. On causa de l'art. A ce propos, elle s'enquit de Patrice s'il avait écrit de nouveaux vers, ajoutant que, depuis une semaine, elle n'avait rien lu de lui dans les journaux. Aussitôt, l'âme des raisins et l'âme des coquelicots firent toc ! toc ! aux tempes de Patrice qui aurait voulu une transition moins banale et qui aurait attendu volontiers une occasion plus glorieuse pour un artiste. L'âme des raisins et des coquelicots, deux petites personnes, mais un peu entêtées, se refusaient à comprendre ces minuties. Aussi, pour leur obéir, Patrice

Montclar rassembla dans sa poitrine tout son courage et répondit à Dinah Samuel qui lui demandait la raison de son ennui.

– Pourquoi ne faites-vous plus rien ?...

– Parce que je vous aime ardemment.

Ses yeux étaient sur ses yeux, lorsqu'il prononça son aveu. Pas un trait du visage de Dinah Samuel n'avait remué. Ni étonnement, ni colère, ni coquetterie. Les yeux de la comédienne étaient comme une eau trouble où rien ne se reflète. Alors, il continua à parler, tandis que, sous son crâne, les deux petites âmes chantaient, telles que, sur les branches d'un peuplier, à côté de l'aire, deux petites cigales enragées qui crécellent dans le soleil :

– Vous êtes adorable, Dinah... je suis hanté par votre beauté, par votre grâce, par votre sourire, par votre génie ; et vos yeux ont ensorcelé ma pensée, tous mes sentiments... mon corps, oui, mon être tout entier dont chaque atome de vie vous désire, est une palpitation d'amour pour vous... Comment me taire davantage ? Chaque jour, je vous voyais, chaque jour je vous aimais un peu plus, si le plus est possible, chaque jour, je renvoyais au lendemain ce que je n'ai pu retenir aujourd'hui. Je vous aime et je vous le répète. Je vous aime... Dinah, je vous adore...

– Qu'aurons-nous de plus après ?... L'amour laisse, en partant, le dégoût et la tristesse. Après, nous nous fâcherons... Cela vaut bien mieux de rester comme nous sommes. Vous venez ici quand il vous plaît, et vous êtes un camarade. Ce n'est donc pas bon ?... Vous êtes un homme, enfant hier encore, et presque aujourd'hui ; je suis femme ; vous êtes jeune, je suis jeune ; et, pourtant, nous ne sommes pas amoureux. Nous n'avons jamais de querelles. Est-ce que ce n'est pas gentil ?... Mais tout le monde m'aime autour de moi, tout le monde me fait la cour. Des soupirants partout ! Je ne puis pas les empêcher de me vouloir... Mais ne soyons que de bons amis... nous deux.

Il était charmé célestement à mesure que répondait Dinah Samuel et que, comme une musique mélancolique et berceuse, l'enjôlait la voix d'or. Ah ! cette caresse des sons ! ah ! l'exquise câlinerie ! Maintenant – après la première minute, où la comédienne avait été impassible, voulant attendre pour exprimer un sentiment, – Dinah lui souriait.

Et, tandis qu'elle jasait et qu'elle souriait, il aperçut le palmier dont le bouquet de feuilles faisait un dôme sur eux, et il vit, en une pensée rapide, la longue théorie de femmes juives commençant à Eve, par qui furent enfantés Caïn, Abel et Seth, continuée par Sarah qui mourut en Kirjath-Arbah, âgée de cent vingt-sept années, au pays de Kanaan, où Abraham vint pour l'ensevelir ; par Agar, qui fut la servante d'Abraham ; par Rébecca, qui, sa cruche sur son épaule, revenait du puits, lorsqu'elle rencontra le serviteur venu en Mésopotamie pour chercher une épouse à Isaac ; par Dalila qui endormit Samson sur ses genoux et lui fit raser perfidement sept tresses de cheveux ; par Ruth, la Moabite, qui se coucha, le sein nu près de Booz, sur un tas de javelles, et, le matin, sur l'ordre du moissonneur, tendit son tablier où il compta six mesures d'orge, afin qu'elle ne retournât point à vide vers Nahomi, sa belle-mère ; par Esther, qui prit le cœur du roi Assuérus et fit pendre Haman, l'oppresseur du peuple juif, à un gibet haut de cinquante coudées ; par la Sculamite, dont les lèvres, chantées par Salomon, étaient comme un fil teint en écarlate, sans compter les autres belles, car, selon les Livres, elles furent belles.

Dinah Samuel, assise dans le fauteuil sculpté, n'aperçut pas, dans les yeux de Patrice Montclar, ce défilé, en une seconde, des femmes anciennes qui lui avaient transmis, comme à toutes celles nées de leur race, leur beauté typique et leurs instincts. Comment le profil juif est-il resté le même à travers les temps ? – Dieu existerait-il ? Jésus, le fils de Marie, serait-il son fils, et aurait-il voulu que les femmes, dans le peuple qu'il a choisi, soient à jamais étrangement charmeuses, parce qu'une femme de Jérusalem le pleura, en essuyant sa face ensanglantée ? – Cette idée passa, rapide comme une de ces étoiles qui, les soirs d'été, pénètrent dans l'atmosphère, scintillent tout à coup, traversent une grande étendue de ciel, en un instant, et s'éteignent.

Comme la comédienne disait être lasse de tous ceux qui l'aimaient, Patrice prit une de ses mains ; et, les bouts des doigts glissés entre les dentelles, sur la peau, quand Dinah Samuel eut achevé les derniers mots, il répliqua sincèrement dans une sorte de prière d'enfant à la Madone :

– Je ne vous aime pas comme les autres... des désœuvrés qui s'occupent et dont vous flattez la vanité. Ils viennent, à cinq heures, faire leur cour à Dinah Samuel, parce que, Marie-Antoinette étant morte, les autres reines chassées souvent depuis, vous êtes, sous la République, la vraie reine de France... parce que vous avez le génie, parce que vous avez la beauté. Je ne blâme personne. Peut-être je vous aime aussi pour votre royauté. Pourtant, je vous assure que ce n'est pas du tout pareil et que je vous aime mieux qu'eux tous ! Tenez ! je m'en vais vous dire pourquoi je vous aime... J'avais quinze ans et je n'avais jamais entendu votre nom, quand, à Digne, je lus cet acte en vers où vous êtes si admirable et troublante, dans le travesti de Fantasio. Comment cela se fit-il ? Je l'ignore. Ce nom, Dinah Samuel, le vôtre, me plut par sa consonance et son allure. Ou, plutôt, j'imagine que tout homme a, dans l'esprit, à son adolescence, une femme idéale, dont il a, peut-être, poursuivi la silhouette dans les formes changeantes des nuages, et que, la plupart du temps, il ne rencontre jamais sur la terre. Je rêvais une femme et, la faisant élégante, exquise et blonde, je l'appelais Dinah Samuel... de votre nom. Vous voyez bien que je vous chéris depuis longtemps !... Oh ! ne soyez pas farouche au soupirant d'amour. Lorsque, la première semaine de mon arrivée à Paris, je vous ai admirée à la Comédie-Française, j'avais payé ma place au parterre, et, si vous étiez cette femme que j'avais entrevue en songe, je ne pensais que je vous le dirais, un an après, car, d'ailleurs, il y avait, à mon jugement, une trop grande séparation du spectateur à la comédienne de génie, et, derrière la rampe, s'agitait le monde inaccessible des fées... Est-ce que je vous aime comme les autres ?

Depuis quelques moments, Dinah Samuel avait retiré sa main de l'étreinte de Patrice, et, renversée dans le fauteuil, les jambes davantage allongées, un peu plus des bas de soie rose étant visible, les babouches aux talons d'argent encore croisées, ses bras tombant nonchalamment, la tête appuyée au dossier sculpté en portail d'église, elle paraissait, les yeux à demi clos, en écoutant l'oraison extasiée du poète, s'abandonner à un rêve. Il y eut un instant de silence. La comédienne leva ses cils, et deux larmes, qui ne tombèrent pas, perlèrent au coin des paupières.

C'était peut-être la minute psychologique, car souvent, chez une femme écoutant une déclaration d'amour, lorsqu'il y a émotion en haut, il y a peut-être émotion en bas. Aurait-il dû se précipiter aux genoux de Dinah Samuel, et baiser, d'abord, entre les camélias blancs des babouches et les plissés de mousseline du jupon, les bas de soie rose, et monter ? L'amour de Patrice Montclar pour la comédienne était, sans qu'il s'en doutât, tout entier dans son imagination. Peut-être aussi la crainte le ressaisissait à l'idée d'une audace, et, peut-être, les deux petites âmes des raisins et des coquelicots s'étaient assoupies. Pendant cet instant de silence, il fixait le mouchoir de batiste garni de dentelles qui, dans le giron, au point obsédant, *hypnotisant*, sur l'hermine, joignait sa note à la symphonie des blancs. L'instant fut très court. Dinah Samuel s'accouda de nouveau, et, de l'autre main, jouant avec les dentelles du mouchoir, elle parla comme une amie maternelle :

– Venez souvent me voir... Nous causerons. Peut-être vous oublierez votre amour... Pas trop vite ! Je suis jeune, mais vous l'êtes beaucoup plus, et je suis heureuse... oui, très heureuse... d'être aimé par vous, qui êtes, déjà, presque célèbre. Des journaux publient votre portrait et votre biographie. Et vous avez vingt ans !... Je vous aime, moi aussi, et je veux que vous travailliez... Les morts et les vieux, parmi eux, Musset et Hugo, laissent de superbes poèmes, parce qu'ils ont aimé. Montclar, écrivez un poème... Une fantaisie amoureuse, telle qu'à chaque vers on croie entendre un battement de votre cœur !... Apportez ces vers dans huit jours, dans trois jours, demain... Oui, demain... Je les dirai partout... Allons ! me promettez-vous de travailler ?

O félibre de Montpellier ! Patrice Montclar, pensant au rendez-vous, n'avait-il pas bu autant que ses amis, ton vin de madère, et avait-il négligé ta liqueur de coquelicots ? Patrice se rappelait la fois où il embrassait, à la fête de Saint-Pancrace, Rosalie Gontard, la nièce de Galissian, tandis que les danseurs tournaient autour d'eux en chantant des rondes dont les paroles lui bourdonnaient encore aux oreilles. Maintenant, il déclarait son amour à Dinah Samuel dont tous les journaux proclamaient le génie. La différence était trop grande. Tout son courage s'en allait du cœur. Comme le collégien

qu'il était, il y avait un an, il promit de travailler pour bientôt revenir. La comédienne insista :

– Vous le promettez ?

– Je vous le promets.

Elle lui dit de jurer, et, quand il eut juré, elle voulut encore qu'il levât la main. Il la leva, non la robe.

Montclar se dressa. D'une main tenant son chapeau, de l'autre main, avec son bras autour de la taille, il serrait, contre lui, Dinah Samuel. Tous deux, elle, svelte dans sa robe de damas brodée d'hermine, lui, drapé dans son long ulster, marchèrent lentement, sans se rien dire, Patrice l'enveloppant du regard, jusqu'à la porte. Ainsi deux amoureux se dirigent vers la chambre aux fariboles. Au moment de soulever la tenture, il se pencha et l'embrassa sur une joue, puis sur l'autre ; et, – tout d'un coup baisée et languée à pleines lèvres, – elle murmura de sa voix harmonieuse :

« – C'est inconvenant !... Oh ! mon rouge !... »

Dans l'antichambre, à la porte de l'atelier, avant de se séparer, et, tandis qu'il baisait encore ses ongles roses, elle lui recommanda, avec un joli sourire, « d'être sage, de lui être fidèle ». Elle s'arrêta pour le voir partir. En passant devant la chaise à porteurs, il regarda, de nouveau, le mannequin de la vieille, tenant le singe entre ses genoux pointus, émaciée dans sa robe de satin blanc, la figure tellement ratatinée et pâle que, malgré les cheveux blonds et les lèvres rougies avec du vermillon, elle paraissait avoir cent vingt-sept ans, ainsi que Sarah, femme d'Abraham, lorsqu'elle mourut en Kirjath-Arbah, qui est Hébron en pays de Kanaan. Dinah Samuel, dans l'encadrement de la porte de l'atelier où deux marches montaient, faisait, le bras droit un peu élevé et une main appuyée au chambranle, sur le fond sombre, teinte bistre, avec sa taille élégamment perdue dans le damas et l'hermine, une silhouette onduleuse, ravissante de blancheur ; et, ses yeux luisant presque comme deux flammettes bleues, sous la chevelure blonde, aux frisons enchevêtrés, elle valait d'être, en cette pose, éternisée par un maître, dans un pastel délicat. La comédienne suivit le regard de Patrice vers la vieille, dans sa chaise à porteurs, et, câline, cherchant un compliment, elle dit :

– N'est-ce pas qu'elle me ressemble ? Des messieurs, en entrant, la saluent... Ils me savent un peu folle et croient que je suis dedans.  
Il envoya un baiser et sortit.



Descendant le perron, traversant le jardin et la cour, lorsqu'il fut dans la rue, il éprouva une sensation étrange de bien-être. Son front fut moins brûlant. Le vin du félibre avait, tout à l'heure, chanté dans sa tête, et, tandis que l'âme des raisins et l'âme des coquelicots le conseillaient comme deux âmes dépravées qui ont contemplé les filles de fermes et les bruns laboureurs en train de se rouler et de s'unir sauvagement sous le ciel, par les coteaux et dans les herbes, il avait déclaré sa passion la plus sincère à Dinah Samuel. Il l'avait baisée, avec une langue profonde, sur la bouche. L'air piquait la peau, toujours froid et vif ; des étoiles scintillaient à travers l'azur.

Après avoir fait le tour du parc Monceau, dont les grilles étaient déjà fermées, il alla prendre, à la station du boulevard extérieur, l'omnibus Courcelles-Panthéon. Mais, assis à l'impériale, où étaient cinq autres personnes, il se glorifiait ingénument en lui-même, comme si l'omnibus eût été un char de triomphe. Qu'en penserait, à Digne, son ami Pépin des Grillons ? Il avait pressé dans ses bras Dinah Samuel, qui, dans l'esprit de Patrice Montclar, personnifiait la ville ; et c'était, en tenant la comédienne par la taille, comme s'il avait tenu Paris, Notre-Dame de Paris, avec ses tours, avec ses flèches, Paris, depuis l'arc de Triomphe jusqu'à la place du Trône, depuis le jardin du Luxembourg jusqu'au moulin de la Galette.

Qui trop embrasse mal étreint. – Deux bourgeois sur l'impériale :

– Ce serait effrayant si on comptait ce que j'ai donné d'argent à la Compagnie des omnibus.

– Je voudrais calculer, moi, combien, avec ce que je lui ai payé, j'aurais pu prendre de voitures.

Le même soir, vers onze heures, – comme le poète le sut plus tard, – Dinah Samuel, dans sa chambre à coucher aux murs couverts de draperies funèbres, causait, vêtue en homme, assise sur son cercueil et fumant une cigarette, avec Alice Penthievre, – en pantalon de batiste blanche, où transparaissait du rose et un peu de châtain, en corset de satin violet et bas épiscopaux, – renversée sur le lit, son élève à elle, qu'elle chérissait beaucoup et qui imitait si bien sa voix d'or harmonieuse. Elle lui raconta la déclaration d'amour de Montclar. Mais, vers le milieu du récit, Alice Penthievre lui avoua qu'elle connaissait la fin, parce qu'elle était allée dans le corridor de la salle à manger et qu'elle avait écouté, derrière les tentures, et même un peu vu. Dinah Samuel :

– Tant mieux pour toi, puisque je te pardonne... Alors, cela t'apprendra comment il faut recevoir les hommes !...





IV

# UN GRAND MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Un soir de janvier, Théodore de Banville, le vieux et spirituel poète, au talent si parisiennement délicat, voulut apprécier, sur les lieux, ce grand mouvement littéraire dont les échos arrivaient, par-dessus les ponts, jusqu'au boulevard des Italiens et même à Montmartre. Le Quartier-Latin travaillait et discutait, un club s'était formé, les *Hydropathes*, des cénacles s'établissaient, les étudiants, les jeunes gens agitaient le drapeau du « modernisme » ; un d'entre eux, Patrice Montclar, excitait leurs bandes généreuses à prendre d'assaut le parterre de l'Odéon, voulant que le directeur de ce théâtre fût, pour les premières représentations, *un service à la jeunesse*, dans le but de réagir contre la décadence de l'art dramatique, de même qu'il fait un service à la presse, – enfin, une ardeur exubérante, inspiratrice des hautes pensées et des vers achevés comme des bijoux, là-bas, emplissait les cœurs.

Après cette petite et courte guerre, 1870-1871, il y eut un terrible silence. La politique, qui avait pour but le relèvement de la nation, occupait tous les esprits. Les jeunes gens, qui, avant les désastres, s'agitaient autour de l'Odéon, criant des revendications, étaient devenus, quelques-uns, les hommes du moment en qui le peuple se confiait pour l'avenir. D'autres, la suite de Mürger, avaient sombré dans la guerre civile. Presque tous ceux-là, des malades et des énervés, singes qui s'étaient trop amusés et avaient des tremblements nerveux, s'étaient mis, – la bohème, – à la défense d'une cause qui ne fut point mauvaise, s'étaient ceints d'écharpes rouges, avaient couvert de galons d'or leurs képis et les manches de leurs tuniques, peut-

être leurs pantalons, avaient brûlé Paris, et quelques-uns s'étaient habillés en femmes, pour fuir, lorsque était proche le danger. Delescluze s'était suicidé de dégoût.

Et, depuis, le Quartier Latin avait cessé de faire entendre son bruit accoutumé. Toutefois, une nouvelle génération ayant poussé, qui, de ses yeux d'enfants épouvantés, avait vu l'envahissement de la patrie, est-ce que des hommes forts, en espérance, circulaient encore sur les boulevards neufs et les rues agrandies de la rive gauche ?

L'esprit du Quartier Latin n'était-il pas resté enseveli dans les fosses des soldats morts et sous les décombres des démolitions ? Au fur et à mesure que, sous le pic, s'écroulaient les antiques charpentes des vénérables et joyeuses maisons qui furent les nids de tant d'amours incorruptibles, les yeux des vieux Parisiens, mirettes qu'agrandissait un stupide étonnement, avaient vu s'ouvrir, au rez-de-chaussée des hautes constructions, de larges cafés. Sous les moulures dorées des plafonds, des glaces immenses s'étaient étalées sur les murs, et le ventre des banquettes rebondit sous un velours rouge et rugueux. Les garçons de ces somptueux cafés étaient, vers 1880, des filles. Avatar de la grisette, métamorphosée en tireuse de bocks ! Où le chardonneret de la petite Mimi ? Quelques cages suspendues, çà et là, aux fenêtres de la rue de la Harpe ; les oiseaux qui s'agitaient entre les barreaux, blanc de céruse, de ces cellules, étaient des canaris bâtards ou des perruches épileptiques qui chantaient, après leurs maîtresses, des airs de cafés-concerts : « C'est l'amant d'A ! – C'est l'amant d'A ! – manda ! » Ces maîtresses elles-mêmes que sont-elles devenues ? Où les grisettes que célébrait Mürger et que Sainte-Beuve adora ? Où les jeunes créatures qui faisaient leur bonheur des feuilles qui leur tremblaient sur la tête, dans les charmilles de Fontenay-aux-Roses, des saladiers où bleuissait le vin des barrières, des rayons de soleil où dansaient les papillons, d'un brin de chèvrefeuille arraché à la haie du chemin, et d'un baiser sonore cueilli sur la pourpre de leurs lèvres ou sur la juvénile fraîcheur de leurs joues doucement teintées ?

Le bon poète Théodore de Banville montait donc le boulevard Saint-Michel, lorsqu'il rencontra Montclar et Lindor. Il connaissait le premier

pour l'avoir vu, une fois, dans les bureaux de rédaction d'un journal du boulevard : *Le Balzac*. Tout de suite, il les pria de lui montrer le « mouvement ». Patrice répondit :

– Vous désirez, maître, contempler un grand renouveau littéraire ? Vous allez voir ça, aussitôt. Nous savons le nid.

Le nid, c'était un café de la rue Cujas. En route, ils s'arrêtèrent quelques minutes, à cause de Georges Lindor qui venait de trouver, en causant, l'idée d'un sonnet et de la voir, comme à l'ordinaire, traînant toutes ses rimes. Il tira de son portefeuille une missive, et, à la clarté d'un bec de gaz, il écrivit les quatorze vers, presque tous sans hésitation, sur un verso de la lettre, ayant pris un mur en guise de pupitre.

Lindor, vêtu comme Montclar, d'un ulster long, très long, encore plus long, un chapeau haute forme, à bords plats, posé de côté, les yeux bleus très vifs, le nez un peu busqué, des moustaches blondes, était – alors, – l'incarnation moderne de l'amoureux des anciennes comédies. Au lieu du pourpoint de couleur tendre et de l'épée au côté, il porta, tout cet hiver, un parapluie suspendu par sa chaînette d'acier, comme à un porte-manteau, au bouton de l'ulster velu. Epris de la rue, avec ses becs de gaz, ses fiacres, ses kiosques de journaux, ses water-closets ventrus, ses petites femmes, ses passants variés, ses tables de cafés sur les trottoirs, il note ses impressions par tous les moyens, en poèmes, en dessins, même par chiffres. Il compose ses vers, dans cette rue, qui le passionne. – Son style ? Il n'en avait pas encore. – Debout, au bord d'un trottoir, pour attendre le prochain tramway, parfois il entreprenait un poème où cent rimes jonglaient. Dès lors il oubliait tout, et, seulement le poème étant terminé, il voyait passer le tramway qu'il se figurait avoir attendu tout le temps.

Et, autant que la rue, il adorait les fleurs. Comme une amie lui demandait d'aller lui acheter un bouquet, il répondit le plus sincèrement du monde :

– J'y vais pour te plaire... Mais avec des fleurs, je suis « fichu » de ne plus revenir.

Ayant la passion des calembours, il en égayait sa conversation vagabonde. En route, encore, il parla, à une petite blonde qui s'en allait à

Bullier, et il lui présenta Banville comme un agent de change qui vient visiter le Quartier « Lapin ». Elle était de cet avis. « C'est bien le quartier Lapin. On y en pose assez ! » Mais pourquoi fais-tu tant de calembours ? Il répondit que c'était parce qu'elle l'inspirait, et la petite blonde repartit, en trotinant, sur ces mots :

– Alors, je suis la muse des calembours ?

Quand Banville et Lindor entrèrent dans le café, le nom du vieux poète, Banville, circula vite de groupe en groupe. Dans l'atmosphère, chaude des respirations et des bouffées de tabac, s'élevait un brouhaha de paroles. Ici, Goudeau, près de Charles Cros, de Crêsy, de Sapeck, s'emportait contre les accapareurs de la littérature qui occupent les journaux et les théâtres, par avancement, « comme si on avait du talent à l'ancienneté ». Tapant du poing sur le marbre :

– C'est toujours dans la vie, comme sur cette table. Trop de soucoupes, et pas assez de bocks !...

Il y avait, en vérité, une douzaine de soucoupes en pile, et seulement quatre bocks. Encore ils étaient vides. Montclar en commanda sept, car Lindor et lui s'étaient, avec Banville, placés près de ses camarades, à qui Patrice avait dit orgueilleusement le nom du maître. Goudeau, tempérament passionné, l'œil torve, un peu hagard, absorba son bock d'un coup. Dans les grands soupers, il débutait, quelquefois par de l'eau rougie et il finissait par avaler une douzaine de verres de chartreuse. Un soir, plutôt un matin, il lutta avec un yankee et ingurgita, pendant deux heures, du pale ale, sans prononcer une syllabe, gardant toute sa force pour résister à l'ivresse, car sa faconde le grisait plus encore que le reste. Au bout des deux heures, le yankee roula par terre. Alors, Emile débita aux amis et aux horizontales, témoins du pari, un poème qu'il avait, prétendait-il, composé dans l'intervalle. A présent, ayant déjà beaucoup bu, il ne perdait pas la tramontane, car il se pencha vers Montclar pour demander s'il pouvait lui passer un louis ; et Montclar répondit que c'étaient peut-être un des cinq dont il avait besoin.

– Tu sais, mon vieux, que des poètes comme nous, aujourd’hui, ça n’a pas le sou, et, le lendemain...

– C’est la même chose, dit Goudeau.

Poète d’une verve originale, *Emile Goudeau dépensait une façon de génie pour vivre*. Dehors, le lutteur brillant, plein d’esprit et de bagout, amuseur infatigable, faisait rire ceux qui ont de l’argent, comme les bouffons, jadis, les princes. Toute ces gaîtés débordantes chassaient les pensées noires qui, comme des sœurs cependant amies, l’accueillaient lorsque, rentrant dans sa chambre, il refermait la porte. Montclar raconta comme quoi un directeur de journal avait jugé qu’un article qu’il lui avait remis était gonflé de faits intéressants et curieux. Il avait reçu la chronique à corrections, en demandant à Patrice d’élaguer « tout ce qui était littérature ». Alors, Goudeau s’emballa derechef, criant que le même directeur lui avait proposé de faire des éreintements, car il lui supposait un brio particulier de la satire. Aussitôt il s’était animé, (ses yeux, dont un louchait, jetaient des lueurs rien qu’au ressouvenir). Il avait répondu :

– Si je sais éreinter ?... Parfaitement. J’accepte... Je vais commencer par Dieu et Victor Hugo.

Alors, Charles Cros déplora qu’il fallût avoir affaire aux juifs et aux intermédiaires. Un poète invente une fantaisie, un savant fait une découverte. Aussitôt la fantaisie est livrée aux journaux et la découverte aux financiers. Toujours l’idée est semblable à une vierge capturée par les pirates et emmenée dans les lupanars. *Sic vos non vobis*. Leur idée est vendue à tout le monde. Mais le poète ou le savant font rarement fortune. Charles Cros a presque conquis de la gloire en composant, outre ses monologues, un livre, étrangement beau, de poèmes où il a enfermé les couleurs et les atmosphères visités par les papillons de son imagination, *Le Coffret de Santal*, et en inventant le phonographe, huit jours avant Edison. Caricaturé, spirituellement, – à cheval sur un hareng saur et attrapant à travers les cieux des points d’interrogation pour les mettre dans le sac aux découvertes qu’il porte en bandoulière, – Cros, bien qu’il soit un savant, n’est pas un de ces gens graves qui ne sourient jamais parce qu’ils ont composé une brochure traitant « de l’or au douzième siècle », ou « de la

brique au temps de Ninive », et sont toujours en train d'achever un mémoire de « recherches sur les conditions organiques et dynamiques de la pensée ». Cros se laissait railler par Montclar qui improvisait un poème sans rime : *Mon ami Loz*. C'était un précurseur. Il fondait, sans le savoir, avant Gustave Kahn, l'école du vers libre.





Un jour, mon ami Loz  
se promenant, trouva  
un vieux porte-monnaie  
où il n'y avait rien  
du tout.

Plus tard, mon ami Loz,  
se promenant, trouva  
un petit sou rouillé  
semblant plus malheureux

que tout.

Alors, mon ami Loz  
mit le sou dans la bourse.  
Et il ne fut plus vide,  
le vieux porte-monnaie.  
C'est tout.



Cros – exécutant les charges les plus comiques avec un sérieux inébranlable, – à propos de ce poème, songea aux frères Coquelin et dit que les deux comédiens se ressemblaient beaucoup, *surtout le Cadet*. – A la table voisine était une blonde, coiffée d'un bonnet phrygien, pour se déguiser, sans doute, en République ouverte. Cros se prit, ensuite, à la blaguer, et finit par lui faire des propositions de retourner l'amour dans la plaie :

– Tu ne veux pas que je me moque de toi, parce que tu es une faible femme ? Moi je suis un homme fort. Les deux vont très bien ensemble...

Elle allait jeter son bonnet rouge au bal Bullier et lever la jambe à la gloire de cinq louis. Cros affirma, quand elle fut partie, qu'il ne tenait pas à elle le moins du quart du monde. Les femmes l'ennuyaient. Il en avait beaucoup. Mais la variété elle-même est monotone, parce qu'elle est toujours la variété.

Les femmes étaient maintenant le sujet de la causerie ; Montclar affirma qu'il avait rencontré, au café, une indication moderne du dialogue amoureux :

« – Bien usée Juliette disant à Roméo que ce n'est pas encore le chant de l'alouette, mais le chant du rossignol. Ah ! le vieux « rossignol ! »... L'élégie de Rodrigue et de Chimène est délicieuse aussi.

Mais c'était bon pour le grand siècle :

– Rodrigue, qui l'eût cru ?...

– Chimène, qui l'eût dit ?...

– Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît ?

Il faut du moderne !... Hier, dimanche, deux amoureux déjeunaient à côté de moi. Ils venaient de se lever, sans doute, et paraissaient, encore, exquisement épris l'un de l'autre. Dans leurs yeux je voyais passer, tour à tour, le souvenir et le désir du baiser. Et il disait à sa gentille amie :

– Veux-tu des fruits. Nana ?... Du fromage ? – Merci !

Je voudrais des madeleines de Commercy.

Par hasard, ils s'exprimaient en vers, tellement la poésie était dans leurs yeux et l'amour sur leurs lèvres... Roméo et Juliette, Rodrigue et Chimène doivent faire place aux amants modernes.

Alors, Sapeck parla d'un pauvre garçon, qui avait l'instinct de la modernité, mais qui était poitrinaire et crachait le sang. Il était allé le voir, le matin, et il l'avait trouvé couché – c'est bien imprudent ! – avec sa maladie. Banville apprécia ce poète de vingt ans, sur le point de mourir,

comme un écrivain du seizième siècle. En effet, il trépassa bientôt, en vomissant des morceaux de poumons.

Tandis qu'ils émettaient chacun leur opinion, un buveur prodigieux, un prosateur fin et tendre, Taboureux, assis sur le divan, près d'une brune, son amie présente, demandait à la belle la permission d'allumer une cigarette, sachant que les femmes ont horreur de la fumée, parce qu'elle les trahit. Elle semblait le gober beaucoup avec ses câlineries, car, très bavarde, elle lui disait, avec des gestes amusants :

– Paris sans toi, c'est comme du sucre sans café. Si tu me lâchais, je crois que j'aurais des attaques de nerfs... Mais j'oublie que j'y ai renoncé... Après tout, ce n'est pas ta faute, et je le déplore, si d'autres que toi m'ont enseigné les sentiers de Meudon au lieu des sentiers de la vertu. Seulement, tu as continué et tu m'as montré quelques chemins d'amour que j'ignorais encore. D'autres viendront après toi... Je t'aime bien. A cet amour brûlerai-je, tout à fait, mes ailes ?... Oui, parce qu'elles sont déjà plus qu'à moitié roussies.

Sympathique, Gabriel Voreux, – le pardessus hermétiquement boutonné, le col relevé, le dos un peu voûté, sa barbe de sapeur séparée en deux pointes, la bouche sourieuse entre les poils, ses yeux ondoyants et rêveurs, les cheveux courts, le chapeau sur les sourcils, toujours en train de chercher une pensée, et ne s'arrêtant que pour boire. Couronné aux concours généraux, au collège, en Morbihan, il avait retrouvé plus tard, à Paris, comme pion, ses lauriers dans les plats de pommes de terre et de haricots d'une foule d'institutions où on fabrique des bacheliers. Ensuite, il avait collaboré aux petits journaux les plus bizarres, souvent plus intéressants que les grands.

Quand un certain nombre venaient à mourir en même temps et à le priver du peu nécessaire, il s'en allait en province, en qualité de maître d'études ou de professeur, pendant un ou deux mois, pour fuir les créanciers, qui sont parfois le dernier luxe. Il s'ennuyait vite, manquant de femmes.

On le revoyait soudain.

Lorsque la copie avait rempli le gousset, son bonheur était de partir pour un village, aussi ignoré que possible, des environs de Paris, où il trouvait

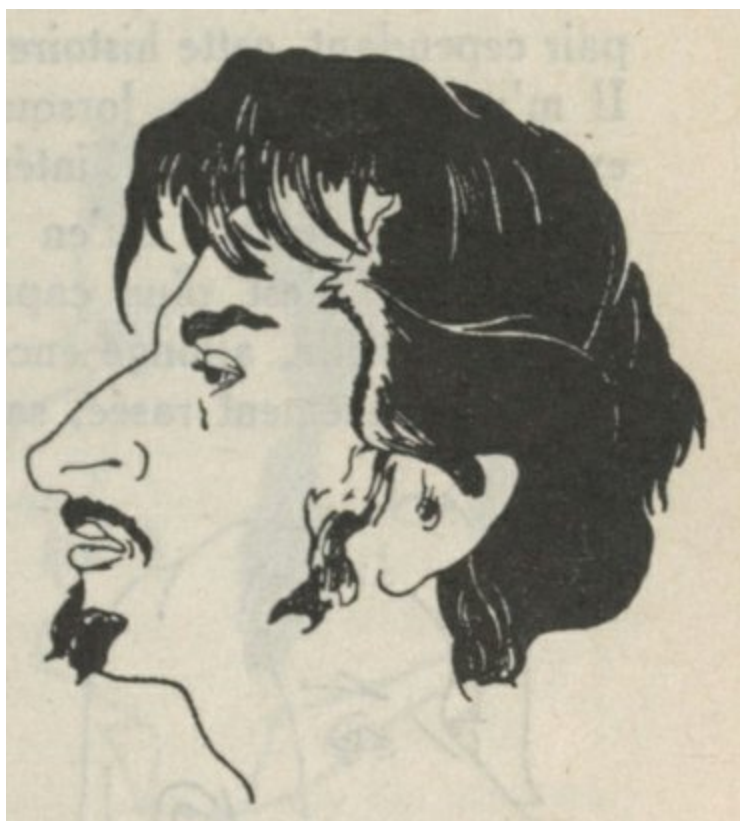
toujours, ici ou là, une accorte servante d'auberge aux seins qui pendeloquent. Au reste, il n'y a qu'une femme, celle où l'on aime bien, qu'un verre celui où l'on boit avec plaisir. Combien de fois as-tu, poète des idylles, les soirs d'été, debout sur le milieu de la route, profilé ta silhouette sur la lune qui luisait, d'abord, presque au ras de la plaine, et montait vers le ciel ? Enfin, la fille d'auberge arrive. – Amoureux des bois, il s'indignait quand il apercevait un garde dans la forêt et il espérait que les chênes lèveraient leurs branches pour fesser celui qui empêchait les amoureux de s'embrasser, de s'étreindre sur les lits d'herbe.

Mais voilà un garçon qui voulait être critique d'art dans un grand journal, sous prétexte qu'il avait posé un monsieur chic dans un tableau de Manet. Il aborde Taboureux en lui demandant « s'il avait toujours du talent ». Avec une tristesse nonchalante, gaîment traduite, le poète répliqua :

– Je crois que j'en ai trop !... Un journal a la franchise de mettre de temps en temps, en troisième page, cette rubrique : « Littérature ». Tout le reste n'en est donc pas ?... Beaucoup d'or à Paris, mon cher. Pour en avoir, il n'y a qu'à se baisser.

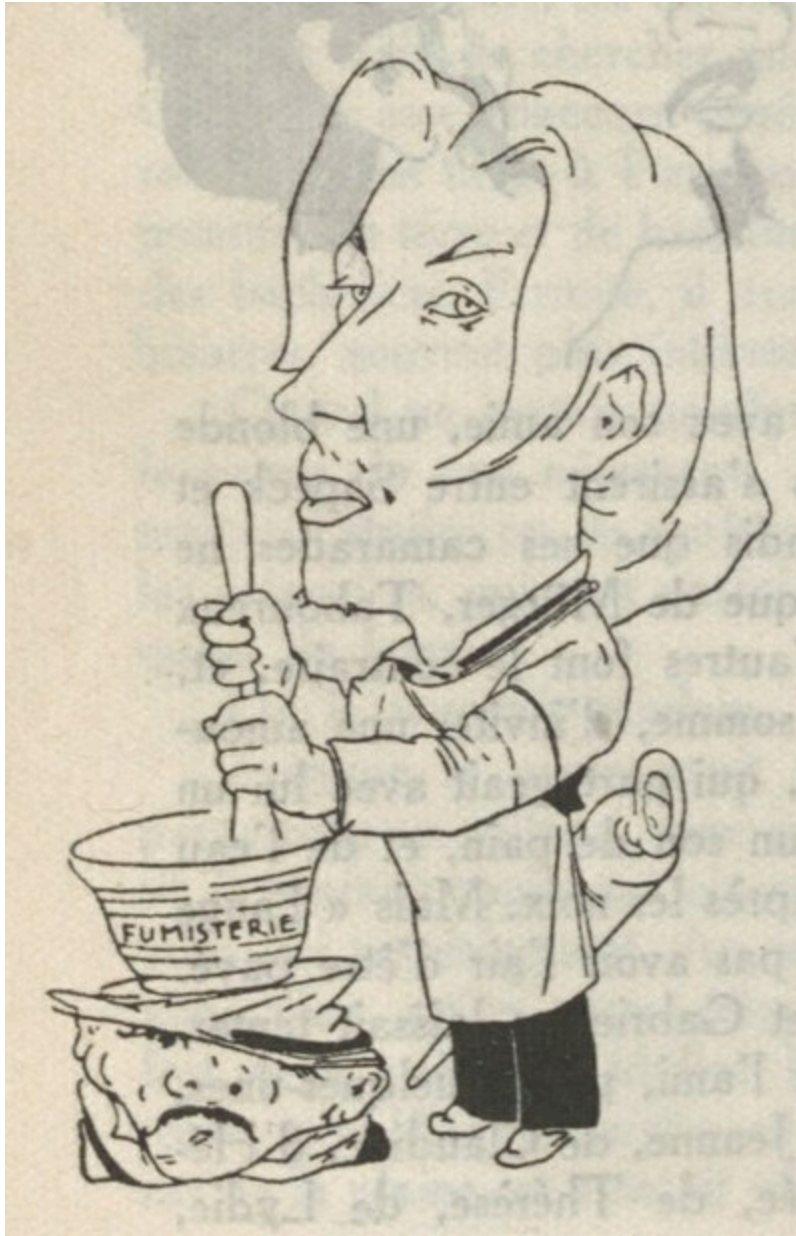
A d'autres tables, des hydropathes, à très bonnes têtes, ingurgitaient des bocks. Tous avaient du talent, mais tous n'en avaient pas souvent, à cause des époques où l'on n'est pas en train. *Comme Crêsy*, le poète pyrénéen, déclamait des vers, d'une allure sauvage, avec un formidable accent méridional et engouffrait dans les « r » tous les airs qui doivent venter sur les cimes de sa contrée natale, Alphonse Allais entra, avec son amie, une blonde attirante, parce qu'elle se tenait bien. Ils s'assirent entre Sapeck et Taboureux. le bohème par vocation, tandis que ses camarades ne l'étaient que par circonstance. Oui, fanatique de Mürger, Taboureux déjeunait avec quinze centimes, comme d'autres font le contraire, et, quelquefois, il trouvait moyen, avec cette somme, d'inviter une amoureuse du quartier, une des dernières Mimi, qui partageait avec lui un rond de saucisson, un sou de châtaignes, un sou de pain, et de l'eau claire, et qui l'aimait, parfois, au dessert, après les noix. Mais « l'ange Gabriel » acceptait rarement, ne voulant pas avoir l'air d'être payé. La pauvrete passagère insistait souvent, et Gabriel se laissait tenter. Populaire sur le « boul'Mich' », il était l'ami,

pour quelques-unes, rien de plus, que Myriam, de Noémi, de Jeanne, de Claudine, d'Héliette, de Marguerite, de Lucie, d'Andrée, de Thérèse, de Lydie, d'Alice, dans leurs jours de « dèche ». Il savait ce que c'était. car il disait maintenant, au café, comme quoi, étant allé, l'an dernier, à Argenteuil, pour un poste de pion qu'on lui réservait, il fallait passer un pont à péage pour arriver chez le marchand de soupe. N'ayant plus un centime dans la poche, il avait parlementé avec le gardien et expliqué qu'il se rendait à l'institution d'en face, qu'il avait laissé son porte-monnaie, mais qu'il retournerait aussitôt pour lui donner le sou. Il remit son mouchoir en garantie. La place avait été accordée à un autre plus pressé et plus tôt venu. Comment s'arranger pour repasser le pont ? Voreux ajouta :



– L'autre jour, je contais à Monnet-Sully, un tragédien hors de pair cependant, cette histoire comme étant arrivée à un autre que moi... Il m'a répondu que, lorsqu'un homme se « laissait » tomber à cet excès de misère, il ne l'intéressait plus.

Sapeck déclara qu'en effet un homme, réduit à cette situation lamentable, n'est plus capable d'intéresser personne à ses affaires. De haute taille, allongé encore d'un chapeau gris, de haute forme, la face soigneusement rasée, sauf une petite moustache aux poils clairsemés et retroussés, serré dans un gilet à fleurs se laçant sur les reins, vêtu d'un habit noir, d'un Pantalon clair à sous-pieds, d'un pardessus gorge de pigeon et d'un petit chien passant sa tête par une poche de côté, Sapeck, – à la main, un stick de jockey, indice de ses préoccupations, car il voulait organiser à Longchamps, des courses de femmes, – était le chef glorieux de l'école « fumiste », *et le maître vénéré d'Alphonse Allais*, de Honfleur, alors élève en *pharmacie*. D'un esprit délié, ce bon garçon excentrique a fait non seulement des caricatures curieuses, entre autres celles de plusieurs inconnus, *Nos Dieux*, mais encore quelques marines, dont l'une sur le flanc gauche de l'âne du curé de Penne-de-Pie. entre Honfleur et Trouville, où il alla, deux ans de suite, faire des blagues à la crevette. Un peu caricaturiste, vague peintre, musicien, étudiant en droit, tout cela imperceptiblement, il était surtout le banquier de quelques camarades. A Taboureux, qui le « tapait » assez régulièrement de cent sous, de dix francs, d'un louis, les grands jours, et qui, dans une séance des Hydropathes, causait avec ses voisins, pendant que lui, Sapeck, improvisait un boniment drôle, il cria, d'un bout de la salle à l'autre :



– Taboureaux, tu vas me tomber de cent sous tout à l’heure.

Se campant dans une attitude de héros antique, thémistocléenne :

– Tape ! Mais écoute !

*Sapeck est celui qui fit pousser, sur la rive gauche, après la guerre allemande, le premier éclat de rire, car lui, important et digne, majestueux même, ne rit presque jamais, selon les règles du fumisme dont, ce soir, il prononçait le manifeste :*



– Etabli par Jésus-Christ, dont un calembour assez répandu, dit avec sérieux, – « tu es Pierre, et sur cette pierre... » – fonda en même temps l'Eglise catholique, le fumisme est incomparablement supérieur à l'esprit... En effet, l'homme d'esprit peut se moquer d'un imbécile par une série de traits que celui-ci ne comprend pas toujours, tandis que le fumiste accepte les idées de l'imbécile et lui en fait donner la quintessence pour divertir la galerie. L'esprit dure un moment, comme une fusée, et l'ineptie est éternelle. Or, pour extraire le ridicule de la bêtise en d'infinis effets réflexes, la gravité est logique, car le rire effaroucherait l'imbécile... Quoi de plus bête, d'ailleurs, qu'un homme d'esprit riant après avoir lancé un mot et semblant se trouver lui-même très spirituel ?... Observez, messieurs, que cet homme d'esprit peut avoir cueilli sa provision humoristique chez les autres, tandis que le « fumisme » doit dissimuler son esprit personnel sous la bêtise empruntée. Je suis un raffiné qui se cache, – pour ne pas me distinguer, – sous une peau d'âne.

Il s'était levé, au milieu de son discours, tenant d'une main, sur sa poitrine, le petit chien qu'il avait pris dans sa poche, et, de l'autre, augmentant ses gestes de toute la longueur de sa badine. Alphonse Allais l'interpella en lui demandant le comble de l'optique, et Sapeck riposta, sans hésiter, que c'est de voir ce qu'on entend. Alors entra dans le café, Madeleine, une blonde, très estimée des hydropathes. faisant le trottoir et donnant des soirées littéraires. Elle était en deuil, et paraissant, de cette façon, avoir de la famille, elle coûtait un peu plus cher. Sapeck ôta son chapeau gris, en un salut respectueux, et dit :

– Si je ne me trompe, madame, j'ai eu l'honneur jadis, de vous apercevoir en Grèce ?... Était-ce à Cythère ou bien à Lesbos ?

Elle répliqua que non. Il devait l'avoir connue, plus tard, lorsqu'elle fréquentait les brasseries du Quartier. Mais on ne s'enrichissait pas. Elle avait envie d'aller sur les grands « boul », pour finir sur les boul « exter ». Tout de même, il y aurait une grande queue à son enterrement, si tous ceux s'y rendaient pour qui elle avait été gentille. Madelon rentrait au café, car tombaient quelques gouttes de pluie ; et elle était bien jolie lorsque, plongeant ses menottes dans son manchon, frileuse, courbant la tête comme sous une petite ondée, elle disait d'une voix claire :

– Je n'aime pas être mouillée dehors.

– Tu préfères être mouillée dedans ?

La réplique était d'Alphonse Allais qui lui offrit un bock. Madeleine s'assit à côté de lui, sur la banquette.

– Dis donc, mon petit, je voudrais, demain, deux fauteuils à Cluny... Ce théâtre me porte un bonheur épatant.

Alphonse Allais conta que la veille, il y était entré pour entendre un acte, et que le contrôleur l'avait arrêté, le jugeant bien jeune pour être Alphonse Allais. Puis, Montclar se querellant presque avec un camarade, au sujet du « modernisme », et n'entendant pas les propos à côté, Madeleine – que Montclar négligeait, après l'avoir connue deux ou trois fois – se mit à l'éreinter. Elle dit qu'il n'avait que de la chance, et elle le compara à une bulle de savon. « Ça monte et c'est joli... Un instant !... Ça crève ! » –

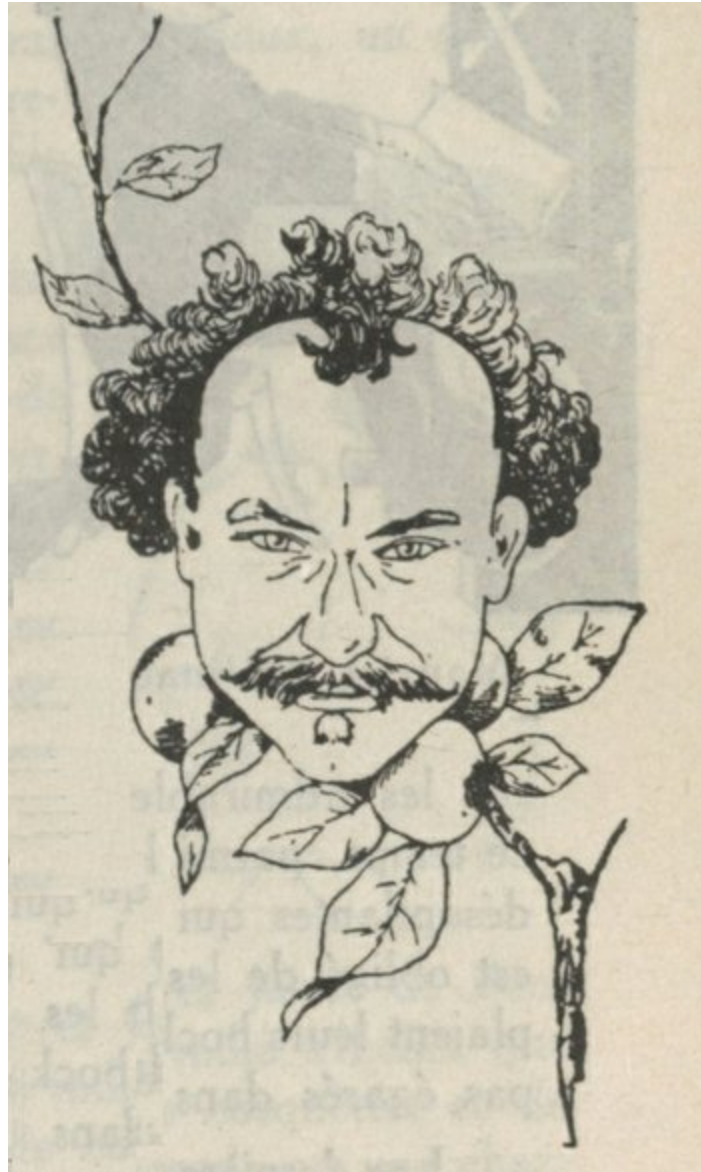
Montclar, ne voulant pas discuter plus longtemps, ayant exprimé sa pensée,

allait, avec Banville, faire un tour au premier étage, où devaient être d'autres phénomènes. En traversant le café, il remercia, d'un signe de tête, un camarade qui lui criait :

– Bonsoir, Montclar. J'ai lu ton article aujourd'hui... Tu écris donc partout ?... Nous disions du bien de toi... par lâcheté.

Patrice Montclar, pilotant Théodore de Banville, le conduisit dans les trois salles du premier étage. Dans la première était Maurice Rollinat. Il s'évertuait sur le piano, dont il faisait s'envoler des sons fantastiques, et des amis écoutaient. Dans la salle du milieu, des étudiants jouaient, au billard. une « culotte » de soucoupes posées, dans un coin, sur une table, entre deux bocks à moitié vides.

Dans celle du fond, Tolbecque et Bétrit exécutaient, en grands artistes, Bétrit sur le piano, Tolbecque sur le violoncelle, une page superbe de Wagner pour quelques folichonneuses aux cheveux tombant sur le front, « à la chien », *et pour le joyeux poète Frémine*, qui était là, certainement, moins à cause de Wagner que de la brochette de petites oiselles. – Tu seras donc toujours amoureux, poète ami, dont les belles ont un peu dégarni le front de ses cheveux frisés, charmeur venu de Normandie pour t'agenouiller aux pieds des Parisiennes, leur parler de leurs yeux qui t'ensorcèlent, de leurs lèvres fraîches comme la fleur des pommiers, et leur parler aussi quelquefois, de tes pommiers, des vagues se brisant sur les galets et dont chacune murmure une strophe de l'interminable chanson de la mer ?



Banville et Montclar, en entrant, tandis que Bétrit promenait ses doigts sur les touches et que, fiévreusement, Tolbecque faisait gémir les cordes de son violoncelle, l'esprit perdu dans leurs lamentos, virent le joyeux poète qui embrassait sa plus proche voisine. Ils se retirèrent, sur la pointe des pieds, et revinrent, en refermant la porte, dans la première salle, où Rollinat, maladif moralement, comme furent Baudelaire et Edgard Poë, le cerveau troublé par les rêveries de George Sand dont il fut l'ami, chantait les luxures et les hystéries, accompagnant les paroles par une mélodie bizarre, où

l'harmonie n'existe plus, mais dont la fantaisie macabre, en dehors des procédés ordinaires, donne subitement une sensation douloureuse.

Assis au piano, les pieds sur les pédales, le torse en arrière, la bouche grande ouverte, comme une gueule de crapaud, la moustache châtain voilant la lèvre supérieure et coupée net aux commissures, les narines dilatées, les yeux jetant dans le vague, des regards sombres, sa chevelure noire flottant en arrière, sauf deux mèches tortueuses qui s'agitaient sur son front comme des serpents et faisaient des ombres, car la lumière tombait d'une lampe suspendue au milieu du plafond, sur sa figure énergique aux traits accentués, *Rollinat était horrible et beau*. Pour trouver ces mots et cette musique, il semble qu'il faudrait qu'un homme eût, pendant six mois, les yeux fermés sous un masque d'ulcères, laissant à peine libres les trous du nez et de la bouche, masque de croûtes fendillées entre lesquelles suintent les gangrènes. Alors, pendant cette moitié d'année de songes faits, le regard enseveli sous la pourriture, cet homme, – s'il était né poète, – inventerait ces chansons frissonnantes. Rollinat avait pris, simplement, des impressions dans le Berri, en contemplant les mares où voltigent les feux follets.



Maurice Rollinat

L'artiste macabre chantait sa musique sur les admirables, les frissonnants vers de Baudelaire. Et pendant ce temps, parmi les auditeurs, deux gais vivants, inventeurs d'histoires désopilantes qui font tordre de rire les lecteurs si bien qu'après on est obligé de les détordre, graves comme des pots à tabac, contemplaient leurs bocks patiemment ; seuls ils leur rappelaient qu'ils n'étaient pas égarés dans les catacombes.

Les dernières notes envolées, Rollinat parut revenir enfin à la vision du monde extérieur. Banville et Montclar le félicitaient. Mais lui, debout alors, – écartant de ses yeux les deux mèches tortueuses qui retombèrent au bout de quelques secondes, dit, – pendant que son visage, dont les zygomas saillaient comme chez une tête de mort, exprimait de funèbres sourires :

– Ce n’est rien, cela... Ainsi, je voudrais, par exemple, analyser. une à une, les sensations du grand Tropmann, qui, le même jour, assassina toute une famille. N’est-ce pas ? Ça filait !... Puis je voudrais encore posséder un langage assez coloré pour dire l’histoire d’un amant, jaloux de sa maîtresse, qui, le matin, la décapita et baisa les artères carotides, d’où giclait le sang, comme il avait, toute la nuit, baisé sa bouche amie...

C’était énervant et malsain. Banville et Montclar sortirent. Patrice disait au maître, en descendant l’escalier, préférer ces artistes au talent fait de santé qui, même à l’agonie, le cœur battant à peine, murmurent qu’on ouvre la fenêtre pour mieux voir, encore une fois, la lumière et la joie du soleil.

En bas, d’autres jeunes gens étaient venus, *Galipaux*, un gentil acteur comique, Le Bargy, Paul Mounet, Grenet-Dancourt. Parmi eux, Delormel, le fils d’un haut magistrat. Fâché avec sa famille, à cause de la littérature, il avait, pendant la foire aux pains d’épice, tenu un manège sur la place du Trône, puis une buvette sur le cours de Vincennes. Il était occupé sans doute, cet hiver, à ramasser les rimes collées aux murailles de l’Odéon, qui, les jours de froid moins âpre, dégèlent et tombent. On l’apercevait continuellement sous les galeries. Delormel était arrivé avec le gros tribun légitimiste, Georges Berry, directeur d’un journal du quartier : *Le Scapin*. Montclar, toujours en quête de la note moderne, avait conseillé comme cabochon pour l’article de tête, un Molière, chemise à col droit et jabot de dentelle, en habit noir. Berry avait fait imprimer trois mille affiches que le rédacteur en chef et lui, directeur, – vêtus de casquettes et de blouses, afin de n’être pas reconnus, traînant les placards sur une charrette à bras, munis de pots de colle et de pinceaux, – avaient, durant plusieurs nuits, posées sur les murailles de Paris.



Delormel et Berry étaient silencieux. Ils pensaient, peut-être, à quelque chose. Montclar leur jeta une plaisanterie :

– Vous semblez abrutis. Seriez-vous allés pêcher à la ligne, amorçant les poissons avec vos cervelles ?

Un autre journaliste. Cornet, s'était joint à Madeleine et Alphonse Allais. Un roublard, Cornet, Ayant eu, au séminaire, en province, des intimités complaisantes avec un de ces camarades, élève de philosophie, alors que lui-même faisait sa sixième, cet ami, qui avait acquis à Paris une situation assez importante et qui pouvait, par conséquent, lui être utile, fut la première personne qu'il visita. – Goudeau, cependant, traitait avec Charles Cros et Sapeck, Crêsy et Jacques de Mirande, étudiant en médecine, Claude Barsac, étudiant en droit, la question du service de premières représentations que devrait faire le directeur de l'Odéon aux délégués de la

jeunesse. Banville approuva. Alors Patrice Montclar, qui avait, comme une bulle de savon, lancé l'idée, la défendit :

– Si le romantisme fut bon à son époque, maintenant, il faut autre chose. Stationner, c'est moisir ; car c'est la grande loi de la vie d'aller toujours en avant, de se transformer sans cesse. L'eau qui dort se corrompt, dit un proverbe oriental... Cependant, si l'idéal artistique est changé, il serait à désirer que revienne un peu de cette folie, qui animait les jeunes gens de la Restauration et de la monarchie de Juillet, parmi lesquels le rouge Théo. Nous sommes à une époque de transition, commencement de décadence ou d'une nouvelle splendeur. Que les étudiants ne se désintéressent pas de ces questions ! l'indifférence n'étant pas la vertu de leur âge, ni du mien... Que, dans une réunion publique, ils choisissent, pour un an, une vingtaine d'entre eux, et que ces élus demandent, en payant, vingt places au parterre, pour les rares premières représentations de pièces littéraires, (sauf à l'Odéon, dont le directeur devra faire le service de toutes les premières aux délégués de la jeunesse). Si le directeur refuse ces places, ils se les procureront quand même, car on arrive à tout lorsqu'on est fermement résolu, et ils iront avec l'audace qu'on a, lorsqu'on se sent un groupe, une force. Alors, en spectateurs impartiaux, ils écouteront la pièce, ils la jugeront et ils manifesteront leur jugement. Cette intervention de la jeunesse est utile dans une période du siècle où, les vieux étant morts, les grands aïeux, ou presque tous, la littérature est encombrée de médiocrités qui se soutiennent les unes les autres, comme en certaines vieilles cités, des maisons délabrées, penchées, fendues du haut en bas. Quelqu'un doit arriver qui, armé d'une trique, frappe, à tour de bras, de tous côtés, sur les vanités gonflées, qui les crève et fasse que l'art soit l'art, non la camaraderie. La jeunesse est ce qui convient le mieux pour cette œuvre. Les étudiants, ceux de l'Ecole de Médecine, de l'Ecole de Droit, de l'Ecole des Beaux-Arts, de l'Ecole Normale, de l'Ecole des Chartes, de toutes les Ecoles, n'ont aucun parti pris. Ils donneront le coup de balai... Le romantisme se meurt ! Une génération nouvelle, avec des idées neuves, se presse sur les routes de Paris, et aux portes des revues, des journaux. Qu'ils jettent bas, s'ils sont forts, dans les fossés, ceux qui ne veulent pas avancer, les nullités encombrantes !

Parmi les faiseurs qui, dans cette seconde moitié d'un grand siècle, fournissent les théâtres, ont l'esprit courant, la bêtise à la mode, entassent les volumes chez les éditeurs, la plupart ne laisseront pas une ligne. Il y a des maîtres. Mais, à côté d'eux, sont les médiocres. Comment énumérer ces productions malsaines, pièces mal conduites, romans indigestes, œuvres moyennes, de quelque genre qu'elles soient, où ne perce aucune qualité, où n'est saillant aucun défaut, écrites parfois dans une langue correcte, mais sans précision, sans chaleur, sans souffle, pages de prose, pages d'alexandrins qui font songer à l'orgeat ou à la grenadine étendue d'eau que boivent les épuisés. Il faut applaudir, mais il faut siffler aussi, avoir des amours et des haines... Ne portons plus des gilets rouges, des bérets, des pantalons à la hussarde, soyons vêtus comme le bourgeois, mieux que lui ! ayons des gants, soyons de notre époque et de notre année, mais frappons au derrière ces prétendus artistes agenouillés les uns devant les autres, pour tromper le public, artistes qui n'en sont pas, car ceux qui le sont n'ont pas de ces mesquineries et se tiennent debout... Dans cette entreprise, que ce soient de futurs bourgeois qui donnent l'exemple. L'idée est sensée. Il n'est pas mauvais que les étudiants, jeunes gens qui, plus tard, seront des magistrats, des avocats, des ingénieurs, des savants, des députés, des propriétaires, il n'est pas mauvais que ces futurs dirigeants prennent souci des manifestations de l'art. Ils garderont, pour leur vie, de ces contacts littéraires, une saveur intellectuelle. Au besoin, pour les chutes retentissantes déclarées nécessaires, sur l'avis discuté du comité, les étudiants iront, en masse, au théâtre proscrit... Au romantisme, dont s'écroulent les tourelles et les clochetons, succède le « modernisme ». Un idéal nouveau est à défendre. Qu'on accorde à la littérature autant de millions et d'honneurs qu'à la musique et à la peinture ! surtout qu'on choisisse des directeurs de théâtre connaissant le monde littéraire et sachant découvrir des auteurs dramatiques... Quelqu'un ayant trouvé la source, qui se perdait dans le sol, les hommes et les bêtes s'y viennent désaltérer. Mais je fais de la rhétorique. Elle est inutile ici, comme partout. L'important est de penser et d'agir, le reste est par surcroît... Un idéal nouveau est à

défendre. Que les jeunes se comptent ! On fait les dénombrements au commencement des batailles.

Goudeau dit à Montclar de se souvenir de son discours pour en faire un article. C'était, sans ça, de la copie perdue. A part cette réflexion moqueuse, le Gascon fut de son avis. Mais quelques-uns voyaient à l'exécution du projet plusieurs difficultés, ainsi que Banville. Les autres, indifférents ; le croupion de toute assemblée. Goudeau héla le garçon pour qu'il apportât un « nuage » de boks, et de quoi écrire. Montclar libella l'adresse suivante :

« Les Etudiants,

« Considérant que le théâtre national de l'Odéon doit être le théâtre des jeunes, qu'il a des charges à remplir, que, par exemple, *Joseph Balsamo*, *Samuel Brohl*, n'auraient pour excuse que d'être l'œuvre de débutants ;

« Ont l'honneur de demander au directeur de l'Odéon que, les jours de premières, *le parterre*, dans ce théâtre subventionné, leur soit réservé, sur la présentation de leur carte d'étudiant. A côté du ser vice à la presse, le service à la *jeunesse*.

« *Le Comité.* »

Claude Barsac fit bien observer que les employés du télégraphe, par exemple, pourraient réclamer le même privilège, au nom de l'électricité. Mais l'adresse fut acceptée à l'unanimité. Chacun apposa, sauf le maître Théodore de Banville, qui était là en observateur, sa signature au bas du document.

*Hydropathes*, jeunes ambitieux, vers 1880, désireux de la gloire et de tout, vous avez été remplacés par d'autres bandes, dont les fronts voulaient, comme vous, se laurer d'or, les *Hirsutes*, les *Symbolistes*, par des groupes ardents et magnifiques autour d'une revue, *la Plume*. Et vinrent d'autres

cohortes : les *Décadents*, les *Décadenculets*, sur les talons des aînés, sans pitié pour ceux qui ne sont pas en posture de leur distribuer des honneurs ou des prix, veulent les jeter dans le fossé, des hardis dont les faces hurlent. « *Tuer les vieux ! Jouir !* » C'est la vie. Des jeunes de trente ans se précipitent, tout de suite, arrivistes pratiques et forcenés, dès le premier livre, sur les rubans rouges, les places, les hautes situations, les rosettes. Que restera-t-il, en l'an 2000, de tous ces grouillements de microbes humains ? Moins peut-être que du vibrionnement littéraire et artistique d'il y a quarante ou cinquante ans dont, alors, on ne connaîtra plus que ce livre – ou rien.

Et, tandis que tous ces éphémères étaient occupés ainsi, Patrice Montclar, sans motif, songeait à Pierre Corneille dont il avait blagué, tout à l'heure, le dialogue immortel de Rodrigue et de Chimène. Quelqu'un, parmi cette génération ou les suivantes, enfanterait-il de son cerveau des héros qui souffriraient encore, comme les siens, pour l'amour et le devoir et sonneraient, – dans la société moderne à vendre, car l'intérêt et le plaisir sont les seuls mobiles, – la diane retentissante des combats pour l'honneur ?

Les yeux fixés, en face de lui – sur un panneau de glace du café – il apercevait vaguement, en lignes indécises, en couleurs tendres, un château dont toutes les fenêtres étaient éclairées et qui paraissait habité par des jeunes gens et par des fées, car leurs couples amoureux se promenaient à travers les allées du jardin illuminé par de mystérieux rayons de lune.



Pourquoi donc, à mesure qu'il regardait,

les fées *s'en allaient*,

les jeunes gens *vieillissaient*,

et, lentement,

une

à

une,

les lumières s'éteignaient ?



V

PLAISIRS D'AMOUR PERDUS

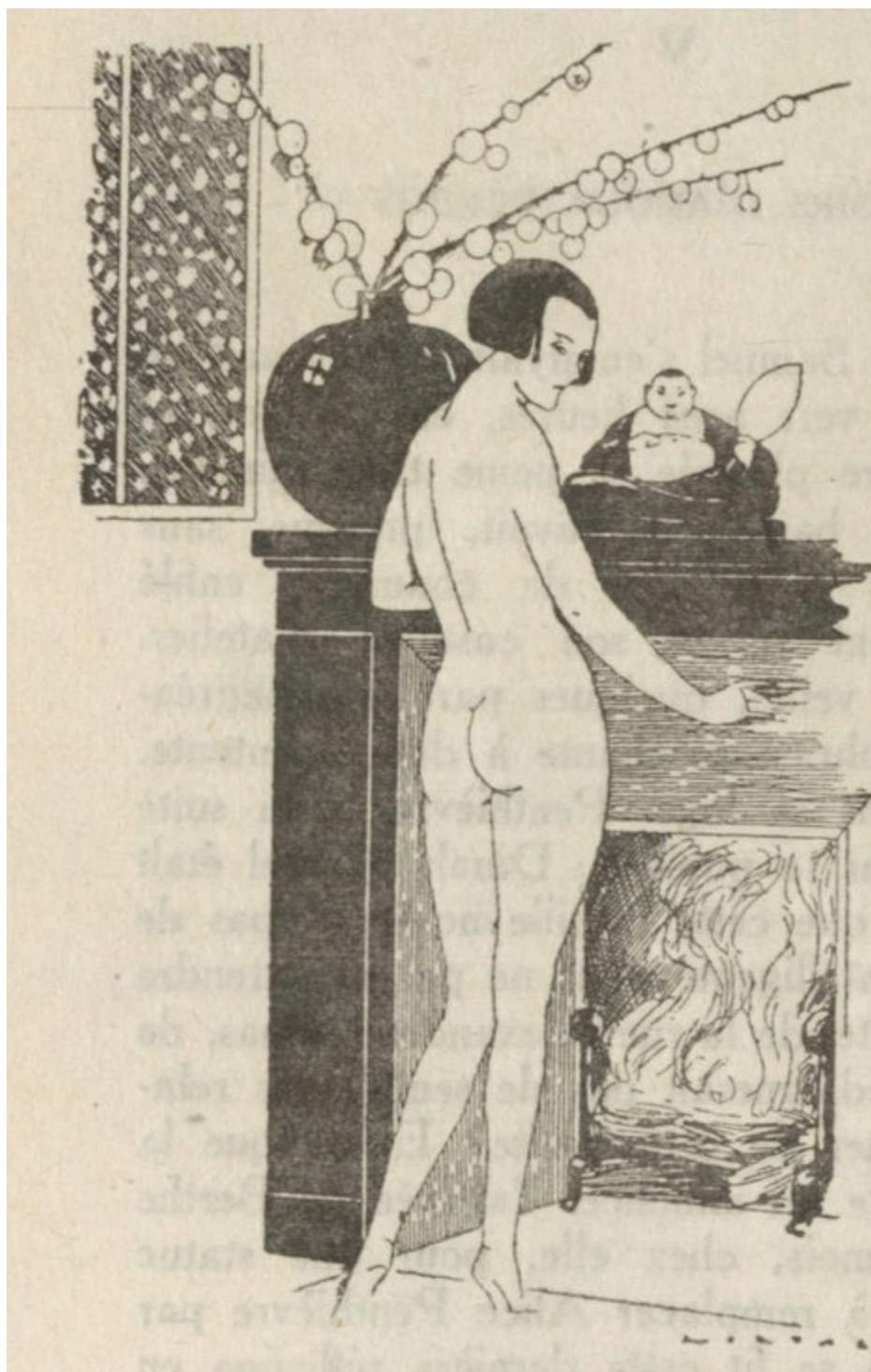
Dinah Samuel s'ennuyait. Elle venait de s'éveiller, vers neuf heures, en bâillant, et après s'être plongée, à peine trois minutes, dans son bain, elle avait, presque sans l'aide de la femme de chambre, enfilé son pantalon d'homme, dextrement revêtu son costume d'atelier. Alice Penthievre lui avait dit, la veille, quelques paroles désagréables, elle avait répondu par une phrase méchante à double entente. Cela s'était passé, au théâtre, dans sa loge. Penthievre, à la suite de la querelle, était partie, et, pour sa punition, Dinah Samuel était restée seule. Enfin, elle était sûre que cette bisbille ne serait pas de longue durée, car Alice est trop intelligente pour ne pas comprendre qu'il y a, parmi les habitués de l'hôtel de la rue Alexandre-Dumas, de puissants personnages. Alice ne dédaignerait pas de semblables relations. Au reste, pourquoi s'inquiéter de cette petite ? Est-ce que la femme de chambre ne vient pas de lui annoncer l'arrivée de Berthe Paradis ? Elle pose, depuis un mois, chez elle, pour une statue figurant la poésie. « Il n'y a qu'à remplacer Alice Penthievre par Berthe Paradis. » Dinah Samuel se fit cette dernière réflexion en ouvrant la porte de sa chambre à coucher sur une galerie intérieure traversant, depuis les appartements intimes, l'atelier, dans toute sa largeur, et aboutissant à un escalier grandiose qui dessert l'étage.

D'en haut, la comédienne vit, en face d'elle, au pied de la monumentale cheminée dont deux cariatides herculéennes soutiennent le lourd plateau de marbre rose, Berthe Paradis, le modèle de la poésie, – devant le grand feu qui brûlait sans bruit, – couchée, nue et blanche, sur une peau d'ours noire comme l'encre. Etendue sur le dos, les jambes repliées, en angles aigus, les mains jointes sous la tête dans la chevelure sombre dénouée et mêlée, comme la toison du sexe, aux poils d'ours, les bras immobiles tels que des ailes de papillon au repos, les yeux verts, la bouche aux lèvres bien dessinées et pourpres, sans aucun artifice, car le sang y affluait, elle était absorbée dans la contemplation du tigre indien, en ébène, aux yeux de diamants, accroupi, sur le plateau de la cheminée, devant un portrait de Dinah Samuel en odalite, qui couvrait la muraille jusqu'au plafond très élevé. Par intervalles, elle détournait ses regards sur les énormes bouquets de fleurs qui, de chaque côté du foyer, tenus par les chenets en fer forgé,

exhalaient leurs parfums à la chaleur de la flamme. Berthe Paradis n'avait pas aperçu Dinah Samuel qui, accoudée, à la balustrade de la galerie, sur une draperie rouge tombant en plis nombreux, lui cria :

– Ne te gêne pas, ma petite poésie ! Quand tu auras bien grillé une de tes cuisses, tu rôteras l'autre.

Elle fut vite au bas de l'escalier.



*Le modèle s'était levé, pour venir au-devant de Dinah Samuel. Dans la vaste salle, à travers le merveilleux fouillis de bibelots disparates, donnés par tout le monde, parmi lesquels un vase japonais à fleurs bleues, haut de deux mètres, à travers le dédale des chevalets chargés de tableaux finis ou*

ébauchés, entre les paravents, les fauteuils de satin noir, les chaises rouges ou jaunes, les tabourets de chêne, Berthe Paradis, dans l'air chauffé de l'atelier, s'avancait, toute nue, sur le tapis profond, aussi simplement et aussi chastement que les déesses marchant toutes nues dans les anciens poèmes grecs. Grande, superbement faite, les seins fermes érigeant leurs pointes, le ventre sans rides, lisse et bombé comme un bouclier de chair, les jambes élancées, aux cuisses blanches, pétries de muscles, les hanches d'un parfait dessin, où les os iliaques ne saillent pas et ne troublent point les lignes harmonieuses de la croupe, la jolie fille de Montmartre, ni grasse ni maigre, prit cependant, car elle était assez belle pour que sa nudité n'eût pas besoin de voiles, une étoffe chinoise, à ornements bizarres, et, s'en enveloppant comme d'un pagne, elle enleva la cordelière d'une des tentures de la porte pour en ceindre sa taille fine. Alors, le modèle fit au sculpteur :

– Comment me trouvez-vous ? Tout à l'heure, en vous attendant, je me suis déshabillée, parce que, d'abord, c'est tant de fait pour la pose... La neige tombe depuis ce matin. J'ai bien pris, place Pigalle, le tramway de la Villette à l'Etoile, mais j'ai dû descendre au commencement de l'avenue de Villiers. J'avais des flocons un peu partout et mes bottines mouillées. Les flocons se sont fondus en rien de temps. Pour les bottines, elles sèchent devant la cheminée, et, moi-même, nue sur la peau d'ours, je ne me chauffais pas les cuisses, mais les pointes des seins que j'ai presque toujours glacées.

Exquise, Berthe Paradis, les pieds dans des babouches orientales qu'elle venait de heurter traînant par l'atelier, presque aussi jolie que Dinah Samuel, en son costume d'homme, de flanelle blanche, avec sa collerette droite et les manchettes de valenciennes, une bottelée de violettes sur le cœur. Dinah eut une joie d'enfant en apprenant que la neige couvrait Paris, et toutes les deux regardèrent, grimpées sur le piano, par l'immense baie de verre, voilée par un drapement de soie bise, l'avenue de Villiers avec les branches des arbres fatiguant sous le poids des flocons.

La neige tombait sans cesse.

Mais, bientôt, sa vue leur donna froid, et, tandis que Berthe Paradis se tenait debout devant le feu, sur la peau d'ours, Dinah Samuel, à droite de la

cheminée, où pouvaient brûler des troncs entiers, s'étendit, dans un coin de l'atelier, sur un divan, amoncellement de cinquante ou soixante coussins de toutes formes et de toutes couleurs, allongée sur les velours, les satins, les broderies, s'amusant à leurs affaissements et à leurs rebondissements. Elle disait au modèle :

– Comment vas-tu faire avec cette neige, pour traverser la cour, petite chinoise de Montmartre ? Tu sais bien que l'atelier de sculpture, celui où je travaille, est de l'autre côté de la cour, et que celui-ci me sert de salon pour des tas d'hommes qui, le soir, à cinq heures, me viennent « cramponner ? »

Brusquement, elle changea d'idée. Pourquoi travailler, ce matin ? Elle n'était pas en verve. La neige la rendait mélancolique, et la paresseuse aimait mieux ne rien faire aujourd'hui. Berthe Paradis n'avait pas à s'inquiéter, parce que sa séance lui serait payée tout de même. Jacqueline, la femme de chambre, entra. Dinah Samuel, sans se dresser, lui déclara que, si quelqu'un était venu, même par ce sale temps, elle n'y était pour personne. Mais Jacqueline répondit qu'aucun visiteur ne s'était présenté, qu'elle voulait simplement de l'argent pour le service, car le maître d'hôtel n'en avait plus. Alors, bondissant, Dinah Samuel fut droite, et, tout à coup furieuse, elle criait :

– Comment ! Tu n'as déjà plus le sou, et je t'ai remis, pour la maison, mille francs, vers le milieu de la semaine dernière ! Mme Bordier, ma tante, n'est donc pas là pour surveiller le gaspillage qui se fait ici ? Pourtant, je ne puis pas être dans mon atelier, au théâtre, au lit, et à la cuisine... Vous devez encore me voler, vous, comme fait chacun autour de moi !... Je gagne la vie et la fortune de trente personnes. Vous verriez, si je n'y mettais ordre, tous ces gens-là s'enrichir et moi crever dans un gâletas. Seulement, je balayerai de chez moi tous ceux qui me grugent...

La femme de chambre, mariée au maître d'hôtel, laissa passer l'orage, et, quand Dinah eut achevé sa tirade, éteint sa première colère, elle répondit qu'on n'avait pas, à l'office, d'argent pour payer la viande. Madame n'ignorait pas qu'on ne faisait point de compte avec le boucher, et, si elle voulait en commencer un, elle n'avait qu'à ordonner. La comédienne fouilla

dans la poche de son pantalon et jeta un louis sur une console de laque. – Jacqueline ramassa et sortit.

Aussitôt Dinah Samuel se recoucha sur le divan de coussins, tandis que Berthe Paradis semblait fort occupée à examiner si ses bottines ne s'étaient pas racornies à la chaleur du foyer. Elle les replaça plus loin. Dinah Samuel semblait perdue dans une rêverie ; enfin elle dit, interpellant son modèle :

– J'espère que tu me feras, toi, crédit jusqu'à demain, pour ta séance... Je sais, tu es une bonne fille... C'est un hasard si j'avais ce louis dans ma poche. Je l'ai demandé, hier matin, à un vieux gaga pour le faire tourner à pile ou face, à la suite d'une discussion, afin de savoir qui de nous deux avait raison, et je ne l'ai pas rendu... Cet hôtel, avec ce qu'il contient, vaut trois cent mille francs, et je suis pauvre comme mon aïeul Job, à moins de vendre. Ah ! je me fiche, après tout, de ma misère pour rire... Tiens ! Tu ne te doutes pas, ma petite poésie, que tes bottines me rappellent une fois ou j'ai tiré le diable par la queue !... Je devais, le soir, jouer à l'Odéon, un acte de je ne sais plus qui, et moi-même je n'étais pas connue du tout, ni cossue. Cependant il me fallait des souliers bleus pour la première représentation de cette comédie, qui était en vers, oui, je m'en souviens à présent... Après mon déjeuner, j'allai prendre du thé, mais léger, parce que j'avais très mal à la tête, dans un café de la rue Racine... J'avais un air si triste qu'un étudiant s'approcha, bien poliment, pour me demander la cause de mon chagrin, et je lui contai ma peine. Il vint avec moi, chez un marchand de chaussures de la rue de Vaugirard, pour m'acheter mes souliers bleus. J'étais, en ce temps, jolie et mignonne à croquer... Ne dis pas que je le suis encore !... L'étudiant avait une délicatesse niaise et ne semblait pas vouloir que je lui susse... gré des souliers bleus... Je ne l'ai plus revu. Tant pis pour lui, ou tant mieux ! Tout de même, cette fois-là, j'étais bien malheureuse et j'avais envie de pleurer.

Elle s'arrêta, dans ses confidences, pour s'abandonner de nouveau à des méditations, en contemplant, – par la baie vitrée, dont Berthe Paradis avait à

moitié relevé les plissements de soie bise, – – les flocons dispersés dans l'air, et les branches des arbres, noires vers la terre, et, vers le ciel, blanches de neige. Même au point de gloire et de fortune qu'elle avait atteint, pouvaient donc exister, pour elle, de ces embarras pécuniaires ? Dernièrement, est-ce qu'un journal, mal informé, n'avait pas raconté qu'une assignation avait été donnée par l'huissier d'une couturière à Mlle Dinah Samuel « et au sieur son mari, dans le cas où elle contracterait mariage », pour le paiement d'une note de quinze mille francs ? Elle devait cette somme, il est vrai, mais l'huissier n'était pas encore apparu pour faire solder la créance, et elle avait écrit au rédacteur pour une rectification. Voilà pourtant ce que c'est que le métier d'actrice. Chaque lecteur, par les yeux des journalistes, voit dans la maison des comédiennes comme dans une maison de verre, il assiste à leur lever et à leur coucher, car, après les avoir applaudies au théâtre, il a toujours la curiosité de les admirer encore ou de les critiquer, quand elles sont vêtues, transparemment, d'une chemise de nuit. Encore parfois, elle habille trop, et on la jette dans la ruelle. Les acteurs deviennent des hommes publics, et les actrices des femmes publiques. Les journalistes, chez les femmes de théâtre, peuvent lorgner, par-dessus les barrières factices de la vie privée, alors même que Suzanne est au petit bain (la pièce d'eau des cuisses). On a cru qu'un huissier était entré chez elle. Ceux-là se sont trompés et ont trompé les autres. Mais il ne reste pas moins vrai qu'aujourd'hui, par exemple, elle, la grande tragédienne dont le nom retentissant est célèbre, possède des bijoux, des dentelles, un hôtel splendide et n'a pas deux louis. Ah ! c'est dur d'avoir continuellement affaire à ces vieillards écœurants qui la montent en parade, comme une jument de race. Un d'eux, dimanche, lui offrait une tabatière en or, avec quelques méchantes pierres, en ces termes :

– Je vous prie de l'accepter, Dinah, en souvenir... Vous savez, ma chère. Cette tabatière est estimée deux mille francs.

Est-ce qu'un gentilhomme dit le prix du présent qu'il fait ? Elle avait pris, quand même, la tabatière. Et puis, en souvenir de quoi ? Est-ce qu'il y avait un souvenir entre eux deux ? Il espérait. Voilà le motif de sa générosité. – L'étudiant qui, jadis, lui acheta ses souliers bleus, était

autrement galant et magnifique. Il ne prononça pas une seule parole exprimant un souhait. Sa susceptibilité, peut-être, était excessive, car une paire de souliers bleus valait bien une heure avec elle, quand elle n'avait que vingt ans. Et soudain, Dinah Samuel songea à Patrice Montclar ; sa pensée fut traversée d'un caprice. Il est le seul à l'aimer véritablement, il est sincère, lui, il a le cœur bon, vierge des bassesses humaines, il est enthousiaste.

Pendant ce temps, Berthe Paradis tisonnait et chantonnait :

Si tu n'as pas de galette,  
ton affaire n'est pas nette.  
Car je voudrais faire emplette  
d'un bel objet de toilette.

Dinah Samuel s'informa si son modèle avait un amant. Elle n'en avait pas un, mais elle en avait trois cent soixante-cinq, un par nuit, sans compter les jours, et trois cent soixante-six, les années bissextiles. Du moins, il faut soustraire les époques où elle est vouée au rouge : mais il y a encore des hommes qui ne sont pas dégoûtés. La nuit dernière, elle avait fait un « type » très jeune et très timide. En entrant dans la chambre à coucher, elle avait embrassé une couleuvre apprivoisée qui aime à s'enrouler autour de son poignet, comme un bracelet. Le petit « miché » avait été épouvanté. C'est bête, pour un homme, d'être peureux. Berthe Paradis, haussant les épaules, ajouta :

– Il m'a fallu confier la couleuvre à ma mère, dans la pièce voisine... Pour mes amis, vous devinez, maman c'est la bonne.

La comédienne écoutait à peine le babillage du modèle et persistait dans son caprice. C'était peut-être la neige qui faisait éclore, dans sa cervelle, pareille fantaisie. Cette aventure de quelques heures serait toujours une distraction. Elle s'assit, près de la porte de l'atelier, dans un fauteuil sculpté, encore plus grand que celui du salon d'attente, devant une table à écrire sur laquelle le courrier était éparpillé. Dinah Samuel prit une feuille de papier anglais, petit format, à son chiffre, et griffonna des pattes de mouche :

*Mardi, 4 février 79.*

Venez, ce soir, au théâtre, vers onze heures, une idée folle, mais charmante pour vous, – clownesquement, cabriole dans mon crâne, (un petit cirque d'araignées de plafond).

Toute vôtre,

DINAH SAMUEL.

Elle mit l'adresse et fit sonner un timbre placé sur la table, et, en même temps, appela Jacqueline avec son cri accoutumé :

– Pilouit !... Pilouit !...

La femme de chambre, en pénétrant dans l'atelier, laissa entrer huit chiens de race, tous minces, d'allure élégante, comme leur maîtresse. Ils gambadèrent à travers l'atelier, sur les tapis, les fourrures, entre les paravents, sur lesquels étaient négligemment étalés les crépons de Chine, aux paysages brodés avec la soie, l'argent et l'or, entre les vases aux formes extravagantes desquels jaillissaient les plantes exotiques, envoyant partout à foison, des éparpillements de verdure, autour d'une large vasque cloisonnée d'où s'élevait un palmier géant. Dinah Samuel héla ses chiens, énumérant, dans une articulation nette et rapide, leurs noms bizarres. Ils vinrent se coucher à ses pieds. Alors, cachetant la lettre, elle la remit à la femme de chambre en ordonnant que Jacques la portât tout de suite à la poste. Dinah s'était apaisée maintenant, car elle ajouta :

– Oublie ma colère. J'avais mes nerfs... Demain, nous nous occuperons de notre budget... Allons ! Ne sois pas rancunière, et fais-moi risette.

Jacqueline fit risette et dit que le marquis de Mauvieuse était venu, qu'elle avait répondu « que Madame était fatiguée, qu'elle dormait et qu'elle serait bien fâchée quand elle apprendrait la visite de monsieur le marquis ». Elle s'en alla, ramenant les chiens dans l'antichambre. – Dinah

Samuel, avec les variations d'idées qui lui sont familières, songea qu'elle avait fait, peut-être, une bêtise en consignant sa porte, que le marquis de Mauvieuse est un homme sérieux, tandis que Patrice Montclar est un poète comme il y en a beaucoup ; elle songea que, depuis un temps, elle suivait trop ses lubies. Ainsi, quelle toquade de s'éprendre d'Alice Penhièvre, cette « roublarde » qui ne cessait de solliciter sa protection pour entrer dans un théâtre ! Elle avait autre chose à faire que d'ennuyer, pour une autre, un directeur. Cependant elle avait adressé quatre lignes à un étudiant, assez de quoi se faire pendre. Jacqueline n'avait-elle pas réclamé de l'argent pour le service de l'hôtel ? Elle reprit la plume, à l'intention d'un banquier qui, depuis longtemps, était de ses amis :

*Mardi, 4 Février 79.*

Venez, ce soir, au théâtre, vers onze heures. En latin, je brave toute pudeur : *tuissima, Domine.*

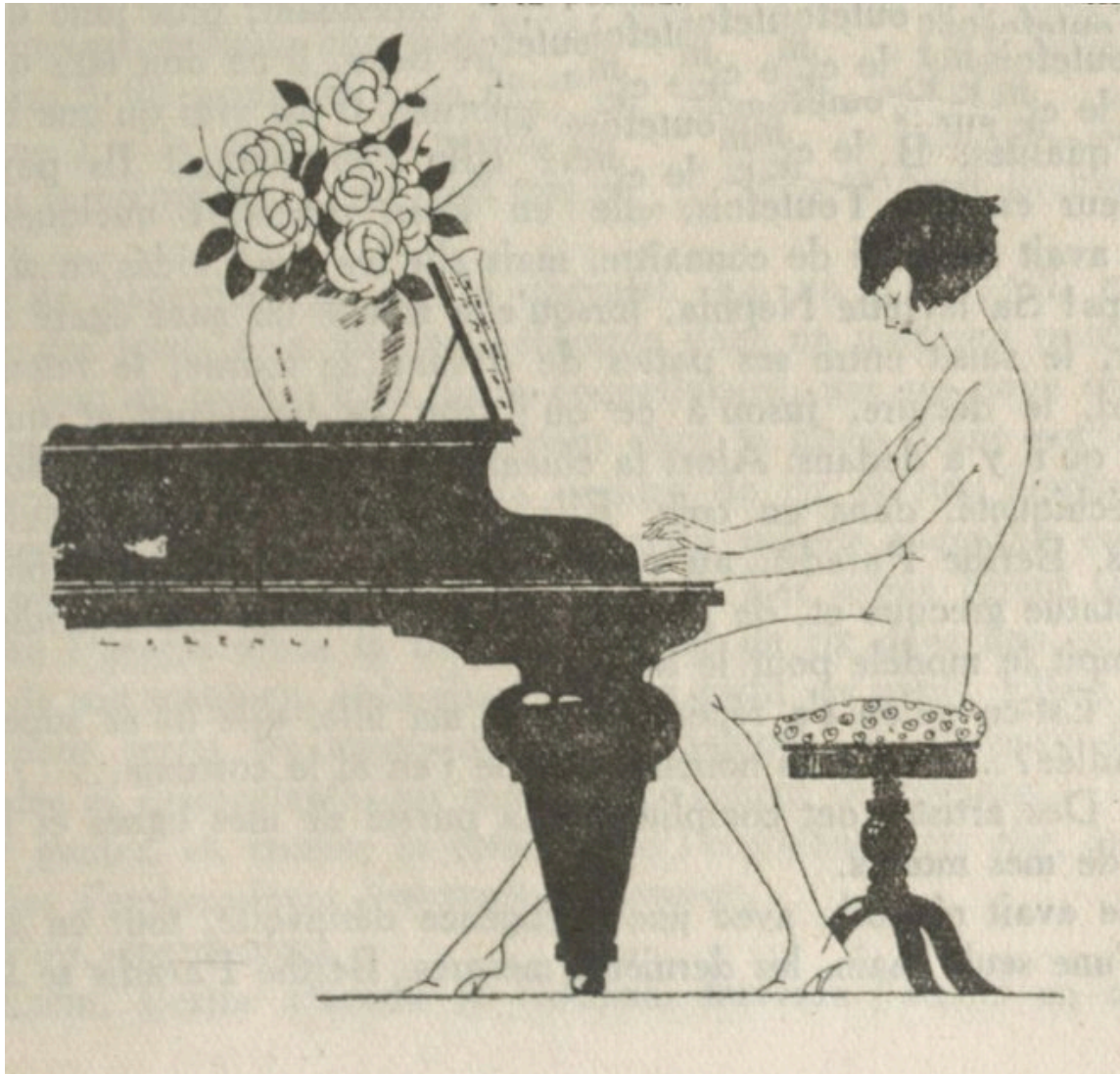
D.S.

Elle traça sur l'enveloppe le nom de M. Bürgster, et, seulement le nom de sa rue, ne se rappelant pas, tout de suite, le numéro. Très contente d'elle-même, elle rappela Jacqueline. Jacques était en route, déjà, pour la première lettre. Tant pis ! Dès qu'il sera de retour, le valet de chambre ira jeter la seconde à la prochaine boîte. C'est très pressé. Dinah Samuel était devenue gaie tout à coup. Les deux billets arriveraient chacun à leur destination, et, le soir, elle rirait beaucoup de voir ensemble, dans sa loge, le financier et le poète. On a raison de dire qu'un premier mouvement n'est jamais bon. Il faut toujours réfléchir.

Et, maintenant qu'elle avait agi avec prudence, car il était urgent d'aviser à sa situation gênée, si elle s'occupait un peu de Berthe Paradis qui était, de nouveau, toute nue ? Pendant que Dinah Samuel griffonnait le dernier billet, elle avait laissé, sur le dossier d'un fauteuil, l'étoffe chinoise, dont elle s'était enveloppée, et remis à la tenture de la porte de l'atelier, aux

ferronneries précieuses, sa riche cordelière. N'ayant gardé que les babouches turques, nue devant le piano, elle chantait :

Viens avec moi pour fêter le printemps,  
Nous cueillerons les lilas et les roses.  
Ne vois-tu pas que ces fleurs demi-closes  
Veulent briller sur ton front de vingt ans ?



En chantant la valse entraînante des roses, elle suivait des yeux, à travers les vitraux de la baie, car le piano était au-dessous, appliqué à la muraille, les flocons de neige qui voltigeaient et qui lui semblaient choir, en cadence,

aux sons de la musique charmeuse. La valse des roses se métamorphosait, dans son esprit, en valse des flocons de neige, et, pour s'en donner une illusion plus complète, elle se tut bientôt, contemplative, accompagnant toujours, dans une extase joyeuse, avec la musique, allégée des paroles banales, la neige tourbillonnante.

Dinah Samuel avait quitté son fauteuil de seigneuresse et s'était enfoncée, sur le divan, dans les souplesses des coussins. Cette tempête de neige la disposait aux rêves. Non seulement, ce matin, elle n'avait pas envie de travailler à la statue ébauchée dans l'autre atelier, mais encore elle éprouvait une certaine langueur pigritiale, et, par moments, comme une détente de tous les nerfs. Elle rêvassait volontiers, les oreilles occupées par les sons caressants de la valse, les yeux distraits, tour à tour, par la vue des flocons de neige et de Berthe Paradis, toute nue, au piano.

Dinah remarquait qu'une femme est, cependant, plus jolie qu'un homme. Puis, un homme ne peut pas être beau, il ne doit être qu'intelligent. S'il n'est que solide, c'est une brute. Il est vrai qu'une brute a des qualités. Bah ! Les hommes ? Elle s'en moque ! Ils payent. C'est leur excuse. Toutefois, elle en avait rencontré quelques-uns qu'elle avait souhaité de connaître, mais elle les avait vidés en si peu de temps ! Sa levrette Nephla, lorsqu'elle trouve un gant égaré dans l'atelier, le saisit entre ses pattes de devant, le tourne, le retourne, le mord, le déchire, jusqu'à ce qu'il soit en lambeaux et qu'elle voie ce qu'il y a dedans. Alors la chienne, désappointée, l'abandonne, tout déchiqueté, dans un coin. Elle, Dinah, faisait ainsi pour les hommes. Berthe Paradis, au contraire, avait la beauté triomphante d'une statue grecque et, de plus, la vie inexprimable. La comédienne interrompit le modèle pour le lui dire :

– Est-ce qu'on t'a répété souvent, ma fille, que tu es superbement taillée ?... Si j'étais homme, comme j'en ai le costume...

– Des artistes ont complimenté la pureté de mes lignes et l'impureté de mes mœurs.

Elle avait répondu avec une négligence désinvolte, tout en tapotant, d'une seule main, les dernières mesures. Berthe Paradis se leva, et, pressant

ses seins, avec une sorte de tendresse pour les pauvres petits, qui n'étaient pas tendres, elle dit que le froid lui faisait des picotements, malgré les cinq bûches énormes qui flambaient dans l'âtre. Il était temps, d'ailleurs, qu'elle se rhabillât, car elle était là depuis deux heures au moins. Presque renversée en arrière, dans le fauteuil sur lequel elle avait laissé ses jupes, une jambe tendue pour enfiler ses bas noirs très longs, elle jasait à ce propos, disant qu'elle en mettait deux paires, une en coton, parce que l'hiver était rude, l'autre en soie, par-dessus, parce qu'elle adorait les bas de soie et qu'elle renforçait, de la sorte, ses mollets, un peu maigres maintenant. Après avoir attaché ses jarretières sur les cuisses et tiré de nouveau ses bas, pour bien ganter la jambe, sans aucun pli, elle chaussa ses bottines à talons plats, une mode qu'elle inaugurerait, pour remplacer les talons hauts en forme de cloche, et elles les boutonna en se servant dextrement d'une épingle à cheveux. – Ses cheveux ! Après s'être engouffrée dans sa chemise, elle se coiffa en moins d'une minute, car, empoignant sur ses épaules exquises sa fine crinière brune, elle la noua simplement, mais avec une habileté prodigieuse, et la fixa, sur sa nuque, avec l'épingle dont elle venait d'user pour ses bottines. Maintenant debout, elle cherchait son corset, et, ne le voyant pas, bien qu'il fût accroché à un chevalet, elle s'exclamait :

– J'ai la déveine de perdre tous mes corsets ! En automne, j'ai perdu le précédent... qui était très chic... dans la forêt de Fontainebleau.

Elle l'aperçut vite sur le chevalet. En un clin d'œil, elle fut vêtue des pieds à la tête, très élégante dans un manteau ressemblant à un froc de moine. Elle plaça coquettement, sur ses noirs cheveux, une toque en hermine, et, se mirant dans la glace d'une petite boîte en ivoire, qui renfermait de la poudre de riz et une houppe, elle arrangea quelques frisons rebelles, tandis qu'elle racontait comment elle avait perdu son corset dans les bois. Les astres furent témoins. Berthe Paradis glissa la boîte de poudre de riz dans une poche de côté de son manteau, et la charmante en sortit ses gants. Elle s'approcha pour serrer les mains de Dinah Samuel, – toujours lascive, troublée et ensorcelante, sur son amoncellement de coussins, – avant de se ganter, et, comme la comédienne l'entraînait vers elle, les deux femmes s'embrassèrent lentement, lentement.

Puis, éperdument.

Enfin, Berthe Paradis se redressa, traversa l'atelier en courant et fredonnant l'air de la valse. Le modèle reprit son parapluie appuyé à la vasque cloisonnée d'où surgissait le haut palmier verdoyant. Dinah Samuel, dont le déguisement masculin accentuait la maigreur, sa maigreur à présent fatiguée, ressentait, toujours allongée, un grand bien-être aux caresses des coussins moelleux et fixait, avec des yeux perçants et las, cette jolie fille souriante qui, lorsqu'elle écarta les tentures, pour ouvrir la porte, lui dit dans sa fuite gracieuse :

« – A demain ! Quand je ne pose pas, on me paie quand même, et je coûte le double... Pour vous ce ne sera rien, parce que vous êtes joli garçon, monsieur Samuel. Bonjour... » Avant de partir, regardant par la baie vitrée, la chute incessante, au dehors, de la furieuse pluie blanche : « Ah ! heureusement, il fait encore mauvais... J'adore la neige ! »

Le facteur, lorsqu'il remit, chez le concierge de Patrice Montclar, la lettre – marquée, sur l'enveloppe, en gravure d'argent, aux initiales de Dinah Samuel, au-dessous d'une marotte originale terminée par un masque tragique, – ne se doutait certes pas de la joie qu'elle causerait à son destinataire.

Montclar, n'avait, sur sa table de travail, éteint la bougie qu'à sept heures du soir, ayant consacré un après-midi, presque entier, à écrire un pantoum inspiré par la neige. Enfin, il était sorti vainqueur de sa lutte avec la forme et avait enfermé l'idée, papillon du rêve, sans avoir terni la poussière azurée de ses ailes vibrantes, dans la cage de rythmes et de rimes. Quand le concierge lui remit la lettre, Patrice en reconnut, aussitôt, le griffonnage, et, après avoir parcouru, fiévreux, les quelques lignes tracées par la comédienne, en caractères déliés, ténus comme son aimée, il lui sembla que son cœur sautait dans sa poitrine. Dans la rue, la neige, qui avait cessé depuis onze heures du matin, avait été amoncelée, à droite et à gauche, par les soins de la voirie ; et, sur les trottoirs, elle était presque changée en boue par les piétinements. Les toits des maisons, entre lesquels apparaissait le ciel noir, étaient jolis avec leurs housses blanches. Le temps était doux.

Sans doute on aurait, bientôt encore, de la neige. Mais, Patrice Montclar ne s'en inquiétait pas, et si, ramassant une poignée à terre, aux endroits non souillés par les passants, chacun des cristaux eût été diamant, saphir, émeraude, onyx, il n'eût pas été plus joyeux.

A quelques pas de chez lui, Patrice aperçut, à côté d'un bec de gaz, Carlo Coralli, le photographe préféré de Dinah Samuel, qui prenait une note, au crayon, sur la marge d'un journal. Carlo s'écria :

– Mon cher, je tiens une nouvelle à sensation. Dinah Samuel, en montant dans sa voiture, pour se rendre au théâtre, ce soir, a été culbutée et grièvement blessée par un flocon de neige attardé qui flottait dans l'air. Hein ?... Qu'est-ce que vous dites de ce « fait d'hiver » ?

*Carlo Coralli*, un habitant de Montmartre, ne venait, ordinairement, que le jeudi et le samedi, pour les séances du club des « Hydropathes » ; mais, n'ayant pas fait un seul cliché, dans la journée, il était en quête d'un ami pour achever de perdre, avec lui, cette journée perdue. Patrice et Carlo, d'abord, entrèrent au bouillon Duval afin de dîner. Le photographe lui parlait, presque continuellement, de Dinah Samuel, et sa conversation plaisait, au plus haut degré, au poète amoureux qui, par discrétion, gardait le secret de la nuit espérée. (Pourquoi, en effet, la comédienne lui aurait-elle fixé onze heures du soir, si ce n'est pour que, sous prétexte de continuer la causerie, Patrice l'accompagnât chez elle ? Et, par cette neige, si loin du Quartier Latin, elle n'aurait pas le courage de laisser un poète à la porte.)



Coralli disait toujours des anecdotes sur l'artiste universelle. Deux jours auparavant, il l'avait photographiée couchée dans son cercueil, comme une morte, avec ses amis autour d'elle, dans les attitudes des plus profondes douleurs, M. Guizot, l'éminent maître de littérature anglaise au Collège de France, un jeune peintre parisianiste, Georges Decroix, et d'autres.

On avait fini de dîner. Montclar proposa d'aller prendre le café, presque en face, au Bas-Rhin. Sur le trottoir, ils rencontrèrent Alphonse Allais, qui sortait d'une pissotière, et Goudeau qui, non loin, en l'attendant, employait tout son génie à allumer un cigare. Tous les quatre se dirigèrent vers la brasserie, tandis qu'Alphonse Allais narrait comme quoi Goudeau et lui arrivaient d'Auteuil « avec la protection de la Providence, oui, mes enfants, de la Providence ! » Dans ces lointains parages, où il aurait fallu des traîneaux avec des attelages de chiens, pas une voiture ! Enfin, ayant aperçu un fiacre vide (et chauffé !) Allais s'était précipité, et, tremblant que le cocher refusât de les « charger », il l'avait prié de les conduire à l'Odéon.

Le bon « collignon », sans grogner, fouette sa bête. Aussitôt installés, Goudeau et lui se rappelèrent que le fiacre devait être chauffé et ils cherchèrent la bouillote. Il n'y en avait pas. – Ne songeant pas à la réclamer, n'osant pas, ils grelottaient à qui mieux mieux, et, pour que le sang ne se glaçât pas dans les veines, ils battaient des semelles contre la banquette. On allait, avec lenteur, depuis vingt minutes, quand tout à coup le cocher arrêta son véhicule. Ils craignirent un moment que, s'éloignant de son remisage, il ne voulût pas aller plus loin, à la nuit, dans la neige. Mais non. Le cocher ouvrit la portière et leur dit avec amabilité :



– Tenez, les bourgeois ! je n’ai plus froid maintenant... Je « vas » vous donner, un peu, la bouillotte.

Cependant, le fumiste, le photographe et les deux poètes s'étaient installés au fond de la brasserie. Rose Pipo, – ainsi nommée parce qu'elle va beaucoup avec les élèves de Polytechnique, les x, est une blonde, petite, maigre, paradoxale, répétant avec satisfaction qu'elle avait gardé dans son enfance les chèvres, dont il lui était resté quelque chose, – leur avait servi quatre mazagrans et une chartreuse, pour elle. Patrice Montclar, qui vivait dans son rêve, sans se laisser distraire, eut l'idée de tenter sur Rose Pipo une déclaration passionnée à Dinah Samuel ; mais, vers minuit, il devra joindre à la tendresse de ses mots la hardiesse des gestes. Il était peut-être prudent, pour s'habituer aux magnétismes hardis sur et sous la robe de la comédienne, de faire quelques répétitions. Il saisit doucement par la taille, Rose Pipo – mannequin essayant, à son insu, comme des toilettes, les cajoleries destinées à une autre qu'elle, – et, enfonçant son regard brun et chaud dans les yeux de la mignonne remplaçante, les saturant d'effluves, il lui murmura :

– Je t'aime parce que tu es très belle et que tu peux, l'année ayant de nombreuses nuits, être bonne pour ceux qui te trouvent adorable... Lorsque tu commandais au garçon de verser les cafés, – « tout de suite !... plus vite que ça ! » – ta voix avait de la colère. Est-ce que tu serais fâchée avec lui ? Mais tu étais ravissante en ce moment, encore plus ravissante que toujours. L'animation te va bien... et t'économise du rouge... Ah ! plus je te vois, plus je t'aime ! Veux-tu de l'amour, petite blonde ?

Les paroles sont indifférentes à Patrice Montclar qui s'applique à ce que les gestes se succèdent, sans effaroucher Rose Pipo, prude à cause de la caissière qui inflige une amende quand elle voit trop de « pelotage ». Bientôt, il entourait, d'un bras, les épaules, et, de l'autre, les jambes de la suppléante. Tout à coup, il l'embrassa sur les lèvres inépuisablement. Puis, il la complimenta sur la petitesse de ses pieds.

– Ils ne sont pas si petits ! Tu viens de marcher sur un.

– J'ai beaucoup plus de mérite, Pipo, à l'avoir trouvé.

Le poète l'avait effleuré en voulant glisser sa jambe entre celles de l'intérimaire. – Quand il eut accompli son mouvement tournant, à peu près semblable à celui qu'on fait pour lier une épée, comme il susurrail à la

mignonne qu'il l'aimait exclusivement, elle dit : « Inclusivement ! Tu peux y aller ! » Et Patrice, qui généralisait à tort, prononçant que les femmes n'ont plus de pudeur, elle répliqua, sans cesse l'esprit alerte, que les hommes la leur ont toute prise. Rose Pipo, la délicate blonde, était d'attaque, bien qu'elle eût l'air frêle ; et, rusée au jeu, elle était d'une amusante verve callipyge avec ceux qui lui plaisaient. Pas crampon du tout, en cas de collage. Elle énumérait elle-même ses vertus, reluquant par intervalles, dans une glace, si la dame de comptoir ne s'apercevait pas qu'un client la chauffait trop. Montclar, en effet, songeant à Dinah Samuel, était avec Rose, d'une effronterie, où la petite, probablement bien disposée, s'alanguissait, tandis qu'il l'enveloppait encore dans les ondes de ses regards et les absurdités de ses paroles. Il disait, pour lui être agréable, que les brunes sont des blondes ratées, et la preuve c'est que beaucoup de brunes se font teindre. Alphonse Allais, qui discutait avec Goudeau sur la vie antérieure, voulait changer de brasserie, espérant changer aussi de sujet. Montclar, – qui avait abandonné ses explorations féminines, dès le premier mot où il s'était agi d'aller autre part, – dit, en partant, à Rose Pipo :

– Je te laisse mon amour. Quand tu ne le voudras plus, tu seras bien gentille de le déposer chez mon concierge.

La neige tombait de nouveau. Montclar, Allais, Coralli, Goudeau, se hâtèrent vers le « Panurge », chez Josèphe. Elle était, ce soir, très maternelle et jouait aux cartes avec ses enfants, Elise et Louis, plutôt avec Elise seulement, car son frère suivait la partie. Sa fille l'accusait de tricher et la menaçait, si elle continuait, de retourner sous son chou ; Josèphe répondit avec justesse : « Je ne triche pas, voyons, puisque c'est toi qui gagnes ! » –

Emile Goudeau avait entamé une autre discussion avec André Gill, à propos des comédiens. Le caricaturiste prétendait, en faisant vibrer les éclats de sa voix, que les gens de théâtre sont, pour la plupart, ignorants et inintelligents. L'acteur est le verre de cristal qui sonne, l'auteur est le vin qui l'emplit, Bordeaux, s'il s'appelle Augier, Champagne, s'il s'appelle Offenbach. Alphonse Allais ne partageait pas complètement cette opinion et citait des interprètes de génie :

– La première, c’est Dinah Samuel, très forte, elle si frêle !... Le second, c’est un cabot dont j’ignore le nom, qui figurait, à Bobino, dans une pantomime intitulée : *Pierrot chez les fous*. Il voulait attraper une mouche et n’y parvenait pas. Une fois, il croyait avoir saisi la petite bête dans sa main fermée, et... quand il eut relevé chaque doigt l’un après l’autre, bien doucement... elle n’y était pas. Le fou exprimait sa déception avec tant de douleur que tout le monde pleurait. Ceux-là m’ont causé les sensations les plus poignantes... Je vous abandonne tous les autres.

Elise avait entendu le mot, « mouche », et, tout en se divertissant à l’écarté avec Josèphe, sa maman, elle fredonnait :

Vole, vole, petite mouche !  
sur mon doigt ne te repose pas.  
Je t’assure que tu périras,  
si je te touche.  
Pourquoi  
le bon Dieu créa-t-il la mouche, ainsi que moi ?

La gamine était très délurée pour ses sept ans. Plus rien ne l’épatait. Elle appela « chameau » une serveuse qui l’avait bousculée en passant.

Gill continuait à pérorer. Lui qui incarne les faiblesses des comédiens, puisqu’il n’est jamais naturel et semble être continuellement en scène, il appréciait dédaigneusement les gens de théâtre, qui gagnent des millions, grâce aux poètes, dompteurs de cigales, et, comme elles, insouciantes. Quant à Dinah Samuel, il prétendait qu’elle n’est pas une actrice comme les autres, mais l’âme de la vieille, assise en sa chaise à porteurs, avec son amant changé en singe, dans l’antichambre de l’hôtel. La vieille est la chrysalide, et l’actrice le papillon envolé. Dinah Samuel, va, chaque nuit, reprendre sa place dans la momie. Ainsi Gill se grisait à la sonorité des syllabes, perles qu’il n’assemblait pas toujours autour du fil d’or de la pensée, et semblant, bien que pas encore vieux, affamé de l’admiration des jeunes gens, il faisait le pontife et le prophète devant des sceptiques. Récemment, il était allé à la Comédie-Française, – ayant ses « entrées », –

pour voir Dinah Samuel dans un rôle où il ne la connaissait pas encore. Le contrôleur lui avait dit qu'il arrivait bien tard et que la salle était pleine :

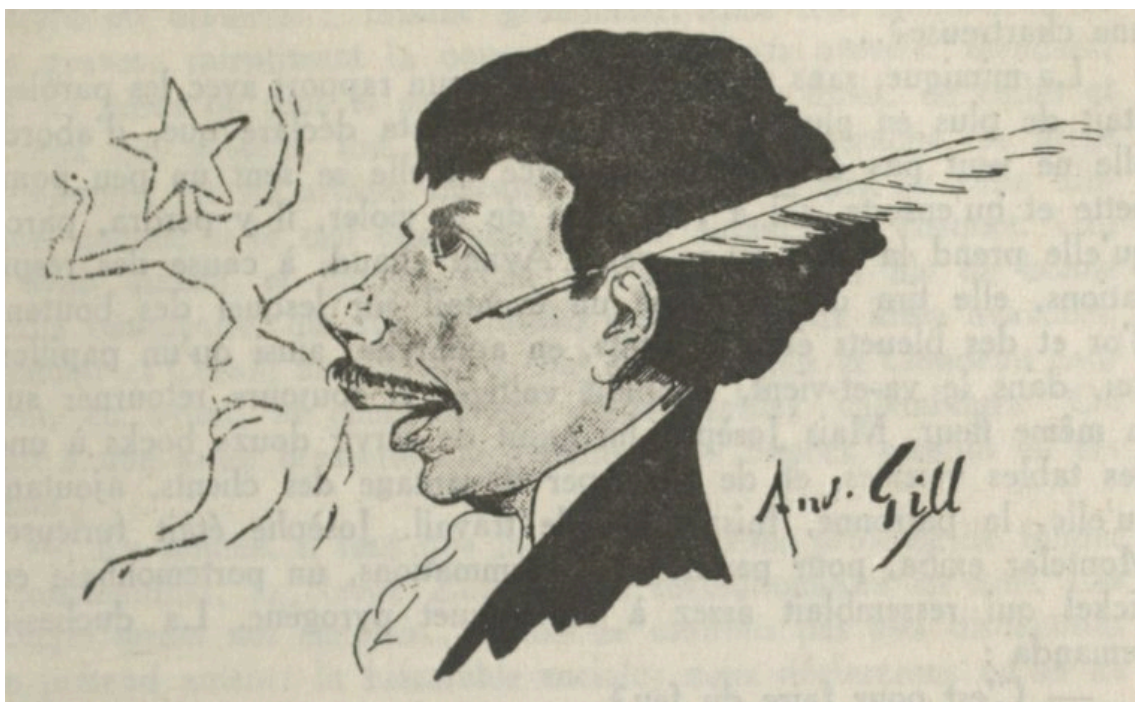
– Vous n'aurez pas de place.

– Moi ! J'aurai tout le théâtre !

Et il avait fait demi-tour. Toutes ces forfanteries étaient pour réagir contre sa timidité causée par la misère de sa première jeunesse. Alors, une fois, il fut emmené par un camarade, dans une maison, aux environs de l'Ecole militaire ; pendant que son ami dansait au milieu du salon, il resta immobile, les pieds sous la banquette, à laquelle il était comme vissé, parce que, à l'endroit dont on se sert pour s'asseoir, il avait les culottes déchirées et que les empeignes de ses souliers bâillaient. – On est aussi vaillant qu'un autre. Mais que faire, puisqu'il n'avait pas, comme son ami, une mère lui cousant des pantalons solides et les lui raccommodant ? Une mère ? Il n'avait jamais connu ça. – Ses timidités forcées de jadis l'étreignaient toujours, et il s'efforçait de corriger ses craintes par des allures majestueuses et inoffensives de matamore, par des mots à panache. Il avait chez lui un caniche qu'il appelait son lion, et un canari qu'il appelait son aigle. Volontiers il conquêtait une fille, par un magnétisme de gloire, en passant son bras autour de sa taille, et lui disant, simplement, si elle voulait connaître André Gill. De temps à autre, c'était un refus. Malgré ses cinquante ans légèrement chenus, il était comme un vieux coq sans cesse en coquericos. Il avait souvenance du temps où il habitait, avec Vallès, l'Auvergnat réfractaire, un hôtel meublé du quartier Montparnasse, et des jours où la rumeur courait, d'étage en étage, que Sainte-Beuve, le maître critique, était dans la chambre d'une de leurs voisines. Gill et Vallès écoutèrent, deux fois, à la porte, mais ils n'entendirent que de l'impuissance. La nuit viendrait-elle bientôt où il s'apercevrait effroyablement, lui aussi, qu'il n'était plus jeune ? Il le redoutait comme la fin des amours, qui, pour lui, avaient commencé tard, et il souhaitait de posséder une armoire fantastique où il pût, chaque matin, décrocher, pour les vêtir, des habits de soie et de satin faisant de lui, selon son choix, des hommes différents et lui laissant la beauté éternelle et la jeunesse immuable.

Patrice Montclar observait Gill pendant qu'il avouait jalouser les comédiens, au menton d'azur, qui peuvent puiser, même pour une vie factice, à cette armoire fantastique. Cherchant à découvrir les pensées tristes, voilées par le caricaturiste sous les adjectifs éclatants et les sentiments artificiels, il oublia, – pas pour longtemps, – la comédienne admirée et chérie, sa madone, Dinah Samuel, ainsi que la répétition qu'en entrant il avait commencée avec Augusta, (chétive et blonde, comme Rose Pipo). Gill avait, bientôt, passé des comédiens à l'art du théâtre lui-même. Goudeau, pour qui ce n'était pas mauvais à la gorge de se taire un brin, Sapeck, Coralli, Montclar écoutaient le caricaturiste, si bien qu'ils n'entendaient plus le bourdonnement confus des autres conversations. Augusta tâchait de refaire deux provinciaux d'une bouteille de Champagne.

Le caricaturiste marchait en guerre pour la justice éternelle, contre les moulins à vent. Il s'écriait : « – Là où on prononce charité, moi je dis : fraternité ! » Brave artiste ! Pas moderne pour vingt francs ! A toutes les bonnes choses, dévouement, enthousiasme, désintéressement, il croyait toujours. Certes, Montclar n'avait pas encore perdu la foi, mais il éprouvait, depuis son arrivée à Paris, une sorte de peur devant la réalité. – Mais non, Montclar croyait aussi ! il était heureux. A minuit, Dinah Samuel, à la chevelure fauve, ouvrira sa porte brune, comme ouvrit la Sculamite, *nigra sed formosa*.



Une seconde répétition était urgente.

Angusta, la blonde, avait sablé le champagne avec les profanes du Panurge et jugé qu'il n'y avait plus rien à faire avec eux, leur ayant dit, les yeux pervers, qu'en province on se couche avec les poules, mais, à Paris, avec les cocottes. Ça n'avait pas eu d'effet. Probablement, ils avaient, selon le calcul mental de chacun, trop dépensé déjà. Elle revint près de lui, de Gill, de Goudeau, de Montclar, des autres qui, du moins, l'amusaient, sauf lorsqu'ils parlaient littérature. Précisément, on causait de théâtre. Elle s'éloignait, mais Patrice, qui la voulait pour mannequin, la rappela. Peu sauvage, – blonde d'une teinte pâle, la bouche merveilleusement petite, les yeux d'un bleu qui semblait parfois se rider, dans les pupilles, comme une onde azurée que le zéphir crêpe dans les ruisseaux, – en robe d'alpaga noir, avec un tablier blanc à plissés, svelte, mais pas maigre, la peau très fine, elle se nommait Augusta ou bien Angusta. Elle pouvait gagner beaucoup, à l'occasion, en se faisant passer pour sage. Un client de la brasserie l'avait titrée duchesse d'o, (o minuscule). Montclar l'embrassa sur les cheveux blonds qui reportaient sa pensée à la toison fauve de Dinah Samuel. Il lui dit :

– J’admire la finesse de tes frisons que je viens d’effleurer m’approchant trop. J’ai la vue un peu basse avec les jolies filles comme toi... Pour payer un baiser, comme un amant sérieux, veux-tu une chartreuse ?...

La mimique, sans avoir d’ailleurs, aucun rapport avec les paroles, était de plus en plus entreprenante. Augusta déclare que, d’abord, elle ne veut pas de chartreuse, parce qu’elle se sent un peu pompette et qu’ensuite, s’il a l’intention de la violer, il y perdra, parce qu’elle prend la pose qu’on veut. Ayant chaud, à cause des respirations, elle tira de sa poche un éventail sur lequel des boutons d’or et des bleuets étaient peints, en aquarelle, ainsi qu’un papillon qui, dans le va-et-vient, semblait voltiger et toujours retourner sur la même fleur. Mais Josèphe lui criait de servir douze bocks à une des tables voisines, et de s’occuper davantage des clients, ajoutant qu’elle, la patronne, faisait tout le travail. Josèphe était furieuse. Montclar exhiba, pour payer les consommations, un portemonnaie en nickel qui ressemblait assez à un briquet pyrogène. La duchesse demanda :

– C’est pour faire du feu ?

– Non, pour « éclairer ».

Elle rendit la monnaie à Patrice en émaillant son badinage de « pat-à-qu’est-ce » qui prouvaient qu’elle aimait les liaisons. Josèphe était d’une humeur massacrant, parce qu’Elise et Louis, qui dormaient sur des chaises, dans la cuisine, s’étaient réveillés plusieurs fois. Elle attendait l’arrivée, à dix heures, de son associée, pour aller les coucher, et clamait qu’on faisait trop de « potin ». Qui sait si l’autre ne profitera pas de ce sale temps pour la laisser garder la brasserie jusqu’à une heure du matin ? – Toute la bande sortit.

Dans la rue, la neige tourbillonne.

Elle pique les yeux, en se fondant sur la cornée, glissant dans le cou, entre la peau et le col de chemise. Par intervalles, les becs de gaz brillent, dans la mêlée des flocons pleuvant par milliards, à peine comme des lueurs vacillantes. Des ombres noires, silhouettes drôlatiques de femmes emmitouflées et d’ulsters surmontés de hauts chapeaux, apparaissent, de temps en temps, et bientôt, disparaissent à peine éloignées de quelques pas,

sous les voiles de gaze que tisse la neige. Dans l'enchevêtrement des flocons, montent, çà et là, – fusées sonores, – des éclats de rire.

Des flocons encore, des flocons toujours.

Amusant des jeunes gens et des belles petites, qui vont de brasserie en brasserie ; faisant grommeler, dans leur cache-nez, les gens graves ; ralentissant la course des messieurs pressés ; étendant, sous les pieds de tous et sous les derrières, sans âmes, de celles et de ceux qui glissent, son tapis plus blanc que l'hermine, la neige tourbillonne. Et les artistes discutent, sans interrompre ou faire diligence, comme si le ciel était clair et l'air simplement frisquet. Gill les avait quittés, et Sapeck avait pris le bras d'un fils de bonne famille bourgeoise, qui voulait fonder une revue aux idées avancées. Montclar et Coralli marchaient à côté d'eux. Allais et Goudeau causaient, en avant, et commettaient d'abominables calembours. On allait à une autre brasserie : le Médicis. – Sapeck conclut en ces termes :

– En somme, il faut que la revue que vous projetez de fonder et commanditer, la *Revue Zutiste*, soit révolutionnaire en tout. Les préjugés seront nos ennemis... Nous ne croirons pas aux distinctions que prétend amener la hiérarchie sociale ; nous déclarerons qu'on ne respecte pas ce qu'on ne devrait pas respecter, même que le respect lui-même est une sotte convention ; nous apprécierons, en dehors de toute sentimentalité, comme Herbert Spencer, le patriotisme qui est à l'Etat, ce que l'égoïsme est à l'individu... Nous écrirons encore, dans nos articles, qu'il n'est pas déshonorant d'être cocu, parce qu'un homme n'est pas plus coupable, à moins de torts à préciser, si sa femme le trompe que si son voisin le dévalise... Quant à la femme, dont le seul aspect le démontre, elle ne naquit ni pour l'intelligence ni pour la force. Jeanne d'Arc était hystérique, la marquise de Sévigné avait du verbiage, et Madame Sand, qui connut Jules Sandeau, Pierre Leroux, Alfred de Musset, avait de la fréquentation, et ses amis lui enfonçaient leurs idées par en bas.

Le jeune directeur, – un garçon qui avait un peu d'argent, – approuvait complètement ce programme. Montclar dit que « la femme n'est pas plus inférieure que supérieure à l'homme. Elle est autre ». – Ils conversaient

ainsi dans la neige, froidement, sans paraître s'apercevoir de la tempête blanche.

La neige qui vagabondait furieusement à travers le ciel et dans les rues, donnait aux pauvres artistes des aspects de boyards et à Paris un air moscovite. Ils secouèrent les fourrures de flocons, posées sur leurs habits, par février, et pénétrèrent dans la brasserie, le Médicis, où des filles qui ont succédé aux anciennes grisettes et qui sont toujours les sœurs de Mimi, tant qu'elles n'ont pas franchi les ponts, – encore les folles de leurs corps, pour le plaisir, – servaient, depuis une semaine, par une fantaisie de la patronne, en costume de diverses nationalités. Ce bariolage plaisait, sans doute, à certains étudiants qui se font, à Paris, une petite province, vivent avec les camarades du pays et retournent chez eux, disant connaître la capitale, alors qu'ils n'en connaissent, souvent, que le Quartier Latin.

Ils s'assirent autour des tables de Grévinette, où ils trouvèrent un de leurs aînés, le critique et psychologue Paul Bourget. Grévinette avait eu l'élégance de se refuser à la mascarade générale ; et, serrée dans une robe fort simple, portée avec chic, précisément elle était blonde comme Dinah Samuel, ou, plutôt, à peu près comme elle. Car le blond cendré de Grévinette, (pas plus que le blond de chanvre de la duchesse d'o, même le blond sombre, couleur des avoines mûres, de Rose Pipo), ne ressemblait tout à fait à la teinte fauve, rouillée, dorée, de la farouche crinière de Dinah Samuel, crinière extraordinaire et indomptée, aux touffes rebelles, cependant nouée sur la nuque en un chignon qui paraissait tordu par une sauvagesse et que traversait, de part en part, un long clou d'or mat, à la tête formée d'une saphirine. – Montclar, cependant, avait entamé une discussion politique.

– Je suis pour un gouvernement démocratique ; mais avec un homme autoritaire pour le présider, le général X. On n'a point la vraie liberté, si on ne la limite pas. Mais si le peuple, qui réclame la liberté absolue, l'obtenait, nous reviendrions à la barbarie primitive... Et si le gaz demandait, lui aussi, la liberté absolue ! Nous retournerions aux lanternes du temps jadis et à leurs lampes fumeuses... Il faut comprimer pour éclairer.

Longtemps, ils continuèrent sur ce sujet, et la politique échauffa les têtes. Mais, quand ils furent lancés dans les théories sociales avec Bourget, Montclar se mit à user d'elle pour une troisième répétition, voulant mesurer tous les gestes, et, particulièrement, chercher leurs transitions pour le rendez-vous fixé par la comédienne, de même qu'avant une rencontre à l'épée, on calcule les coups qu'on tentera. Ne serait-il pas plus téméraire, ce soir, qu'au soir de la déclaration d'amour, où, cependant, il était excité par le vin du fêlibre ? Il se disait aussi que, certainement, mieux vaut improviser avec une femme. comme sur le terrain, avec un adversaire. –

D'ailleurs l'essentiel était d'occuper le temps. Ces répétitions d'amour y aidaient. Dix heures moins vingt. La petite, aux yeux glauques, aux cheveux blonds drôles, avait un bracelet en or dont son amant lui avait fait cadeau. D'un côté était cette inscription : « A Grévinette. » De l'autre, était gravée la phrase qu'elle répétait cent fois par jour : « Et puis, *zut !* » Elle se laissait frôler, et se prêtait avec morbidesse, aux expériences de Patrice Montclar en écoutant ses discours amoureux qui la flattaient, parce qu'il avait l'air de s'adresser à une femme épatante. Mais il allait vraiment trop loin. Grévinette soudain le repoussa :

– Qu'est-ce qu'il te resterait pour la nuit, mon loup ? L'homme propose, et la femme dit : « Pose ! ».

Elle continua, l'ordre rétabli, à jaser et raconta que le bracelet lui avait coûté cher, parce que son « type », devant aller passer quelques jours dans sa famille pour le nouvel an, l'avait embêtée et rasée – oh ! mais rasée comme une odalisque, afin qu'elle n'osât pas montrer son petit cœur tondu et frileux, pendant l'absence de son amant et qu'elle lui restât fidèle.

Mais Grévinette, – dite « N'en-a-pas », comme venait de le proposer Alphonse Allais, – babillait sans cesse. La petite avait des idées ; elle disait à Montclar :

– Tu devrais, toi qui es journaliste, faire une féerie, pour l'Exposition de 1889 : *l'Histoire de France*.

Elle énumérait les tableaux, commettant des erreurs de plusieurs siècles, entichant Henri IV de madame de Maintenon, cherchant le fil d'une intrigue pour relier les tableaux. Patrice Montclar y mettait du sien, très amusé par

cette collaboration avec Grévinette (qui lui faisait oublier Dinah Samuel). – A côté, Bourget semblait très malheureux. « N'en-a-pas » était fâchée avec lui, parce que, la veille, comme il cheminait avec elle, boulevard Saint-Michel, apercevant, au crépuscule, sur le trottoir opposé, un académicien de sa connaissance, il avait retiré son bras et marché un peu plus vite, pour n'être pas vu en compagnie légère. La mignonne avait des moues ravissantes, lui disant :

– Oui, tu as agi de la sorte, parce que tu me juges une petite rien du tout...

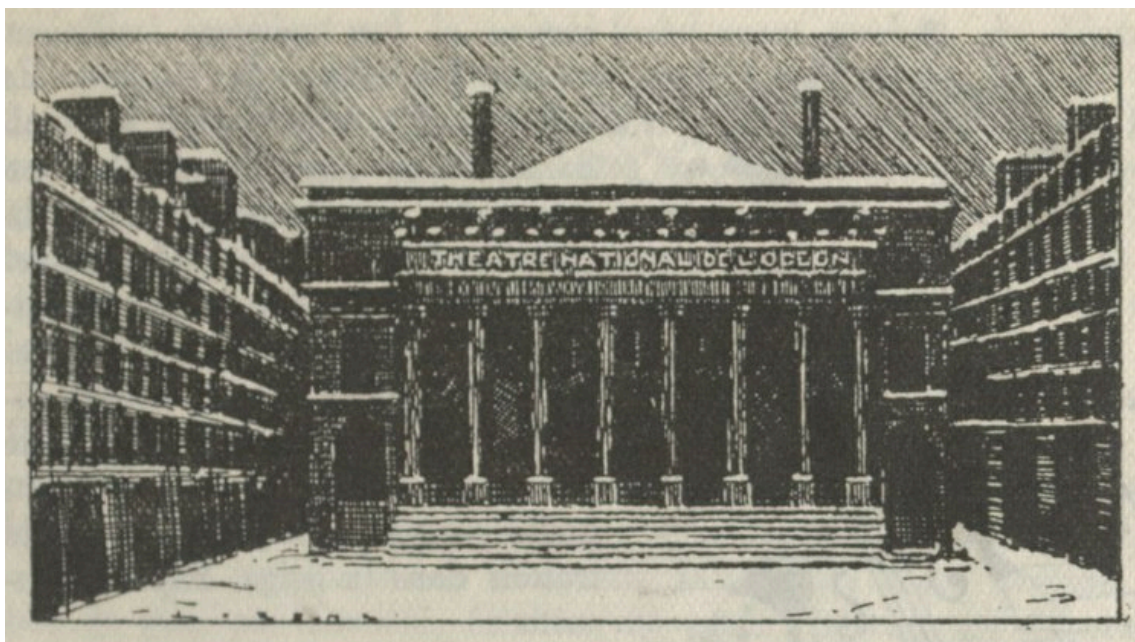
Bourget n'était pas encore le personnage grave, et très haut, qu'il fut plus tard. Fils d'un universitaire, il avait, durant plusieurs années, donné des leçons, pour vivre, et, seulement depuis quelques mois, il vivait du journalisme. Cette nouvelle situation lui plaisait si fort qu'il exprima son bien-être, un jour, en disant qu'il se figurait être « en vacances ». Ayant un vaste et solide fonds de savoir, Bourget possédait, déjà, un talent profond d'analyse critique, et il avait, dès la première heure, de la tenue dans ses vêtements et dans son style. Alors, secrétaire particulier d'un député chef de groupe et directeur de journal, il écrivait, sur des questions de politique intérieure ou étrangère, que lui développait le député, au retour de Versailles. des articles remarquables, dont vingt minutes avant de les commencer, il ne savait pas le fin mot. Toujours, mais dans une autre manière, l'habitude et l'art d'amplifier avec talent, en vers latins ou dissertation, un sujet fixé.

Auteur, déjà, d'un livre de vers curieux, *Edel*, il avait encore, dans son cabinet de travail, un nombre de pièces inédites, toutes rangées avec soin, les avrils ici, les tempêtes dans un second tiroir, tout classé par genres. Sapeck, son ami, le fumiste illustre, était terrible, quand il venait chez Bourget. Il mêlait les poésies descriptives aux poésies allégoriques, les pièces émues aux pièces philosophiques. – Bourget ne songeait pas à prouver l'immortalité de l'âme et l'unité de la morale en ce moment, car il finit par dire à la jolie boudeuse, en allongeant le bras gauche :

– Prends cette cigarette et appuie le feu sur mon poignet... jusqu'à ce que tu penses que c'est assez... Tu verras bien que je t'aime 1...

Elle refusa. Alors, relevant la manchette et appliquant lui-même, – le charmant psychologue, – la cigarette sur la peau, il resta impassible, (se rappelant l'exemple de Mucius Scœvola, dans l'histoire romaine). Mais « N'en-a-pas » releva bien vite la main de son ami, et, généreuse, des larmes aux yeux, elle lui pardonna en appliquant ses lèvres sur ses lèvres.. Toute la bande cessa de causer une seconde, pour regarder la scène. « N'en-a-pas » avait éclaté de rire. C'était si drôle ! Ah ! Bourget n'était pas encore le personnage considérable qu'il fut plus tard, le grandissime écrivain conservateur et catholique. Où sont les jeunesses d'antan ? Paul, maintenant, rêvassait. Tout à coup, Bourget, ramené à son ennui, murmura, comme se parlant à lui-même : « Je voudrais être loin de moi ! » – L'Académie Française, le château de Chantilly, *la gloire*, ça vaut-il son espérance et la jeunesse ?

La neige avait cessé de tomber.



A la station de l'Odéon, trois omnibus attendaient de rouler pour les Batignolles, et, sous les galeries du théâtre, les libraires avaient fermé leurs boutiques. La terre était blanche, et le ciel toujours noir. Montclar, Goudeau, Sapeck, Coralli, les autres étant restés au Médicis, cheminaient

vers le « d'Harcourt ». En entrant, surprise. – Tolbecque, assis, au milieu du café, son violoncelle entre les jambes, jouait une valse langoureuse. On s'informe. Tolbecque et Bétrit, n'ayant, ce soir, pas plus de sous en poche qu'on ne voyait d'étoiles au firmament, avaient organisé une tournée dans les brasseries. Comme il n'y avait pas de piano au d'Harcourt, Bétrit s'était contenté de faire le speech et une quête qui avait rapporté déjà, en nature, dix bocks, quatre kummels et une chartreuse verte. Goudeau, pour soulager ses deux amis de ces offrandes, leur absorba sept bocks, en sept minutes. Quelques étudiants dansaient avec les filles de la brasserie. Presque tous les consommateurs étaient hydropathes. Quand Tolbecque annonça une seconde valse, celle-ci de sa composition, Emile, un peu gris, pria une chaude Espagnole de l'accepter pour cavalier :

– Si tu vales avec moi, tu perdras un enfant...

– Oh ! Rien à craindre. J'ai bu trop de bière.

Ils partirent étroitement enlacés, la tête de la voluptueuse madrilène penchée sur l'épaule du poète. Tolbecque avec son archet faisait chanter, comme des brises obéissantes, les cordes, tour à tour ou ensemble. Le violoncelle était magique, et Tolbecque était le sorcier. – Les groupes valsaient entre les tables de marbre. Et Patrice Montclar pensait à Dinah Samuel qui, sans doute, était en scène. On jouait, ce mardi, à la Comédie-Française : *Andromaque*. En ce moment, sans doute, elle implorait Pyrrhus, au troisième acte.



Puis, la bande sortit et descendit le boulevard Saint-Michel. Une fille avec un perroquet vert, empaillé, sur son chapeau, faisait le trottoir dans la neige, Sapeck l'accosta :

– Toujours une femme aime qu'on la loue. Combien ?... Nous allons te faire la « conduite » pour que tu en aies « une ».

Montclar lui rappela que Hugo, le maître des maîtres, recommande de ne pas insulter une femme qui tombe. Ils s'avançaient sur une même ligne, car un d'eux avait, en une belle allégorie, conseillé de ne se mettre à la suite de

personne et, maintenant comme toujours, de se donner le bras. Donc, bras dessus, bras dessous, *sauf Tolbecque, en serre-file avec son violoncelle sur l'épaule*, ils se heurtèrent, sur le même trottoir, à une autre bande. C'étaient Rollinat, lugubre, Taboureux, qui disait aimer sa pipe et sa femme, et se servir autant de l'une que de l'autre, – Charles Cros qui exposait à Charles Frémine, le chanteur des pommiers, un système pratique de communications interstellaires. Le poète interrompit pour demander au savant où est, dans une femme, le centre de gravité. – On fusionna, mais, avant de repartir ensemble, chacun jeta un sou sur l'orgue de barbarie d'un vieux mendiant adossé aux grilles du musée de Cluny. Le jeu ne fonctionnait pas, la clef du clavier n'ayant pas été poussée, et le malheureux, qui était sourd, tournait la manivelle, sans tirer le moindre son. Montclar avait apitoyé ses amis :

– En mil huit cent trente, c'était peut-être un poète comme nous. On a compris sa poésie comme on entend son orgue... Qui sait de nous autres ?

Ainsi, profilant sur la neige, fraîchement tombée, de bizarres silhouettes, « les artistes pressés marchaient comme des fous ». Ces hydropathes n'étaient pas pressés ; ils le semblaient seulement. Remuante, désordonnée, tapageuse, cette horde de futurs grands hommes qui sortait de brasseries à femmes, retournait dans une brasserie. Taboureux, caressant sa barbe broussailleuse, poussait, de distance en distance, le cri des chouans, et Tolbecque portait toujours son violoncelle sur l'épaule.

Patrice aperçut une actrice de Cluny qui avait débuté la veille. Il la connaissait. Elle était arrêtée, près de l'entrée du théâtre, et, les pieds trop finement chaussés pour la neige, d'une poignée levant le bas de sa robe, la croupe pouffante, elle relisait son nom sur la grande affiche. Un peu penchée, Yvonne faisait une tache exquise, un bec de gaz, par derrière, éclairant de petits cheveux, qui frisotaient sur la nuque. Dans un fiacre, un monsieur l'attendait, qui avait laissé la portière ouverte. Mais est-ce qu'elle ne s'en moquait pas comme d'une guigne ? Elle est ravie de voir son nom imprimé, en vidette.

Puisqu'elle quitte le théâtre, Patrice serait-il en retard, et l'exactitude ne serait-elle plus la politesse des poètes ? « Raterait-il » Dinah Samuel ? Il

cria, sans autre forme, un bonsoir à tous, salua d'un regard, la petite actrice, qui montait dans le fiacre, et fila, d'un pas rapide, Taboureux et Goudeau dans la nuit et la neige, hurlaient :

Jésus-Christ s'habille en pauvre :  
– Faites-moi la chanté !  
Des miettes de votre table  
Je ferais bien mon souper...

Pas de voiture sur le boulevard Saint-Germain ou sur le boulevard Saint-Michel. Montclar héla deux cochers, mais ils n'étaient pas libres. Il traversa, en courant, la rue Racine. La déveine était tenace. Pas un fiacre à la station du Luxembourg. Il monte dans l'omnibus de l'Odéon aux Batignolles. Trois personnes seulement à l'intérieur. D'abord, au milieu, un gros bourgeois, au ventre énorme, qui ferma les yeux pour sommeiller, puis une mignonne actrice de l'Odéon, Claudine Millet, une ingénue. Accotée au fond, elle cachait ses mains dans un manchon et le serrait contre sa poitrine, se ramassant, afin d'avoir chaud le plus possible, les cuisses croisées, les jambes l'une contre l'autre, le chapeau faisant comme un auvent sur ses cheveux châtons et ses yeux. Sa mère était près d'elle, maigre et vêtue de noir. Montclar, au coin, près de la plate-forme, assez inquiet, se disait qu'il manquerait peut-être le rendez-vous.



Claudine Millet avait déjà quitté sa loge pour rentrer dans celle de sa mère où, sa joliesse endormie, elle rêverait d'un protecteur sérieux. Et Yvonnette ? Partie aussi. Quel caprice eut-il à s'attarder avec ses amis, les poètes, pour dire ou entendre des paroles inutiles ! Et quelle folie de perdre le temps en répétitions d'amour, avec des filles de brasserie, en songeant à Dinah Samuel ! Il regarda l'heure à sa montre. Onze heures moins cinq.

Rassuré, Patrice Montclar rabaissa son pantalon qu'il avait retroussé, fit tomber sept à huit flocons ramassés par son ulster, puis il médita. Un mois auparavant, avec l'aide du vin du félibre, il avait fait à Dinah Samuel, la plus célèbre tragédienne du temps, un aveu de son admiration, de son enthousiasme, de sa passion, et, – dans une heure peut-être, – il aurait cette

femme dont Paris, avec Paris le monde entier, applaudissait le talent et fêtait la beauté charmeresse. Pour un seul ce que tous désirent. Il relut la lettre. Pourquoi, décidément aurait-elle indiqué onze heures ? Puisque tous les jours, il allait la voir, le matin, ou le soir, à cinq heures, chez elle, ou bien, au théâtre, vers neuf heures. Dinah Samuel ne pouvait préciser plus clairement la fantaisie d'une nuit. Malgré la tristesse du décor d'hiver, qu'il apercevait, de la porte de l'omnibus, car les vitres étaient opaques par la gelée, il était joyeux comme autrefois, à Digne des Alpes, lorsqu'il se promenait, par les champs, avec Pépin des Grillons, et que le soleil de juin brillait dans le ciel profondément bleu. Dinah Samuel avait, durant un congé, joué à Christiania. Patrice se souvint de l'adieu, pénétré d'un sentiment mélancolique, qu'un journal norvégien, adressa, pour son départ, à la comédienne : « Dinah, quand vous vous en allez, le soleil, qui réchauffait les ours blancs du septentrion, disparaît. » Et n'avait-il pas, lui, un peu l'aspect d'un ours brun, avec son ulster velu ?

L'omnibus traversait le pont. Sous le ciel sombre, la Seine coulait, noire, entre les quais chargés de neige. Il eût, rien qu'à voir le fleuve, une sensation de froid. – Un conseil municipal socialiste devrait bien faire construire, sous la Seine, dans l'intérieur de Paris, comme Londres a un tunnel sous la Tamise, des fourneaux monstres, afin de tiédir l'eau pour que les pauvres diables, qui s'y jettent, l'hiver, ne souffrent pas trop du froid. –

Au débouché du Louvre, avant la station, Patrice Montclar quitta l'omnibus. L'avenue de l'Opéra, – au bout de laquelle, sur le monument illuminé, demeurait visible l'Apollon d'or, – était très amusante à l'œil, avec ses effets de lumière électrique sur la nappe de neige. Presque personne sur la place. Les becs de gaz, dans les réverbères suspendus aux arceaux du Théâtre-Français, n'étaient pas encore éteints, et les fenêtres du foyer du public étaient toujours éclairées. L'omnibus, à cause de la neige, avait dû mettre beaucoup de temps pour venir jusque là. Mais la représentation durait toujours. Patrice Montclar monta par l'escalier de l'administration. Sur le palier, aux murs couverts de tableaux jusqu'à la corniche, il vit un huissier de la maison assis sur la banquette de cuir ; il le questionna :

- Pourriez-vous me dire si Mme Dinah Samuel est encore en scène ?
- Non, elle n’y est plus. Andromaque s’en va après la première du quatre.

Au deuxième étage, il fit toc à la porte de la loge de la comédienne. La voix d’or répondit. D’un pas, il franchit la minuscule antichambre, et, soulevant une portière, il fut dans l’étroit salon de réception. Dinah Samuel était, à gauche, dans son boudoir. « Je m’habille ! » cria-t-elle. – Un vieux monsieur, légèrement obèse, le crâne dénudé, sur lequel étaient ramenés de rares cheveux teints, de longs favoris châains, les yeux clignotants, le nez en bec d’aigle sur une bouche aux lèvres épaisses, la peau rose, le menton gras, semblait, – debout, en cravate blanche, habit noir et bottines vernies, – quand Patrice Montclar entra, fort occupé par la contemplation d’un groupe en bronze sur la cheminée, représentant un hibou qui fouille une tête de mort, au front cerclé d’une couronne, et ne trouve ni peau ni cervelle. C’est intitulé : *Rien*. Les deux hommes se saluèrent.

C’était M. Bürgster, le banquier, un juif originaire de Moscou. sexagénaire. On chuchotait à la ville, que, de vingt à trente ans, il avait été précepteur à Wiesbaden, mais qu’il s’était fait chasser d’une haute famille et qu’un décret lui interdisait, ce dont il ne se souciait guère aujourd’hui, l’éducation des enfants sur l’étendue du duché de Nassau. Ensuite, il avait vécu comme chevalier d’aventure, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Belgique, et n’avait pas négligé l’industrie. De Leipsig, où il avait fondé une librairie, il passa, après banqueroute, à New-York, pendant la guerre de sécession. Ayant obtenu la présidence d’un comité d’examen de la viande de porcs destinée aux armées fédérales, il avait trouvé, dans cette situation honorifique, les premiers cent mille francs de son immense fortune. Veuf deux fois, ayant toujours cherché les dots, avant d’être opulent, même en trompant les parents sur son avoir, il assistait, le lendemain de la mort de sa seconde femme, à la réouverture des Variétés. A cinquante ans, riche à millions, il avait épousé une jeune miss de vingt ans qui, celle-là, était pauvre. Le contrat recevait des coups de canif réciproques, donnés avec une grande convenance.

Dans le boudoir, Dinah Samuel achevait de s'habiller sans sa femme de chambre, partie depuis peu de temps. Patrice Montclar, sans causer avec le banquier, regarda, comme s'il ne les avait jamais vues, sur la tapisserie d'un papier velouté, rouge sombre, des esquisses à la plume ou des aquarelles, dans leurs encadrement de velours noir à clous d'argent, puis une peinture de Dinah Samuel, des pendus dans une forêt, avec les corbeaux, et, sur une applique en bois d'ébène, une tête de momie bien conservée, avec un vers desséché dans le trou du nez. Patrice était là depuis trois minutes à peine. Tandis que le banquier était adossé, stupide, à la cheminée, il considérait, assis sur le divan, sur lequel des étoffes de soie multicolores étaient jetées, une feuille de papier ramassée sur la moquette écarlate, une grande page, avec un dessin de Dinah Samuel, *mais absolument blanche*, moins quelques mots, au bas, en griffonnage d'un délié presque microscopique : *les amoureux invisibles*. A ce moment, Dinah Samuel, qui venait de dévêtir le peplum et les voiles de deuil d'Andromaque, entr'ouvrit les tentures du boudoir ; et, – merveilleuse de modernité dans une robe de peluche bleu sombre à broderies de jaïet bleu et large écharpe de satin blanc, en biais, le cou caché sous la collerette habituelle de dentelles, – elle dit avec volubilité :

– Bonsoir, amis. Que pensez-vous de ce croquis de moi, Patrice ? D'aucuns nient que je sache même dessiner. Vous pourrez affirmer le contraire dans vos journaux. Hein ! que feraient, mon cher, les gazetiers, si les comédiens ne leur fournissaient pas de la copie ? Nous vous faisons vivre.

Patrice Montclar répliqua qu'il pouvait faire une description de la neige, à travers les rues et les boulevards, avec les accidents de couleur occasionnés par les kiosques des journaux, les stations de fiacres, les passants, et ne pas se croire l'obligé de la neige. La gloire des comédiens est passagère, un écrivain peut la rendre immortelle.

M. Bürgster, le banquier, toujours debout, écoutait, sans rien dire, immobile, tandis que Dinah se mirait dans une glace entre deux becs de gaz, et, sur son front, arrangeait ses frisons. Elle posa sur sa tête mignonne, à la chevelure blonde broussailleuse, en la retenant par des brides nouées à

gauche, un chapeau Marie-Antoinette, en peluche, même ton que la robe, avec un cordon de point de Paris, autour, et deux plumes blanches où, dans les barbes, étaient fixées deux araignées en argent. Patrice Montclar, derrière, assis sur le divan, la voyait, dans la glace, sourire de sa riposte. Elle dit :

– Savez-vous, mon cher ? Le prince de Galles et le roi de Grèce sont tous deux, incognito, de passage à Paris. Je l’ignorais. – Le prince vient, ce soir, au foyer avec un monsieur et me le présente comme son beau-frère. Je m’incline. Le prince va féliciter ensuite mes camarades et me laisse avec le monsieur. Je bavarde un instant avec lui, je l’appelle « monsieur » tout le temps, je fais des calembours, et je remonte dans ma loge, et Cadet Coquelin me demande comment j’ai trouvé le roi de Grèce... – « Quel roi de Grèce ? »

C’était le monsieur.

Je dégringole l’escalier, quatre à quatre, et je cours au prince qui était encore, heureusement, au foyer, avec l’autre :

– C’est une trahison. Vous ne m’avez pas avertie que vous me faisiez l’honneur de me présenter au roi de Grèce.

– Je vous ai dit : mon beau-frère.

– Votre beau-frère ? est-ce que je le savais, moi ?... Ça pouvait être tout aussi bien un marchand de « suif ».

Dinah Samuel racontait, en riant, cette anecdote. M. Bürgster, – qui n’avait pas encore prononcé un mot depuis la venue de Patrice, – dit à la comédienne :

– Vous avez beaucoup d’esprit.

– Prenez, si vous êtes pauvre, répliqua-t-elle nonchalamment.

Sur la prière de la délicieuse femme, Patrice alla quérir une pelisse dans le boudoir, où, sur la table de toilette étaient encore étalés les pots de coldcream, de rouge, les fards de toute sorte, et au milieu, la patte de lièvre ; puis il aida Dinah Samuel à endosser la pelisse et à s’emmitoufler dans ses fourrures.

Oh ! le trio des blondes, Rose Pipo, Augusta, duchesse d'o, Grévinette ! Serviront-elles – dans dix minutes ou dans vingt, – les répétitions d'amour auxquelles, donnant la réplique sans le savoir, vous avez remplacé votre reine ? Dinah l'interrogea précisément sur la façon dont il avait passé la soirée :

– Etiez-vous dans la salle ? J'ai regardé, vainement, aux fauteuils d'orchestre... Vous auriez entendu, peut-être, de beaux vers dits « pour vous ».

La comédienne et le poète causaient sans se soucier de M. Bürgster. Elle remettait à son côté deux branchettes de lilas, posées, pendant la représentation, sur l'applique en bois d'ébène, près de la tête de la momie, quand le banquier fit, à la dérobée, un geste d'impatience.

Elle s'approcha de la cheminée, à laquelle M. Bürgster était adossé, et, ramassant, derrière lui, un revolver de poche, sur lequel était le paquet de lettres arrivées, le soir, pour elle, chez le concierge du théâtre, elle murmura quelques mots dont Patrice Montclar ne saisit qu'un seul : « voiture ». Le banquier s'inclina pour saluer et les laissa seuls. Allait-elle rentrer chez elle avec ce banquier sexagénaire dont elle ne s'était pas plus occupée que des panneaux de soie japonais, où brillaient des magnolias et des canards mandarins, çà et là, suspendus aux murs ?

Dinah Samuel serait-elle à vendre, beaucoup plus cher, très cher, mais à vendre comme Rose Pipo, comme Augusta, comme Grévinette ? Il ignorait que le banquier avait reçu, par le même courrier, une lettre semblable à la sienne, et que, le matin, la femme de chambre avait demandé à la grande tragédienne s'il fallait, dorénavant, ouvrir un compte avec le boucher. Dinah, bien que juive, sentait, malgré sa volonté, par suite de sa vie déclassée, l'or glisser entre ses doigts. Et les notes des fournisseurs à solder ? Il fallait de l'or toujours, puis encore.

Dinah Samuel gentiment frileuse, emmitouflée, s'appuyait, quelques pas, au bras de Patrice, lui, le collet de son ulster relevé, pareils à des amoureux qui vont sortir dans la neige.

Ils rencontrèrent, sans lui parler, à l'étage du foyer, Mme Favart, vieillie, dont elle avait rejoué les principaux rôles, maintenant simple pensionnaire

du Théâtre-Français, parce qu'elle avait réclame, par besoin, ses parts de sociétaire. A l'avant-dernière marche du grand escalier, Dinah Samuel s'arrêta :

– Bonsoir, Patrice.

– Adieu, madame.

Contre son habitude, il ne baisa pas la main de la comédienne, à la petite place aimée, n'en ayant pas le courage.

Devant la porte de l'administration, une voiture, attelée de deux chevaux qui piaffaient, attendait, le cocher gourmé sur son siège, le fouet sur la cuisse, les rênes tendues. Un groom, au bord du trottoir, était roide comme un groom de plomb. Patrice Montclar tourna la galerie du côté de la rue de Richelieu. La représentation était terminée, et les réverbères des arcades éteints.

Point de passants. Paris semblait endormi dans la neige. Le poète vit la voiture traverser rapidement, la place et s'engager dans l'avenue de l'Opéra, vers l'avenue de Villiers. Dans une gerbe de lumière électrique, traversant les deux portières, aux vitres baissées, il avait aperçu, quelques secondes, deux profils sémitiques, comme pour une médaille, celui de Dinah Samuel et, au second plan, celui de M. Bürgster, le banquier. Un de ses longs favoris pointait en avant.

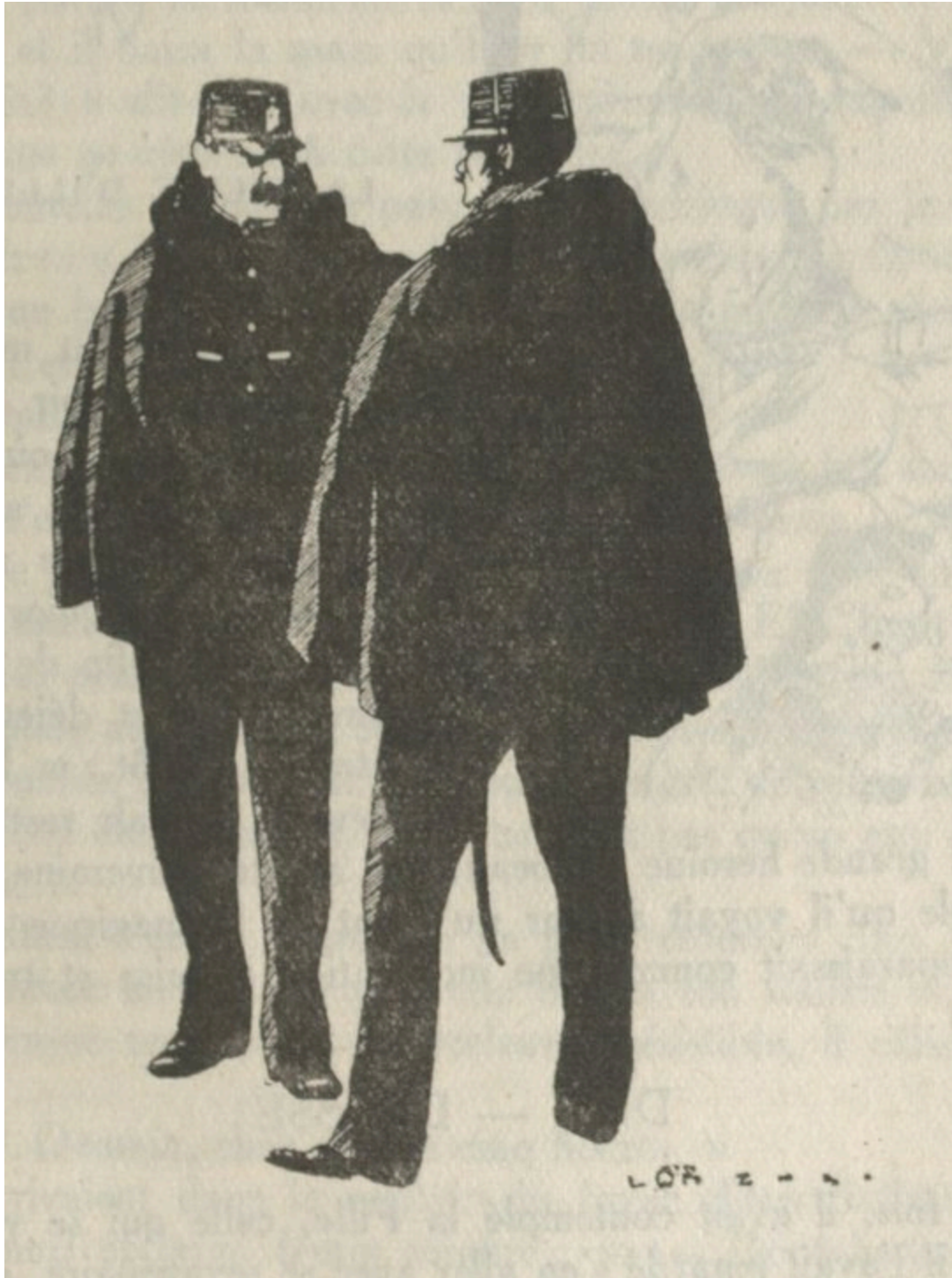
Alors, quittant les galeries, il marcha dans la neige, à pas lents et s'en alla par la rue de Richelieu. Ce n'était pas son chemin, puisqu'il habitait, sur la rive gauche, rue Gay-Lussac. Mais que lui faisait ? Pâle comme un mort, il regardait n'importe où, sans voir. Puis, la pensée, peu à peu, revint dans son esprit accablé. Il n'éprouvait aucune jalousie, aucun sentiment semblable à celui d'un homme qui sait la femme aimée avec un autre. Il n'avait pas affaire à un rival, mais à de l'argent. D'ailleurs son imagination seule était blessée et seule se plaignait. Avoir la foi dans les grandes choses, livres ou actes ; avoir la foi dans les génies ; avoir l'espérance des amours sincères, des dévouements héroïques, des probités intègres, avoir l'espérance d'être utile à autrui, d'être glorieux et d'être bon ; avoir la charité pour tous les êtres, avoir la charité qui console et qui soutient les faibles ; avoir la foi, l'espérance et la charité, comme le voulait Jésus, de Nazareth, (moins fort

que ses ennemis, puisqu'ils ont pu le crucifier), n'est-ce pas chimère ou naïveté ? Etre fort, voilà. – Lorsque, en Provence, dans le pré des Sièyes, derrière le bastidon, Patrice lisait, avec Pépin des Grillons, les amours d'Ophélie, de Juliette, de Chimène, de doña Sol, il ne se figurait pas Dinah Samuel, la tragédienne illustre, comme une courtisane. Avoir de l'argent, serait-ce le vrai, le seul but ? Montclar était ridicule et se disait que l'égoïsme est un vice seulement pour les pauvres d'intelligence. On me demande comment je me porte et si mes affaires vont bien. Mais, si je vous répondais que je crache le sang et que je suis dans la misère, vous vous enfuiriez après m'avoir, pour vous débarrasser de moi, dit une phrase banale. Il faut être semblable aux gladiateurs et sourire au moment de mourir. Dinah Samuel est à vendre, et tout comme elle. C'est question de chiffre. Toutes les beautés et tous les talents sont au plus fort enchérisseur. Les respects suivent ceux qui triomphent ; et des rires sans pitié, les vaincus qui ne peuvent plus se relever. Demeurent incorruptibles ceux et celles à qui l'on n'offre rien, ou pas assez.

Il se promenait ainsi, à la lueur des becs de gaz, considérant parfois, les yeux ternes, leurs flammes épanouies en trèfle. Pourtant, ces fleurs parisiennes, aux calices sur de hautes tiges, lui étaient chères, comme lui furent les fleurs sauvages écloses, en mai, dans les montagnes alpestres. Mais si les illusions existent, matériellement, invisibles atomes, une d'elles, – libre, – partait entre les becs de gaz.

Or, au coin de la rue du 4-Septembre, il rencontra, plus calme, après avoir analysé sa mélancolie, deux gardiens de la paix, qui, serrés dans leurs capotes noires, les capuchons ramenés sur la tête, causaient dans la neige. Patrice Montclar saisit, en passant, ces paroles de l'un des deux sergents de ville.

– Puisque vous aimez Adèle, il faut le lui dire... Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, étant plus âgé que vous et près d'avoir ma retraite ?... Amusez-vous, allez... la jeunesse n'a qu'un temps.





## VI

# LA TUEUSE D'ILLUSIONS

Son écœurement ingénu durait encore, depuis le soir de neige, la semaine précédente, où il avait vu la très chère, la très adorée, la si charmante et géniale rentrer chez Elle, avec le banquier sénile à la face de singe, (afin de prêter à un lingam flasque et déjeté, sa Fleur secrète ou, plutôt, sa bouche harmonieuse). Dinah restait, pour le poète, une grande héroïne du beau, une artiste souveraine ; à la clarté de l'auréole qu'il voyait autour du front de la magique comédienne, elle lui apparaissait comme une incarnation exquise et troublante de Dieu :

D.S. – DEESSE

Cette fois, il avait contemplé la Fille, celle qui se vend, qui se prostitue ; il l'avait regardé s'en aller avec, se sexagénaire, sans dégoût, *elle, Dinah Samuel*, de sentir baver sur ses lèvres où chante la poésie, ses lèvres musiciennes, – un peu de spasme et la mort. Pourquoi, elle, indépendante par son talent, subir des caresses impuissantes. Il n'était plus retourné chez Dinah. Pourquoi donc, ce soir, au théâtre ? Oui, pour serrer la main à un acteur de ses amis ; mais surtout dans une espérance de la rencontrer, *Elle*, et de lui parler.

Amour de tête, amour de cœur, qui sait ? Orgueil ! Curiosité ! vous analyser ? C'était sûrement de l'amour, – de l'amour à vingt ans. Montclar, – toujours en son ulster coutumier, – descendait l'escalier des loges, lorsqu'une voix, de l'étage au-dessus, l'appela. Il reconnut la voix aussitôt, et, levant les yeux, il aperçut Dinah Samuel en son costume de doña Maria de Neubourg. Blanche et blonde, la couronne royale en haut de sa fine tête nimbée de cheveux d'or évaporés, elle descendait aussi ; l'habilleuse, à plusieurs marches en arrière, portait la traîne de la robe de Sa Majesté. Il monta à sa rencontre ; et il baisa la main qu'Elle lui tendait. « – Vous m'avez abandonnée ? » dit-elle, avec le joli sourire qui la faisait si attirante que personne ne résistait à cette séduction.

Et Montclar ne résistait pas ; il était subjugué par le sortilège de l'incantatrice. « Voulez-vous m'offrir le bras jusqu'à la scène ? – Il avait sur son bras la pression délicieuse de la main de don Maria de Neubourg ; et la voix caressante disait :

– Pourquoi m'oublier ainsi ?

Il eut envie un instant de lui crier qu'elle l'avait fait souffrir affreusement, qu'elle mentait, qu'elle puait le vieux ; mais le sourire de la tragédienne le captivait, sa douce main appuyée était si magnétique qu'il s'excusa en prétextes vagues, de travail. Elle lisait clairement, au fond des prunelles irritées et désireuses de Montclar, les reproches qu'il refoulait au fond du cœur. – Voulut-elle ne pas se l'aliéner ? Fut-elle touchée par l'amour si franc, si sincère, de cet enfant presque ?

– Vous êtes mon ami. Et je ne veux pas qu'un ami comme vous me délaisse...

Il hésitait, s'étant promis de ne plus retourner chez Dinah. Elle parut chercher un instant, puis elle dit, et son sourire était une promesse, presque un baiser ; ensorceleur, irrésistible, il câlinait le jeune poète.

« – Demain, chez moi, à cinq heures. »

Ils arrivaient dans le couloir du foyer. Don Salluste passa, en manteau noir et large feutre sombre : « – Dépêche-toi, Dinah !... Tu vas rater ton entrée ! » Tout de suite, elle quitta Patrice. – « A demain ! » – et se mit à

courir gaminement ; la camériste trotta derrière, avec le poids de la longue traîne blanche.

Près de la porte qui ouvre sur la scène :

« – Cré nom de Dieu ! ma couronne qui ne tient pas bien ! » Dinah s'arrêta un instant ; puis à l'habilleuse : « Non ! ce n'est pas la peine. » Ainsi disparut dans la vibration d'un nouveau juron – ô rêves ! illusions ! primevères de la vie que chaque jour effeuille ! – Sa Majesté doña Maria de Neubourg, une reine de théâtre et de la poésie.

« – Hein, Montclar, qu'elle est drôle ! » s'exclama don Salluste, qui blaguait l'étonnement du poète, pourtant au courant de ces locutions de Dinah. « – Oui, bien amusante ! » fit-il, toujours un peu choqué, en effet. Il était, – par cette folle, par cette fantaisiste, par l'adorable, par l'immortelle, – complètement repris.

Le lendemain, vers cinq heures, comme déjà commençait à s'épandre le crépuscule, il sonnait à l'hôtel de Dinah. Jacqueline, la gentille camériste, dit : « – Madame est un peu souffrante, elle est couchée. » Montclar demanda des nouvelles, il était consterné ; cependant, la femme de chambre semblait exécuter une consigne :

« – Madame n'est pas si malade que ça... Une migraine... Madame pourrait bien vous recevoir, un instant, je crois. » Elle s'en alla ; et, au bout de quelques minutes, penchée sur la rampe de bois sculpté :

– Voulez-vous monter ?

Au premier étage, elle souleva des tentures, et quand il fut entré, elle ferma. – C'était la chambre à coucher, éclairée, tous les stores et tous les rideaux tirés, par deux flambeaux d'église posés sur le tapis profond, un de chaque côté d'un cercueil d'ébène dont luisaient les poignées d'argent. Deux longues palmes, comme en ont, dans les images, les saints et les martyrs, étaient posées sur le cercueil ; une tête de mort, à la peau desséchée, ouvrait à terre, dans le cercle de clarté des flambeaux, deux grands yeux caves, deux trous d'ombre. C'est ce que Montclar vit, et, en même temps, le vaste lit de milieu où, comme perdue sous les soies étranges, Dinah, le visage de profil sous les coussins, un svelte bras nu hors

du lit, les doigts fuselés jouant avec les dentelles du drap, se souleva un peu :

– Vous voyez, mon cher ami... (et c'était preneur, le prestige qu'elle donnait à chaque mot, le rythme, la musique de sa voix) vous voyez... ça ne va pas bien aujourd'hui, Mais j'ai tenu, quand même, à vous voir.

Elle souleva sa main ; Montclar, s'approchant, la prit et, sans répondre, il baisa le bras nu d'une trame de petits baisers jusqu'au-dessus du coude. « Mais vous me gantez, mon cher ! » s'écria-t-elle. La bouche ardente de Montclar s'énervait à la douceur de ce bras frêle ; et un parfum capiteux venait de la comédienne, du corps troublant et fin dont il était à peine séparé. Tout à coup : « Je vous adore ! » dit-il, et, comme un timide qui a pris une résolution et qui va de l'avant sans plus réfléchir, il se pencha vers elle ; et ce furent des baisers, se posant où ils peuvent, sur les yeux, sur les oreilles, sur les joues, sur les cheveux blonds épars, – enfin sur les lèvres. Lèvres sur lèvres, oh ! le long baiser ! il la prenait par ce baiser comme s'il la possédait tout entière, et, à la fin, quand il sentit que la résistance des lèvres divines à ses lèvres, en ce moment faunesques, n'était plus, sa main, – tout à coup glissée dans lit, – s'aventura.

« – Oh ! » Dinah pousse un léger cri effarouché, mais la main de Patrice va. La comédienne se défendait : « Vous me faites mal !... Je suis malade !... Je n'aurais jamais pensé !... Laissez-moi !... Oh ! » La main ne cherchait plus. – Montclar, ivre de cette femme et de cette sensation, les yeux brillants, fébriles, extraordinaires de joie, d'extase, transfiguré comme quelqu'un parvenu aux souverains faîtes, dans une apothéose de vie, de rayons, de lumière, parlait ; il disait son amour, le rêve qu'il faisait depuis si longtemps et qui hantait ses jours et ses nuits.

La main ne cherchait plus. – Tout à coup, Dinah, surexcitée, les lèvres frissonnantes : « Moi aussi, je t'aime ! » murmura-t-elle, pâmée. Elle avait, à demi, clos les paupières ; et elle demeura ainsi ; un peu du regard noyé glissait à travers les cils.

Maintenant, elle s'abandonnait en sauvant la pudeur ; puisqu'elle ne voyait pas, il pouvait oser. – Retirant sa main, et dévêtu en une minute, il s'allongea près d'elle, il colla son corps à son corps, tandis que, éveillée de la

surprise de ses sens, elle se débattait à nouveau : « Vrai, si j'avais supposé, je ne vous aurais pas reçu ! Oh ! non ! » – Elle achevait à peine sa phrase qu'elle voulait, d'une intonation comédienne, faire un peu colère, Dinah le recevait.

Montclar fixait les yeux de Dinah, qui étaient pour lui tout l'immense ciel ; deux frêles bras grêles se nouèrent sur lui ; et ce furent encore, en même temps que le mystérieux baiser, des baisers sur les yeux, sur les fossettes des joues et du menton, sur les cils, parmi la broussaille or des cheveux dénoués et encore sur les lèvres, lèvres sur lèvres. Soudain, il se rappela, dans une éclaircie de volupté, qui était celle qu'il étreignait, – un talent supérieur, une joliesse raffinée, la dispensatrice des plus nobles et des plus profondes émotions, une artiste merveilleuse jusqu'au génie, – et ce respect, soudain, faillit tout interrompre. Alors, fermant les yeux pour ne pas voir les yeux de l'énigmatique divinité et ne sentir en Elle que le gracieux et flexible animal, il la posséda furieusement. Tous deux poussaient de courtes exclamations, puis, langues dardées et croisées, ils se turent, frénétiques.

Il retomba à côté d'elle, la pressant contre son cœur. – Soudain, elle l'embrasse et s'échappe.

Quand elle revint, au bout de quelques instants, vêtue seulement de sa chemise de soie noire, tenant, à la hauteur de son visage, une petite lampe ancienne, elle s'arrêta et regarda son amant couché. C'était la même attitude qu'au théâtre, – *Hernani*, deuxième acte, – lorsque, en doña Sol, elle sort de sa maison et, debout sur les marches du seuil, elle cherche Hernani dans la nuit. Patrice joignit ses doigts dévots en un baiser épanoui vers elle.

« – Reviens ! » dit-il. Elle eut une moue suppliante : « – Non, je suis malade... Tu ne veux pas me croire ?... grâce ! » – « Viens, répète-t-il. Nous causerons, l'un près de l'autre... Oh ! rien de plus ! » – « Non !... tu ne serais pas sage... Lève-toi, mon amant ! Patrice ! Ta maîtresse a froid ! » A ces deux mots magiques : « Ta maîtresse ! » il obéit.

Lorsqu'il fut rhabillé, elle l'attira vers elle et, lui prenant le front aux tempes, entre ses deux petites mains :

« – Pars, à présent !... Il ne faut pas qu'on se doute de rien !... Ta bouche, mon Patrice !... Pars, maintenant ! »

S'en allant, quasi à reculons, tourné vers elle, ne pouvant s'éloigner de la Divine, il heurta du pied le crâne qui gisait sur le tapis, près du cercueil. « Pardon ! » fit-il machinalement, tout troublé encore du rêve merveilleux qu'il venait de faire. Dinah se mit à rire ; et, sur le palier, la porte close, il entendit encore le carillon tintamaresque et tintinnabulant de sa gaieté.

Dans son enfance, Montclar avait été amoureux, déjà. Dans la chapelle du petit séminaire, au fond du chœur, derrière l'autel, et le dominant, une niche s'ouvrait en ogive, où, sur un fond d'azur, de plein ciel, une Vierge toute blanche, d'une élégance frêle, apparaissait soulevée sur les nuages par deux anges. Montclar était très pieux alors, – à onze ans, – exalté de religion. Un jour que, pendant la messe, il priait, avec ardeur, Celle vers qui allait sa ferveur la plus tendre, il se surprit à songer à la joie sublime – en même temps, il était terrifié, épouvantablement, de sa pensée satanique – d'entrer au paradis, d'être l'amant de Marie, de l'épouse et de la mère de Dieu. Oui, l'amant charnel ; certes, il ne savait pas trop par quel baiser ; mais son désir ignorant errait sur la Vierge et, vaguement, la souillait. – Par quoi tenté ? Par la gloire de cette Femme qu'apothéosent, presque plus que Dieu même, les honneurs sacerdotaux de l'Eglise, de cette Femme qu'implore toute la chrétienté agenouillée, un peuple de femmes béatifiées, idéalisées en elle ? Montclar, enfant, fut-il ambitieux plus qu'amoureux ? « Rose mystérieuse, priez pour nous. – Etoile du matin, priez pour nous. – Reine des vierges, priez pour nous. – Reine des seins, priez pour nous. » Ces appellations hypnotiques des litanies le ravissaient.

Et c'étaient encore le cri de l'hymne triomphal : *Ave, maris stella*. Aussi, pendant le mois de mai, l'autel, en l'honneur de Marie, chaque matin fleuri de lys nouveaux, de grands lys blanc et or, sveltes comme Elle ; puis, pendant ce mois encore, au tomber du jour, les adorations particulières, – avant d'aller au dortoir, et aux rêves, – les yeux puérils gardant la gracieuse image vers qui tantôt ascendaient les prières, dans le chœur illuminé de l'étoilement des hauts cierges et de la splendeur magique des lys. – Que

voulait sa passionnette d'écolier ? Rien de précis. Pourtant, il rêvait sur les paroles latines : « *Ave, Maria, gratia plena ; dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus ; et benedictus fructus ventri tui.* » Ce ventre vers qui monte, par toute la terre, l'hommage de cette salutation, vaguement il rêvait, jaloux du Saint-Esprit qui le connut, de le dénuder aussi, de le caresser, d'émouvoir sa Bouche. Traversé de frémissements à cette idée infernale, se jugeant avec horreur sacrilège, trois longs mois – lourds jusqu'à la souffrance. – il fut hanté de cet amour : et il se croyait possédé du démon. Vingt fois, il fut sur le point de tout avouer au directeur du petit séminaire, M. Cougourdon, son confesseur ; il n'osait pas. Une fois, cependant :

– Mon père, je m'accuse... J'ai péché...

Comme il s'arrêtait : « – De quelle faute, mon enfant ? » – « J'aime... J'adore... la... » Montclar, sans pouvoir faire l'aveu qui torturait son âme, le cœur gros de sa passion, se mit à sangloter. – « Voyons ! calmez-vous ! » faisait le confesseur, ne comprenant rien à ces grosses larmes, à ces hoquets nerveux de pleurs qui secouaient l'enfant.

La crise passée, il garda son secret ; et, longtemps encore, à la chapelle, – jusqu'à sa première communion, – il tint, obstinément, ses yeux sur son paroissien ou son livre de cantiques pour ne pas voir la Vierge, la Reine du ciel, légère et charmeresse en son assomption dans l'azur, et pour ne point, d'une imagination coupable, – imagination ingénue et curieuse qui ignorait tout du corps merveilleux de la femme, – soulever lentement, jusqu'au nu fleuri, la robe divine.

N'était-ce pas le même sentiment qui occupait Montclar, – il se le disait, dans la rue et sur le boulevard extérieur, en sortant de chez la grande tragédienne Dinah Samuel – n'était-ce pas le même sentiment qui l'exaltait, ce matin de janvier, où il vit en Dinah une reine de France ?

Il était arrivé, vers dix heures, sans être attendu, malgré le mauvais temps, par la première neige. Pour mieux la voir tomber, elle eut ce caprice de sortir avec lui, dans la cour. Les flocons enveloppaient Dinah et, de leurs cristaux fins comme d'une poussière de diamants, semaient ses cheveux blonds. – Oh ! l'enjôleuse !

Un flocon se posa sur sa lèvre ; aussitôt, pointant sa langue, elle le but. La comédienne s'amusait de l'hiver ; et elle n'avait pas froid, – semblant en sa robe blanche l'incarnation féminine et délicieuse de la neige, – moins froid, peut-être, car les fleurs sont sensibles, que la branche de lilas blanc fixée par une agrafe pour fermer la collerette. Elle riait dans la première neige ; et les flocons – à mesure s'accrochant à la houppe de cheveux fous qui est au milieu de sa coiffure d'or, une évocation de clownesse, – les flocons lui tressaient une couronne. Montclar plia, un instant, le genou devant l'actrice de génie : « – La nature vous met un diadème, Dinah !... Salut, reine de France ! » – Sa Majesté faisait la gamine, et, tirant la langue, friponnement, buvait de la neige.

Marchant devant lui, sans prendre garde où il allait, se rappelant tout cela, recommençant, par le souvenir, l'heure inoubliable, – Montclar était arrivé place Pigalle. Sept heures dix, au bureau d'omnibus. Il était trop tard pour retourner au quartier Latin, à la pension habituelle ; le poète entra au hasard, dans un des cafés voisins, où, à travers la vitre et les rideaux de guipure, il avait vu des dîneurs.

C'était plein. Une seule place libre ; il s'y installa.

Montclar n'était là, dans ce cabaret, que corporellement : Il revivait l'heure exquise, – l'heure délicieuse, l'heure féérique, l'heure royale, – pour fixer dans sa mémoire, à jamais, le moindre détail, lorsque, tout à coup, le nom de Dinah Samuel, prononcé à côté de lui, le fit tressaillir.

« – Oui, mon cher, disait un monsieur chétif dans des habits étriqués, une petite figure chafouine que barraient deux fortes moustaches noires, Dinah Samuel n'a pas loin de quarante ans.

– Vous plaisantez ? demanda celui à qui il s'adressait.

– Pas du tout... Je suis du Havre, comme elle, et je suis renseigné. Elle est la fille d'un avoué du Havre, et d'une juive, qui faisait la vie, là-bas... L'histoire de Dinah ! oh ! oui je la connais et d'un bout à l'autre...

Il s'interrompt pour manger un peu ; et il reprit :

« – Mon cher, à onze ans, elle était déjà au courant de tous les trucs... Par exemple, se promenant avec une de ses sœurs, Rachel, dans les rues du Havre, toutes deux, avec leurs airs éveillés, se faisaient raccrocher, surtout par les officiers de marine. Le monsieur glissait cent sous à Dinah, qui était la plus fûtée, pour qu'elle vînt chez lui ; mais elle disait que sa sœur Rachel, (plus jeune, car l'autre avait à peine sept ans), raconterait tout à leur mère, et qu'il fallait lui donner aussi cinq francs... Cela s'arrangeait. Seulement Dinah, promettant de suivre ensuite le vieux, accompagnait Rachel jusqu'au coin de la rue, et, là, les deux gamines s'enfuyaient... Le lendemain, ou plus tard, si elles rencontraient de nouveau le bonhomme, Dinah lui affirmait gravement qu'il n'avait pas assez payé sa petite sœur et qu'elle n'avait pas voulu la laisser revenir. Le monsieur lui mettait encore dix francs dans la main, ce qui faisait un louis, et, paraissant décidée, elle s'en allait avec lui, lorsque, ayant fait quelques pas de son côté, Rachel criait à Dinah : « Reviens ! J'ai oublié quelque chose. Reviens !... Je veux que toi seule entendes ! » Dinah s'approchait de sa sœur, laissant le monsieur en arrière. Et toutes deux s'enfuyaient encore... Si par hasard, il les poursuivait, elles lui répliquaient « qu'elles n'avaient pas l'âge, qu'il était un cochon, et qu'elles allaient avertir la police... » Avec les vingt francs, elles achetaient des gâteaux, et, le soir, à dîner, elles disaient qu'elles n'avaient pas faim.

– Oui, c'est drôle... Mais comment pouvez-vous savoir ça ?

– Ah ! J'en sais bien d'autres !... Tenez, Dinah, après le Conservatoire, entra à la Comédie-Française. Eh bien ! un an plus tard, comme elle était criblée de dettes, elle se souvint que son père probable, l'avoué du Havre, lui avait réservé, par testament, une somme de vingt mille francs pour sa dot, si elle se mariait avant d'être majeure. Cet honnête homme avait voulu que sa fille fût honnête femme. Hein ! Dinah Samuel alla au Havre et arriva dans l'étude du notaire chez qui avaient été déposés les vingt mille « balles », la petite actrice mêlant tout à coup ses parfums subtils aux odeurs des vieilles paperasses. Le notaire était absent. Elle fut reçue par moi, son premier clerc... Vous voyez que je suis à même d'être bien renseigné... Elle dit qu'elle voulait ces vingt mille francs et qu'elle se marierait, au besoin, pour les avoir, avec un homme de paille qui la

laisserait ensuite tranquille... Sur mes observations, elle comprit qu'on ne se débarrassait pas d'un mari comme du gérant d'un journal, et que sa résolution était grave... Très en nerfs, elle allait et venait dans l'étude. J'indiquai un moyen terme et je proposai à la jolie pensionnaire du Théâtre-Français de réclamer seulement dix mille francs aux héritiers de l'avoué... Consultés, ils acceptèrent le marché et versèrent les dix mille francs entre les mains de Dinah, moyennant quoi elle fut libre de ne pas se marier... Ah ! elle était toujours aussi intelligente qu'au temps où, dans les rues du Havre, avec sa sœur Rachel, ayant seize ans à elles deux, elles extorquaient, avec ingénuité, des pièces de cent sous à de vieux « phoques » pour acheter des pâtisseries, et les manger en polissonnant avec les gamins de leur âge... Mon cher, j'ai eu Dinah avant bigrement d'autres ; j'avais douze ans, et elle neuf... C'était bien neuf, n'est-ce pas ? »

Il se mit à rire de son jeu de mots, et piquant sa fourchette dans son assiette, il se mit à manger plus vite pour rattraper les bouchées perdues. –

Montclar regardait cet homme chétif, sa figure chafouine, ses grosses moustaches, cet homme dont la parole bavait sur une icône, et il avait envie de lui chercher querelle, comme autrefois, un chrétien se battit avec quelqu'un qui avait mal parlé devant lui de la sainte Vierge.

Quand Montclar, qui avait écrit à Dinah Samuel, – à son amie, à sa maîtresse – avant de se coucher, une longue lettre, une lettre folle de bonheur, de passion, quinze pages où il avait calmé un peu son désir de crier au monde son secret et sa joie, quand Montclar alla au théâtre, – le lendemain soir, n'ayant reçu aucune réponse, – il rencontra à la porte des artistes et de l'administration, Théodore de Banville qui sortait. Le vieux poète lui apprit que Dinah s'était trouvée mal sur la scène. Tourmentée d'un malaise, elle avait essayé, pendant les deux premiers actes, d'y résister ; mais, au troisième, malgré sa volonté énergique, elle avait fait deux pas, à tâtons, puis, le visage envahi d'une blancheur effroyable, elle était tombée à la renverse sur un fauteuil.

« – De ses lèvres décolorées un flot de sang a coulé sur sa robe. C'était saisissant ! d'autant mieux qu'elle jouait l'agonie d'une poitrinaire... Ah ! la grande artiste ! Je viens de causer avec elle... Elle souffrait, et elle s'étudiait

au milieu de ses souffrances, afin d'arracher à l'art ses mystères redoutables... »

Montclar, très ému, quitta vivement le vieux maître. La loge de Dinah était pleine de visiteurs, parmi lesquels M. Bürgster, le banquier sexagénaire. La tragédienne, assise sur un divan, appuyée aux coussins, un peu pâle, tendit la main à Montclar, qui s'informait de ses nouvelles. « Ce n'est rien, dit-elle » et, sans plus s'occuper de lui :

« – A propos, Bürgster... est-ce que ça va bien aujourd'hui à la Bourse ? Toujours de la baisse ?... hein ?

– Oui, c'est bon !... Toujours, la baisse.

– Ah ! quelle veine !

Comme si cette nouvelle lui avait redonné de la santé, une flamme passa sur ses joues et dans ses yeux. Elle se leva, puis alanguie, la taille pliante, d'une main se soutenant à la portière qui sépare sa loge de son boudoir :

– Adieu, messieurs... je vais me déshabiller... Je vous renvoie... »

Tous saluèrent, prenant congé, et, comme Montclar restait, attendant un signe d'elle, un rapide clin d'œil, un mot affectueux, un geste imperceptible aux autres, où fut le souvenir du baiser absolu, multilabial, qui les avait unis, la veille. Elle dit, et rien dans son intonation, dans son visage, n'était un rappel intime de sensations, pour lui, pareilles encore au présent : « – Adieu, tous !... tous !... » Et elle disparut, Mme Bordier, la duègne, – *la cuvetta-mayor*, – reconduisant les visiteurs : « Dinah n'est pas raisonnable... Elle s'épuise... Elle se tue... » Et, derrière eux, Mme Bordier ferma.

C'était incompréhensible, et, dans l'âme, l'âme naïve du jeune homme, une effroyable secousse.

C'était cela, l'envers du théâtre, la vie ? c'était cela l'amour, la gloire ? – Quelle misère ! quelle honte ! Il comprit par Dinah Samuel, par celle qui fut, pour lui, la femme idéale, la poésie incarnée et vivante, pourquoi des vêtements cachent les sexes, ces aimants ignobles. Pourquoi n'était-il pas resté avec les spectateurs, avec le public, de l'autre côté de la rampe, avec la foi dans tout ce qui est beau, avec l'enthousiasme des braves gens. Il eût ignoré le corps, – mais aussi l'âme de cette Messaline, – *une impératrice*, quand même.

Cependant le désir de cette merveille, Dinah Samuel, l'obsédait toujours. De-ci, de-là, il apprenait de nouvelles médisances. Dinah avait eu un caprice pour un nègre qui était venu poser chez elle ; puis, à Bruxelles, pour un charpentier. Cette dernière fantaisie, après une conversation avec un architecte qui l'avait intéressée par quelques observations sur les divers types d'ouvriers.

« – Vous reconnaîtrez toujours un cloutier, par exemple, à son épaule et à son bras droits qui sont très forts, tandis que ses jambes et le bras gauche, privés d'exercice, ne sont pas développés. Il doit former la tête d'un clou d'un seul coup de marteau... Le forgeron, lui, est bas de dos sur des jambes faibles ; mais les deux bras sont superbes... Quand au charpentier, il est, généralement, bien proportionné. Vous le reconnaîtrez, dans la rue, à son déhanchement et à son dandinement. Il faut aux gars de cette corporation, de l'intelligence et de l'œil, afin de couper juste les pièces pour l'ajustage. Leur métier exige qu'ils se plient à toutes sortes de positions ; ils sont lestes, indépendants... un peu fiers... »

Des charpentiers, précisément, étaient occupés dans l'hôtel où Dinah Samuel était descendue. Le jour de son départ, – chaste depuis trois jours, elle retint, prétendait une camarade en représentation avec elle, au théâtre du Parc – l'un d'eux qui passait dans le corridor. La porte était entr'ouverte ; elle la verrouilla, quand l'homme fut entré ; l'ouvrier se fit moucher, comme au mauvais lieu, mais sans payer, puis s'en alla. – Elle avait eu encore une fantaisie pour Hernani. A force de se pâmer dans ses bras, devant la foule, elle voulut le posséder réellement. Le comédien prit au tragique, comme au théâtre, son rôle d'amant, tandis qu'elle, au bout de huit jours de pratique, était rassasiée ; ça ne lui plaisait plus. Un soir, – on jouait : « Hernani » – pendant le dernier entr'acte, ils se querellèrent. « Tu ne veux plus ! cria-t-il hors de lui. Eh bien ! tout à l'heure, je te clouerais sur les planches, d'un coup de poignard !... Oui, je te tuerai, gueuse ! » – Doña Sol eut le trac ; son camarade étant tellement surexcité, qu'il était capable de tout. Sans prévenir personne, elle quitta sa loge, se précipita dans sa voiture et rentra chez elle. On dut annoncer une indisposition subite de

Dinah Samuel. Mlle Machin, qui savait le rôle en double et se trouvait au théâtre, remplaça, fort mal, sa cheffesse d'emploi. Dehors, il bruina. Aussitôt le cinquième acte terminé, Hernani, sans quitter son costume, endossant son pardessus de fourrures, mettant son chapeau de soie à larges bords plats. vint à pied, car il savait si peu ce qu'il faisait, qu'il ne songea pas même à prendre un fiacre. Il sonna, longtemps, toujours en vain, à la porte de l'hôtel. Dinah qui avait donné ses ordres, sans doute, particulièrement nerveuse, à cause des émotions de la soirée, était au lit avec le directeur de la compagnie des Chalets parisiens (entrée cinq centimes, et dix avec toilette). – La pluie, tombant à nouveau, très fine et très froide, calma Hernani.

Et – toujours – le désir de cette merveille, Dinah Samuel, obsédait le poète qui l'avait eue, une fois.

Un matin, vers six heures, entré chez Francisque Sarcey pour lui recommander l'œuvre d'un camarade, Montclar aperçut, avec stupéfaction, Dinah Samuel allongée paresseusement sur le divan du célèbre critique. Quand le jeune homme eut remis le livre de son ami, l'actrice rappela Sarcey près d'elle : « Tu es beau ! » disait-elle en riant, amusée comme une frêle ondine qui jouerait avec un faune. Entourant, de ses bras ténus et courtisans, les massives épaules de Sarcey, elle lui mordillait l'oreille, et, du bout de sa langue rose, caressait, dans le trou velu.

Tout à coup :

– Oh ! Francisque !... Se reprenant, comme si elle hésitait : « Je ne devrais pas dire ça devant Montclar. Il est trop jeune !... » Puis, avec un geste et une moue de zutisme : « – Vous, ça vous amusera... Vous savez que j'ai eu, quelque temps, pour amant sérieux le général de Mistocol. Il n'est pas bien agréable. Pour ça, non !... Eh bien ! afin de le quitter gentiment... car il n'est pas très riche, bien qu'il tripote dans des combinaisons financières... une nuit que j'en avais envie et qu'il ronflait à côté de moi, je lui ai pissé sur la figure... oui, sur la figure... »

Et Dinah se mit à rire, au souvenir sans doute de la tête du général, tandis que Sarcey s'esclaffait. La comédienne, quand son hilarité fut un peu

calmée, ajouta : « – La vie est bien drôle !... » Puis, tout à coup, tintamarresque, lugubrement : « Et dire que nous serons tous morts, quand nous aurons cent ans !... »

Alors, Montclar, retenant à peine sa colère et son dégoût : « – Vous avez raison. Je suis trop jeune !... Je ne me serais jamais figuré, il y a quinze jours seulement, Dinah Samuel, la magique et harmonieuse tragédienne, disant ces saletés avec sa voix d'or... » Elle le fixa, étonnée. Ensuite, pareille aux femelles humaines qui vibrent et désirent quand leur mâle les menace ou les bat, comme Montclar serrait, avant de partir, la main du maître critique, « – au revoir, Patrice ! » fit la comédienne, doucement, avec toutes les caresses de la mélodie infinie qu'elle était au théâtre ; et ses yeux, mouillés et câlins, luisaient vers lui avec un fluide irrésistible.

« – J'ai vu Dinah, hier, au théâtre, disait à Montclar le féerique poète Théodore de Banville. Elle est vraiment étourdissante, d'une fantaisie qui extravague et qui a tout en elle, du soleil, du rêve, du sentiment et un peu de barbarie... Tenez, je me souviens qu'un soir, à l'Odéon, elle s'amusa à verser un encrier dans le dos de son habilleuse... Donc, hier, elle me dit : « – Vous vous rappelez, Banville, une petite chienne que j'aimais ? – Oui. – Eh bien ! ce matin, je l'ai fait étrangler. – Pourquoi, Desdemone ? – Pour me distraire. » Hein, que pensez-vous de ça ? Elle commet, je crois, ces atrocités, par un impérieux besoin de faire parler d'elle... Ah ! il faut que je vous conte aussi un joli mot sur elle... Pendant un entr'acte, elle était au foyer, adossée à la cheminée, causant avec moi, quand le doyen des sociétaires... ce gros bonhomme, vous le voyez d'ici... s'avança vers nous en souriant, et, avec son accent comique, et une tape au bas du ventre de Dinah : « – La tirelire va toujours bien ? »

Chaque fois, Montclar entendait parler d'elle ainsi, quand il sortait du quartier Latin et allait sur les grands boulevards : c'était pour lui, chaque fois, une souffrance, le regret, mais plus aigu, que cause toujours, au réveil, la fuite du rêve, l'envolement à jamais, parmi les dernières brumes de la nuit, d'une délicieuse illusion.

Son illusion, Montclar la chérissait, il la revoulait, du moins encore corporellement. Sans doute, un homme, assez privilégié pour avoir obtenu une heure de la vie d'une femme, doit éteindre en lui toute passion et tout désir, une minute avant qu'agonise le caprice de cette femme, être, par conséquent, assez subtil pour deviner l'instant psychologique où il doit étouffer la mémoire et le souhait des intimités et rentrer dans la foule parmi laquelle on l'avait distingué. Une femme a eu une fantaisie, et c'est fini maintenant. Pourquoi donc se fâcher ? Vous êtes-vous embrassés sur un code, en vous jurant l'un et l'autre fidélité ? – La douleur de Montclar était autre encore ; il avait aimé, il aimait Dinah Samuel, la grande tragédienne, l'incarnation émouvante des héroïnes, de doña Sol, de doña Maria de Neubourg, de Phèdre, d'Andromaque, d'Ophélie ; et il n'avait, une seule fois, dans la langueur du crépuscule où, courtisane au cœur échauffé et vide, elle s'ennuyait, possédé que la Dinah Samuel. – Il n'était point semblable à ces nègres qui, lorsque leur idole ne règle pas le beau temps selon leurs vœux, la brisent en morceaux.

Un matin, vers dix heures, il sonnait à la porte de Dinah Samuel. Le valet de chambre le fit entrer dans l'atelier. Il y avait Alice Penthièvre, une élève de Dinah qui lui ressemblait beaucoup, physiquement, et le fils de la tragédienne, un garçon élégant d'une quinzaine d'années, qui était assis près, – très près – de la jeune fille. Il sembla gêné par son arrivée.

« – Bonjour, Alice !... bonjour, vous !... Bonjour, toi !... » C'est Dinah Samuel, qui descendait l'escalier intérieur qui, venant de la chambre à coucher, zigzague, pittoresque de draperies bizarres, dans un coin de l'hôtel. Elle était en homme, en joli complet de flanelle blanche, et, d'une main, jouait avec sa cravate de dentelles. Son fils s'avança vers elle ; il venait, à son lever, souhaiter le bonjour à sa mère, avant de sortir pour sa promenade à cheval, au Bois. Dinah l'embrassa sur le front, et, son baiser laissant une marque rosâtre, elle dit, avec une moue :

– Tiens ! sacré nom de D...! je déteins...

L'enfant, gracieux, essuya la tache avec son mouchoir, puis, très correctement, il salua en se retirant. Quand il fut dehors, Alice Penthièvre

dit :

– Il me faisait la cour tout à l’heure... et avec des gestes... Heureusement, quelqu’un est arrivé.

– Heureusement ! Pourquoi ça ? – Il est gentil, mon garçon... Tu peux bien coucher avec lui. Tu n’es pas sa mère, toi...

Comme si elle lui en voulait de ce qu’elle dédaignait son fils, elle gourma violemment sa petite élève, si bien que Mlle Sosie s’évada. Quand Dinah Samuel rentra, toute vibrante, un peu de fureur faisait frissonner ses lèvres :

– Vous voulez savoir qui j’aime à présent, au lieu de vous, mon cher ? C’est ce trottin que vous venez de voir... Ça vous choque ?... mais les hommes sont laids, ordinairement... Certes, il faut que les femmes qui savent si bien apprécier la beauté en elles et la critiquer ou, parfois, l’admirer chez leurs rivales, n’aient plus, à l’égard des amants, le moindre sens artistique... Les hommes ont trop d’os qui saillent et de muscles ; cette force, pour les raffinées et les délicates, ne vaut pas notre grâce et, quand nous sommes belles et jolies, l’harmonie de nos corps... Puis, n’est-ce point compréhensible qu’une femme, obligée de subir, par les fatalités de la vie... car vous croyez, vous, qu’on vit d’amour et d’eau fraîche... les baisers, partout sur elle, d’un homme qu’elle abhorre, ou de plusieurs dans la même semaine... n’est-ce pas juste que cette femme suppliciée, si elle est un peu artiste, veuille une compensation... et la prenne ?...

Dinah s’était assise, couchée plutôt sur un divan de coussins, à côté de la grande cheminée, où pétillait un feu énorme, dont se mêlaient, comme des femmes de feu, les rouges langues de flamme ; et c’était troublant, d’une attirance byzantine en sa modernité, sur ce révoir mouvant de soies anciennes, de velours, de satins, de broderies précieuses, ce nonchalant éphèbe blond, vêtu de blanc. Montclar s’agenouilla près d’elle :

– Vous vous faites plus mauvaise et plus perverse que vous n’êtes, Dinah...

Haussant les épaules, elle eut un mouvement ironique de presque tout son être. – Montclar continua : « – Dinah, tu t’es donnée à moi, pourtant, et je ne puis l’oublier... Pourquoi, depuis cette intimité, qui aurait dû être la

première des jouissances ineffables, avoir pris à cœur de blesser tous les sentiments ?

Elle l'interrompit :

– Ah ! je les connais, ces scènes ridicules !... Enfin, vous n'êtes pas dégoûté, mon cher, de me vouloir pour vous seul, parce que je vous ai fait de moi la charité. J'ai eu tort. Il faut s'en tenir aux riches.

– Oh ! C'est ainsi, s'écria-t-il, que parle Dinah Samuel !... la poésie vivante de ce siècle !

Elle semblait le narguer. S'étant levée, elle vint devant le feu et fixant sur les langues de flamme – qui, lesbiennes, se frôlaient, s'étreignaient, se confondaient, se séparaient, s'unissaient encore, se léchaient, – ses prunelles bleues et impassibles, elle dit :

– Je suis une p... . ., moi.

Elle avait prononcé le blasphème à sa propre divinité, tranquillement ; elle approchait ses mains de la flamme, ses fines mains blanches, et comme translucides, que le feu rosait. Montclar contemplait cette bouche qui semblait consacrée éternellement par les poètes, cette Bouche presque religieuse, vouée aux rythmes charmeurs, ces lèvres profanées. Il considérait cruellement tant de misère avec du génie, tant d'ignominie avec tant de beauté.

Mais voilà que cette Bouche démonte l'attirait, cette Bouche souillée, cette fleur de vie. Montclar, tout à coup, prit la Satane dans ses bras ; et il la baisa sur la Bouche. En même temps, car ses lèvres ne quittèrent point les lèvres, il l'attirait vers l'amoncellement de coussins, où les amants tombèrent. Il eut, sous lui, la tiédeur voluptueuse de Dinah ; et, sans chercher à la dévêtir, – car il était troublé par le costume d'homme de la comédienne, – il se frôla, longuement, à Elle, à sa maîtresse, en garçon, avec une caresse trouble de tous les membres ; puis ses yeux se noyèrent de luxure comme de gouttes de plaisir, et, – en un spasme, tout l'être tendu, – il lui murmura, les lèvres pâmées presque sur la bouche du Sphinx : « – Dinah !... je t'aime !... quand même... je t'aime !... je te... »

Intéressée par cette fougue de jeunesse, mais toujours froide, – en se ressaisissant, après, – elle prononça, moqueuse :

– C’est fini, maintenant ?

Tout de suite il fut debout. Sa fringale de désir refrénée, il raisonnait ; il se jugeait.

– Si c’est fini ? cria-t-il... Ah ! certes !... Je ne t’aime pas ! je ne t’aime plus... Il est mort en moi celui qui te chérissait ; tu l’as tué !... A partir du jour où je t’ai connue, je devins autre... Dans ce cercueil qui était à côté du lit où tu t’es donnée, la première fois, Dinah ! oh !... si tu avais des yeux pour l’idéal... tu y pourrais voir ma jeunesse morte... Oui, *désormais il y aura quelqu’un qui me ressemblera, mais qui ne sera plus moi*, car je suis venu à toi, l’âme ingénue, croyant au génie, à la beauté, à l’idéal, à la bonté universelle, et mes sentiments, mes rêves, mes illusions, mes croyances, oui, tu as tout tué... Il y avait un champ de lys, de roses, où l’avril s’épanouissait en corolles éclatantes ; une truie maigre est venue, a saccagé, a piétiné, s’est vautrée... A quoi donc croire à présent ?

– A l’argent et à la force.

Dinah souriait, accoudée, paresseusement, sur les coussins en désordre. Montclar regarda la grande comédienne qui lui jetait ce conseil, toujours conquérante, ensorceleuse ; il allait répondre ; mais des larmes – d’amour encore, de regret, de tristesse, de nervosité ? – lui montèrent à la gorge. Dinah Samuel vit qu’il se taisait pour ne pas pleurer. Alors, câline, changeante :

– Va ! Tu n’es qu’un poète... et qu’un enfant...



## VII

# LA PRIÈRE DU SCEPTIQUE

Alice Penthievre, vers la fin d'avril, donna, pour clore sa saison d'hiver, à une centaine d'amis, un bal mêlé. Prière de venir suffisamment vêtu ; c'était tout ce que l'invitation recommandait. Quoi de plus mêlé ? Un zingueur, de circonstance, chauffait une courtisane byzantine, un seigneur, en pourpoint et culotte courte, contait fleurette à une mignonne blanchisseuse ; un monsieur, en habit noir, cravate blanche, flirtait avec une actrice en maillot. Et cœtera, et cœtera. Louise Theo, des Bouffes, en costume de débardeur, eut un succès, avec son pantalon de velours qui moulait bien les hanches, avec sa ceinture de soie grenat, son bourgeron décolleté, son bonnet de police, sa perruque poudrée, ses épaules nues, ses yeux adorables et ses pieds de baby. – Certes, à présent, Alice Penthievre (Mlle X-1, l'idéal moins quelque chose), avait renoncé à imiter les toilettes et les allures de Dinah Samuel ; ayant profité de sa ressemblance avec la célèbre tragédienne, elle avait compris que mieux vaut être Alice Penthievre que mademoiselle Sosie. Restée bizarre, en établissant sa personnalité, elle avait pris rang parmi les divertissements les plus à la mode. Aussi bien, elle avait émigré,

vite, de son entresol de la rue de Laval dans un hôtel somptueux, avenue de Messine, que le marquis de Mauvieuse lui avait offert comme don de joyeux avènement. Les marchandes de spasmes sont des sottises et des laides, souvent ; Alice Penthivière était jolie et fine. Elles n'ont pas laissé des brins de filles, pour agiter la marotte, les demoiselles du XVIII<sup>e</sup> siècle qui recevaient les poètes et les seigneurs, les fascinatrices à qui leurs scandales élégants faisaient des auréoles. Toutes ont, à présent, le même équipage banal comme leur corps. Adieu les folles de jadis ; aujourd'hui, les cocottes intelligentes se marient, après fortune faite, avec des artistes fatigués de la lutte pour la vie et que tente le petit hôtel bien confortable d'une vieille tailleur de plumes, où il y a tout ce qu'il faut pour écrire ; aujourd'hui les catins n'ont plus en fait d'esprit que celui d'ordre et d'économie.

Est-ce dû à ce que les hommes rechignent aux pluies d'or pour les fantaisies des maîtresses ? Si monsieur donne à sa petite amie un hôtel, il y déjeune, il y dîne, il y couche, agissant comme chez lui. C'est autant de rattrapé. Le marquis de Mauvieuse, vieux gentilhomme trop correct, est une exception. Lorsqu'il désirait passer la nuit chez Alice, il envoyait une lettre, par son domestique, pour obtenir cette grâce. Il lui dit, le premier jour :

– Je n'ai pas le ridicule de vous imposer une fidélité impossible... Je me recommande seulement, madame, à votre discrétion et à votre goût.

Il n'y avait pas encore trois ans de cela que mademoiselle Sosie était une pauvre diablesse. Elle avait oublié la dure époque où, aplatie dans une blouse de coutil gris, elle s'éreintait chez ses parents, à étudier la déclamation et la peinture. Alice n'avait plus que sa maman, Mme Cornil, née Marie Sourtet, et elle l'utilisait en qualité de mère noble. Très distinguée d'ailleurs, Mme Cornil ; elle faisait encore les délices d'un vieux curé. – Ainsi va le monde. La pauvre diablesse est changée, maintenant, en reine vicieuse. Lancée par son extraordinaire similitude physique que les fards et les soins accentuèrent encore, avec Dinah Samuel, l'illustrissime, se prélassant dans une loge en évidence, aux premières, habillée à ravir, triomphante, elle partait, après la représentation, au grand trot de son attelage : ses photographies étalées aux vitrines, elle avait des diamants, des fourrures, une cour de boulevardiers connaissant toutes les ficelles. (Se

servait-elle des mêmes pour les remuer ainsi que des pantins ?) Attirante, elle avait la divination des chiffons et des fanfreluches. Sans doute, Alice Penthivière avait suivi son instinct. Peut-être aussi, elle avait prêté l'oreille aux bruits parisiens. Lui avaient-ils enseigné, – dans une symphonie en zut ! – qu'il faut briller. Tout ce qui luit n'est pas or, mais l'or vient à ce qui luit. et le luxe est frère de l'amour. Est-ce pour cela que Montclar redésirait Alice Penthivière ? l'ayant connue, presque au début, il la voulait encore connaître. Était-elle pareille ? Il valsait avec elle, lorsque ce souhait courut dans son sang. Il n'eut pas besoin de parler. Ses yeux cupides, brûlants de fièvre, exprimaient sa pensée. Mlle X-1 refusa, câline, dans un sourire qu'elle rendit très doux :

– Non, cher, plus de billets de faveur...

La valse finie, Alice Penthivière s'était perdue au milieu des groupes qui s'ouvraient devant sa majesté froufroulante. Elle était exquise, en robe courte, un brouillard de dentelle, décolletée en triangle, – avec une ligne, au milieu, de gros boutons bleu pâle, – les bras nus, potelés à merveille, des poignets de gamine, un dolman léger, flottant derrière les épaules, comme du nuage, et, sur sa blondeur, un chapeau pointu. Chaussée de mules en satin blanc, bordées de myosotis, elle trottinait parmi les invités, vive et gaie, en bas d'azur, ténus comme une trame d'araignée. Elle allait, séduisante, et faisait envie aux dilettanti de vice et aux artistes en amour ; son entrain, jamais effarouché, était communicatif.

Montclar, debout dans un coin, le claque sous le bras, regardait la fête. Alice revint à lui, gentille, et, serrant les mains du journaliste. elle dit :

– J'ai été méchante tout à l'heure. Tu contemples le bal, Montclar, comme si tu n'entendais pas la musique... Abuserais-tu de ce que tu es poète pour avoir du vague dans l'âme ?

– Non, chère amie. Je suis amoureux.

– Ce n'est pas de moi, n'est-ce pas ?... Pas de moi ?...

– Qui n'est fou de tes lèvres ? Tout le monde t'adore.

– Oui. Tout le monde, et personne... Nous deux pourrions, peut-être, nous chérir ; mais nous n'avons le loisir ni l'un ni l'autre... Dans un gentil

mouvement : « Va ! tu es un camarade ; tu auras encore ton entrée. »

Et la capricieuse dit encore à Patrice de simuler un départ et d'attendre dans la chambre à coucher. Ne restaient guère, en ce moment, que des intimes. Tandis qu'elle les congédiait, – avec des « au revoir » ensourirés d'espérance, pour ceux qui en avaient besoin, – le chroniqueur mondain, conduit par une soubrette, admirait, presque, la chambre à coucher.

C'était une chapelle ardente.

La lampe, suspendue à la voûte, avait, autrefois, brûlé dans le sanctuaire d'une église. Le lit, sous un dais, un ancien lit seigneurial, tenait la place de l'autel et occupait le chœur. Quatre marches à monter. Sur le parquet, recouvert de velours rouge, traînaient, faciles aux nonchaloirs et aux voluptés, par tas, au hasard, des coussins profonds, et, d'entre eux, des sachets, comme des encensoirs, exhalaient, subtilement, le même parfum de violettes des bois. Par-ci, par-là, une chaise longue, en peluche feu, deux divans aux étoffes orientales, avec des dossiers de coussins, des tabourets bas, pour jaser aux pieds de la vierge folle, et, au bas du lit, une peau d'ours blanc. La chapelle recevait la clarté de l'aube par des vitraux, sur lesquels étaient représentées des scènes bibliques ; un escalier en coli maçon, à droite et à gauche de la porte, de style gothique – à pans roulés (et curieux, dans le haut, par deux médaillons, dont l'un figurait un chevalier, une fleur de lys à la main, et l'autre une dame, une marguerite à la bouche, ) – menait à de petites orgues.

Dans ce fantasque sanctuaire, comme le jour naissant caressait les saints et les saintes aux nimbes d'or, comme la belle qui allait venir avait, dans la fête à peine terminée, toasté à l'avril, fleuri de lilas, il se souvint d'un chant religieux. Montclar, s'accompagnant sur l'orgue, chanta, car il pensait être seul, cette antienne amoureuse et printanière dont le latin d'église traversait sa mémoire :

*Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te ; favus distillans labia tua ; mel et lac sub linguâ tuâ : odor unguentorum tuorum super omnia aromata. Jam enim hiems transiit, imber abiit et recessit ; flores*

*apparuerunt, vineæ florentes odorem dederunt, et vox turturis audita est in terrâ nostrâ. Surge, prospera, amica mea.*

Un éclat de rire l'interrompt :

– Tu chantes faux, mon cher ! Tu ne serais pas suffisant dans un lutrin de village... Mais, qu'est-ce que cela veut dire ?

Il ne répondit pas tout de suite, et courut vers elle. Une porte, dans la ruelle, ouvrait sur le boudoir. Alice Penthievre en sortait à l'instant ; elle s'assit, blonde et rose, sur le lit, les jambes repliées, ses bras croisés autour. « Déjà l'hiver s'est enfui, le roucoulement de la tourterelle a été entendu. » Montclar ôta son habit, en traduisant l'antienne ; et il se glissa près de la mignonne fantaisiste. Elle avait une chemise de batiste, coupée ainsi qu'une chasuble, un pan par devant, un pan par derrière, que deux bretelles de dentelle rattachaient sur l'épaule. Il prit dans ses mains les pieds frais, de la mignarde, pour les réchauffer. Alice, ensuite, s'allongea. – menu, menu, – avec des frissons délicieux. Ils s'aimèrent. C'était un joli petit animal, souple et nerveux, bien doué.

Mais Alice Penthievre valait mieux que la belle et la bête ; elle savait, après avoir donné, toujours, et ressenti, parfois, les émotions matérielles, après des sensualités buveuses, et raffinées, redevenir la courtisane intelligente et subtile ; elle savait causer, sauf lorsqu'elle satisfaisait un butor. Alice Penthievre, ce jour d'avril, transformé en nuit d'amour, était en veine de caquetage :

– Est-ce que c'est gentil chez moi ? J'ai fait des progrès ? Dis ? Cette chambre à coucher est une idée à moi, pour avoir de la réclame, occuper les gobeurs, Aurélien Scholl a écrit, cette semaine, que j'ai un bénitier pour bidet. La pièce d'eau des cuisses, comme il dit... Ah ! le gobisme s'épanouit, fleur parisienne, d'étrange façon ! Quand j'étais une rien du tout, un trottin, pas un de ceux qui m'adorent n'aurait eu le courage de me « lancer. » C'est pourquoi je me suis lancée moi-même, avec l'aide d'un carrossier, d'un tapissier, d'un couturier. J'ai été une de leurs entreprises ; ils m'ont fait prospérer et ont bénéficié sur mes actions... Oh ! d'ailleurs, ce système ne se pratique pas seulement pour une femme. Vois un peintre ;

n'est-il pas dans la dépendance de son marchand de tableaux qui spéculé sur son talent, comme mes fournisseurs sur ma beauté ?... Ce talent et cette beauté ont-ils une valeur sérieuse ? Des tableaux sont achetés, à la vente publique, par des compères, pour établir un prix, car rien n'est plus malaisé que d'arriver à circuler à d'honnêtes conditions. La femme et le tableau vont, après, de l'un à l'autre, avec de là hausse ou de la baisse, mais toujours, sauf accident, à une cote respectable... Mais, je me suis, pour ma part, tirée des griffes des impressarii. Quand j'ai visité cet hôtel, je l'ai trouvé superbe. Le marquis m'a dit galamment :

« – Je suis enchanté qu'il vous plaise. Il est à vous.

– Vrai ?... Voulez-vous me l'écrire ?... »

Une femme ne doit jamais perdre la tête, quand un homme la perd. Je suis, à présent, épatante. On me gobe... Les gobeurs, mon cher, il n'y a que ça ! Un violoniste illustre ou un pianiste, encore plus illustre, donnent des concerts. Beaucoup ne comprennent rien à ces virtuoses, mais ils vont, tout de même, les applaudir !... Lit-on un livre avant de l'admirer ou de l'éreinter ? Quand, par hasard, on s'en occupe, l'un déclare que c'est un chef-d'œuvre, l'autre que c'est nul. On ne juge, au reste, plus rien de rien, à présent ; on affirme ou on nie ; on n'a pas le temps d'apprécier dans le détail ; puis il faudrait exposer ses raisons, émettre un avis personnel... Moi, je ferais distribuer ma photographie au coin des rues, si j'osais. Les gobeurs, il n'y a que ça !... Les femmes ne gobent-elles pas leur costumier ? Combien d'élégantes savent inventer la toilette qui convient à leur beauté ? Combien savent choisir les nuances ? Elles sont les esclaves de la mode. Et toi, me gobes-tu un peu ? Tu me plais... quelques heures par an... Puis, avec l'amant qui me paie, je me sens inférieure, tandis que je suis ton égale. Ne sommes-nous pas, tous deux, les serviteurs du public ? Tu ne vis qu'en lui vendant ton esprit, comme moi mon ventre. Tu as eu l'audace qui réussit et la force de projection qui troue. Nous sommes de notre temps. Je m'exploite avec puffisme ; tu as créé, toi, petit bâtard de Saint-Simon, un genre de chronique d'indiscrétion à outrance, qui entrebâille des judas dans le mur de la vie privée ; tu étudies le héros du jour, artiste, assassin, politicien, comme un personnage de roman, avec assez de dédain pour te

dispenser d'émettre une opinion ; tu caches des serpents sous des fleurs et des vérités sous des sourires. Tes chroniques sont les chapitres d'un roman de mœurs, elles contentent la curiosité, qui est vieille, et sont des documents parisiens. Le public est renseigné ; qu'il pense ce qu'il voudra. Tu brodes des variations sur la comédie actuelle ; tu fais appel, pour cacher la vérité, de telle manière qu'elle reste nue, aux ressources de ton imagination. Ne te suis-je pas semblable ? J'ai recours à la séduction des toilettes, pour ceux qui ont beaucoup d'argent, aux caprices fous qui empoignent, aux élégances et trucs intimes qui retiennent. Mais je suis lasse, quelquefois, d'être l'esclave de celui dont je suis la maîtresse. Aussi, je me repose, cette nuit, car je me sens libre et ton égale. Il n'y a de vrai que le libertinage, (infécond et vénal, heureusement.) Accueillons, par hasard, la fantaisie, car il me semble, mon cher, que je me livre à toi plus qu'à tout autre. Ce doit être bon pourtant d'être aimée, sans aller avec cet amour ; mais c'est impossible, pour moi... Je crois à la sensation plus qu'à ce hors-d'œuvre, le sentiment... »

Alice Penthievre jasait avec un entrain délicieux et semblait en fête de dire tout ce qu'elle disait. Elle causait, son esprit en liberté, sans prendre garde que, depuis certain moment du discours, il était distrait bien que, cependant, il écoutât. « Je crois à la sensation ! » Elle arrondit, alors, ses bras, gracieusement, entre lesquels ondula, du coup gonflé de plaisir, ce murmure :

– Je ne peux plus parler... Va !... Oui, ainsi !... très fort ! et loin !

Un grand baiser n'est-il pas le plus honnête divertissement du monde ? Ils demeurèrent, après, durant quelques minutes, silencieux. – Alice Penthievre eut un ressouvenir, et, soudain, un éclat de rire. « Dinah Samuel, notre amante, est revenue de sa tournée en Amérique. L'as-tu revue depuis ? » Ils se dirent les aventures de la comédienne dans son voyage à travers le nouveau monde. Puis ils changèrent encore de fariboles, si bien que, les paupières battues, la mignonne, – toute fraîche d'une eau parfumée, – soupira, comme il l'avait reprise :

– Ton gros désir encore en moi, veux-tu qu'on essaie de dormir ?

Lorsque Dinah Samuel, après un insuccès relatif, eut remis au comité sa démission de sociétaire de la Comédie-Française, elle s'engagea avec un « manager », pour une tournée de six mois en Amérique ; mais, avant de filer sur New-York, elle alla donner, pendant quinze jours, une série de représentations à Londres. Quelques critiques la suivirent ; Sarcey lui-même prit le train et le bateau. Tous avaient traité sa démission de folie. Les plus doux appelaient Dinah : « la pauvre toquée ». Un grand nombre d'insulaires, durant son séjour dans la cité, subirent-ils l'effet de ses nerfs ? Les ennemis pullulèrent, les gazetiers abîmèrent la comédienne avec autant de conviction qu'ils en avaient mis à la louer. C'était un soudain revirement de toutes les sympathies. Elle arriva à Londres, un soir d'août, accompagnée de sa tante, Mme Bordier, – l'aiguilleuse, celle qui empêche, à toute heure de jour et de nuit, les trains de plaisir de se rencontrer – et de Jacqueline, la femme de chambre ; Jacques, son maître d'hôtel, était seul à l'attendre à la gare Saint-Lazare. Elle avait donc bien agacé Paris, pour être lâchée par ses intimes ? Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, pas un visiteur ne s'était encore présenté. Accroupie sur des étoffes brillantes, brochées d'or et d'argent, elle feuilletait, vêtue de blanc, un album japonais, regardant, distraite, les villages clairs, les rizières, les enchevêtrements de bambous, les fleuves où voguent les jonques, et, quand elle entendait un bruit de voiture dans la rue, prêtant l'oreille pour écouter si on s'arrêtait devant la grille. Enfin, quelqu'un. C'était Carlo Coralli, son photographe. Venait-il par intérêt ou par amitié ? La comédienne n'y songea pas. Elle avait rejeté l'album japonais, elle jouait avec ses chiens, – Steel, Nephla, Trariro, Benzoli, Mora, Timour, Sanos, Rulo, – dont quatre ou cinq étaient plus hauts que la comédienne assise à terre. Elle se leva, brusquement, à l'entrée de Coralli, et lui fit une fête de paroles enjôleuses, sans réfléchir qu'un photographe était le premier à retrouver le chemin de chez elle. C'était, d'ailleurs, bon signe. Il lui annonça que, sur la rive gauche, on organisait une manifestation en sa faveur. Alors elle s'emballa, en pensant aux anciens amis :

– Est-ce Montclar qui arrange ça ? Dites-lui de venir me voir... La jeunesse a du cœur. On m'a toujours aimée, au Quartier-Latin... Quand

j'étais à l'Odéon, les étudiants me nommaient la Fée coquette.

Alice Penthievre, – Mademoiselle Sosie, – apparut, quelques minutes après le départ de Coralli. Les deux amies ne s'étaient plus rencontrées depuis leur fâcherie. Dinah Samuel accepta, par un bon mouvement de cœur, le pardon d'Alice Penthievre qui avait voulu jouir de l'abatement d'une camarade supérieure. Dinah l'avait blessée, un soir, par son orgueil pervers. A chacun son tour. Quelqu'un écrirait-il un article pour la défendre ? La tragédienne interrogea :

– Connais-tu un journaliste ?

– Qui soit inébranlable ? Non.

Alice Penthievre se vengeait. Dinah Samuel fut alors en proie, la chère grande, à d'amères méditations. Il faut obtenir du succès, quand même. Malheur aux vaincus !... Eh bien ! elle ira en Amérique ; elle rapportera, de là-bas, un million gagné à force de gloire ; elle sera mauvaise pour ceux qui lui furent mauvais, ou, plutôt, elle sera, simplement, dédaigneuse. Dinah Samuel pleurait. Les larmes, même de rage, attendrissent. Si Dinah Samuel adorait la célébrité, si elle la produisait par de formidables réclames, elle avait, certes, un grain de délicieuse poésie dans la tête ; si elle était fille plus que les autres filles, elle était, en même temps, une artiste merveilleuse de fantaisie, de crânerie, de personnalité, d'enthousiasme, de passion. Les meilleures, entre les artistes contemporaines, n'ont pas des façons de souligner ou de sous-entendre, que le talent de chatouiller, que le métier suffisant pour être moutonnières. Dinah Samuel possédait l'étincelle sacrée. Doit-on reprocher à celle qui sent un peu de la flamme divine brûler son sang, – vieux sang juif, – d'être indépendante et bizarre ? Les comédiennes sont trop sages. Où est Mademoiselle Clairon, qui, par lettre de cachet, fut emprisonnée, au Fort l'Evêque, pour avoir refusé de jouer contre son caprice ? Ses atomes sont-ils, ce printemps, muguet ou marguerite ?

Fée du pays de Bohême, il est temps d'être sérieuse. *Time is money*. Dinah Samuel, en août, s'embarque au Havre. – Aurait-elle vomi son génie à bord du steamer ? A New-York, et dans les autres villes, pas de hurrahs d'admiration. On vint la voir, mais seulement comme phénomène ; l'important était que l'exhibition faisait de l'argent, même après le passage

d'un cyclope que promenait un barnum. Les femmes du monde discutaient le prix des costumes de la tragédienne. « Vous savez que sa robe du cinquième acte coûte tant de dollars ? » Et elles tinrent la comédienne à distance ; on l'invita dans les cercles, pas dans les soirées. Ce mépris lui fut d'autant plus sensible, que, reine de théâtre, elle s'était habituée, par suite d'une mêlée des impressions de la scène et des émotions de la vie, à se prendre pour une vraie reine. N'avait-elle pas vu, comme devant la rampe, des ambassadeurs réels et des ministres authentiques agenouillés à ses pieds ? Et des femmes de marchands s'avisèrent d'arrogance ! – – Même la classe ouvrière manifestait contre elle ; cette populace, qui pratique la religion avec ferveur, était indignée. Qu'est cette femme dont la couche est un lieu public où on entre en payant, cette femme qui a un fils et pas de mari ? C'est l'épouse du diable. Un évêque et un archevêque excommunièrent Dinah Samuel. A Frankfort, dans le Kentucky, le manager payait des musiciens pour donner, le soir, des sérénades à la comédienne, et organiser une agitation favorable. Les pasteurs prêchaient aux fidèles qu'ils s'abstinssent, afin de mériter le ciel, d'assister aux représentations de la Damnée. Autre cause de tristesse ; son succès, en tant que femme, fut médiocre. Les Yankees ne sont pas gens d'imagination, et, quand il s'agit d'amour, ils n'ont souci de l'intelligence. Il faut de la chair à ces mangeurs de beefsteacks ; Dinah Samuel n'a que des fossettes. Quelques millionnaires cependant, mais en petit nombre, furent excités par l'idée qu'il y avait de l'esprit dans ses salières. Le roman comique fut complet. A Little Rock, dans l'Arkansas, un vieux lustucru, qui rendait son pigmentum d'un noir d'ébène par des injections sous-cutanées, se présenta chez elle et requit la permission de lui offrir un lingot d'or. C'était insolent, mais le lingot valait la peine du vice qu'il désirait. Dès qu'il fut parti, elle envoya vendre le lingot à un bijoutier. C'était du cuivre doré.

Ce fut une morne expédition.

Aussi, lorsqu'elle remonta sur le bateau, pour retourner en France, elle était d'une gaîté sans pareille, d'une gaîté d'enfant. Une foule, amassée sur la jetée, acclamait Dinah Samuel, et, debout à la poupe du vaisseau qui fuyait, la comédienne, agitant son mouchoir de dentelle, saluait les badauds.

Ceux qui comprenaient le français entendirent-ils bien son adieu ? Elle répéta trois fois le même mot insultant et sembla dire :

– Merci !

– Mer..!

– Mer..!

Embrassant, au départ, Alice Penthievre, en matinée de cachemire blanc, Patrice lui demanda si le marquis de Mauvieuse était jaloux. « Certainement, puisqu’il m’adore, surtout quand je m’habille en homme. » Alors, il baisa, sur ses yeux bleus, mademoiselle X-1, la très blonde et la très folle. Elle oublia que son seigneur ne croyait pas à sa fidélité et qu’il était trop bien élevé pour ces violences romanesques :

« – S’il nous surprenait, il nous tuerait, mon cher !... » Tout à coup, réfléchissant : « Oh ! non, pas moi ! Il aurait trop peur de me faire mal ! »

Alice Penthievre avait, mademoiselle Sosie, évoqué Dinah Samuel à Patrice Montclar. Et, ce même jour, une caricature d’André Gill, affichée à tous les kiosques et représentant Dinah Samuel en hirondelle, lui rappela la folle qu’il avait aimée. Elle était revenue d’exil avec le printemps. Si, au lieu d’aller voir l’avril, il allait saluer la divine comédienne ? Elle comprendra qu’il ne retourne pas chez elle en friand de sa joliesse maigre, mais en ami platonique. Pourquoi n’irait-il pas ? Depuis le soir où il dit à Dinah Samuel qu’il la chérissait d’amour, depuis les baisers qui tuèrent son rêve, depuis deux ans déjà, bien des événements ont passé. Dinah Samuel le déchenilla de ses illusions. Ce fut douloureux. Mais, après tout, ne lui avait-elle pas rendu service ? – Oui, l’expérience peut être intéressante de revoir Celle qu’il adora. Montclar prit une voiture ; en route, il acheta, pour cinq louis, un immense bouquet de roses. C’est une merveille de la civilisation ; avec plusieurs petites pièces d’or. on peut avoir des fleurs magnifiques et même, ensuite, une femme délicieuse. – Si un singe pouvait payer, ce serait la même chose.

C'était l'heure de réception. Bien que, dehors, il fût encore jour, l'atelier était déjà envahi par la pénombre. Montclar, en entrant, s'avança vers Dinah Samuel, assise sur un divan de coussins. Elle se leva, en lui tendant la main, qu'il prit et baisa sur le poignet, comme autrefois, entre deux veines fines, à l'endroit aimé. La comédienne dit au poète, qu'elle noyait dans son regard fascinateur :

– Vous vous êtes enfin souvenu de moi... Vous y avez mis le temps, mais ce n'est que plus gentil... Pourquoi me bouder ?

Elle prit le bouquet de roses et le posa, sous la cheminée où pétillait un feu monstre, dans la corbeille d'un des grands landiers en fer forgé ; du lilas et du genêt en fleurs, dans la corbeille de l'autre landier, se tordaient, à la chaleur, en expirant. Dinah Samuel, frileuse comme si elle avait vécu, dans une existence antérieure, sur la terre asiatique et comme si elle avait gardé le souvenir des âpres soleils, voulait, jusqu'à la fin mai, des flambées d'enfer dans la cheminée monumentale de son atelier. Un paravent japonais, placé devant l'âtre, à plus d'un mètre de distance, protégeait les visiteurs contre le rayonnement ardent du foyer. Beaucoup de monde, ce soir d'avril. On entendait, dans le crépuscule de l'atelier, un bruit confus de voix. Tous les intimes étaient présents, M. Bürgster, le banquier, le marquis de Mauvieuse, le maréchal Canrobert, le peintre Georges Decroix, le prince de Corvanella, bégayeur et fat, M. Guillaume Guizot, le professeur du Collège de France. Maigre et distingué, M. Guizot, cheveux grisonnants, d'une voix mesurée, avec des intonations fines qui soulignaient discrètement les mots de sa causerie savante et spirituelle, appréciait Emile de Girardin, qui était mort dans la journée, avec une convenance admirable, et glissait la critique entre les éloges. M. de Girardin avait été un des amis de Dinah Samuel ; les autres souriaient donc, en parfaite connaissance, de la satire discrète, que M. Guizot faisait du publiciste défunt. Il reprochait à Girardin d'avoir trop sacrifié au succès et à l'argent ; mais, au milieu d'une période, dont les phrases se déroulaient claires et nettes, Dinah Samuel, revenue à son divan, interrompit le professeur :

– Oubliez-vous, mon cher, que votre père, sous Louis-Philippe, dont il fut le ministre le plus éminent, conseilla de faire fortune ? « Enrichissez-

vous ! » dit-il. La philosophie moderne se résume dans ce précepte.

Le professeur défendit son père, l'homme d'Etat, de l'interprétation que Dinah Samuel prêtait aux paroles célèbres qu'il prononça. L'argent n'est pas tout en ce monde ; au lieu de croire à l'argent, il faut croire à l'honneur, au dévouement, à l'héroïsme, à l'art, à tout ce qui console les âmes, à tout ce qui relève les cœurs. M. Guizot continua son discours, quelques minutes ; les divers groupes s'étaient tu pour écouter son éloquence académique.

Une jolie femme, Esther Chatam, horizontale en renom, une juive blonde au nez retroussé, aux yeux profonds, d'un éclat pervers, ayant seuls, dans sa personne, le caractère youtre, semblait indifférente à la rhétorique de M. Guizot. Mince dans une robe noire, aux manches étroites, elle avait deux brillants minuscules aux lobes de ses oreilles, d'un blanc rose, un coléoptère aux yeux de saphir, pour broche, et sur ses gants noirs, deux serpents d'or. Poudre-rizée, artificielle, elle avait un chapeau feutre sombre, une voilette, à points noirs presque imperceptibles, qui finissait, sous le nez coquet, juste au-dessus de la bouche – rouge comme une fraise ou une braise. Dinah Samuel chérissait, depuis une semaine, Esther Chatam, qui lui rendait amitié pour amitié. Près du fils de la grande tragédienne, les habitués du cinq à sept étaient dispersés, par groupes, dans l'atelier, au milieu d'un encombrement de bibelots, de paravents, de chevalets, sur lesquels reposaient des tableaux dans leur cadres en bois dorés, de socles chargés de bustes, Patrice Montclar, tranquille et narquois, sur un pouf que Dinah lui avait offert près d'elle, observait cette réunion. bizarre de gens de situations très différentes les unes des autres. M. Guillaume Guizot parlait sans trêve contre l'argent. Montclar voyait que Dinah Samuel ne partageait pas du tout la manière de voir de l'illustre professeur ; il lisait dans les yeux de l'actrice une opinion absolument contraire. Mais, sans doute, elle avait trop à dire sur ce sujet, et, devant les arguments nombreux qui se pressaient dans sa tête, vers ses lèvres, – éprouvant une sorte de paresse, – elle préférait se taire. Élégante et nonchalante dans un froc de moine, en cachemire blanc, serré à la taille par une simple corde, elle faisait effort pour prêter au conférencier une attention désintéressée, lorsque, soudain, il la prit à partie.

N'avait-elle pas elle-même recherché le million et délaissé l'idéal artistique en abandonnant Paris, pour aller s'exhiber, comme une femme curieuse, devant un public yankee ? Dinah Samuel de plus en plus énervée, se résistait ; c'est fatigant de répondre. Mais la morale pleuvait toujours. Dinah se dressa tout à coup, et ses prunelles jetant des éclairs, elle s'écria, irritée :

« – Ah ! vous devenez agaçant avec votre mépris de l'or. Je ne veux pas avoir le sort de Favart, ma camarade, à qui la destinée est rude. Elle a joué, avec moi, Phèdre, doña Sol, Monime, doña Maria de Neubourg, tous les rôles enfin où j'ai triomphé ; maintenant, pour payer ses dettes, elle est obligé de vendre ses tableaux et ses bijoux, une partie de son mobilier... Je ne veux pas, comme Rousseil, implorer la sollicitude d'un directeur des Beaux-Arts... Non, je ne veux pas faire comme Guimard, qui, après avoir refusé la main d'un prince, épousa un maître de danse... comme Sophie Arnould, qui demanda le logis et le pain à son perruquier... comme Clairon, qui, à soixante-cinq ans, misérable, raccommmodait ses robes et balayait son unique chambre. Je veux me retirer du théâtre en pleine jeunesse et en pleine gloire, avec des millions... Vous criblez de vos pointes malignes Emile de Girardin, qui est mort aujourd'hui. Dans quel temps vivez-vous ? Est-ce au temps de Shakespeare ? à celui d'Homère ou d'Abraham ? Girardin, mon cher, a compris son époque, et il l'a méprisée en conséquence, voilà tout. Il a vu qu'on s'incline devant la puissance de l'argent ; c'est pourquoi Emile de Girardin, lui, un pauvre bâtard, a voulu être riche. Comme il le voulait fermement, il y a réussi... Cet homme, messieurs, était grand entre les plus grands de son siècle. Je me rappelle une fois où, dans son cabinet de travail, il me montrait, tout autour, les dossiers de ses contemporains, couvrant les quatre côtés, et il m'apparaissait, vraiment, comme un froid génie de ce que les imbéciles appellent : le mal... Il me parla, je me souviens encore, d'un homme, Armand Carrel, je crois, qu'il avait tué dans un duel, et comme du sang, par hasard, lui vint aux lèvres – sans doute des gencives faibles et déchirées – il tira son mouchoir et s'essuya tranquillement, sans la moindre superstition... C'était quelqu'un... Tout le monde est égoïste ; Girardin l'était sans hypocrisie ; il

ne se souciait pas de farder ses actions avec du dévouement ou de la vertu... « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; aimez votre prochain comme vous-même. » Est-ce que ce n'est pas, au fond, de l'égoïsme ?... D'aucuns, je sais, se figurent être des soldats sur la terre et meurent pour la défroque du sentiment qu'ils défendent comme un uniforme ; ce sont des héros, mais ce ne sont pas des malins... Nous assistons, voyez-vous, dans ce siècle, à l'avènement de l'argent. Jadis, il y avait contre lui l'aristocratie qui, toutefois, consentait à fumer ses terres en se mésalliant ; il avait contre lui les idées et les mœurs... C'est différent, aujourd'hui. Les fortunes établies par le commerce, le jeu, la spéculation, se dressent en face des vieilles fortunes héréditaires ; il n'y a plus d'aristocratie, mais une ploutocratie. L'argent va et vient ; il est agité, répandu, centuplé, diminué ; l'agio mêle et confond toutes les classes de la société. Chacun veut être riche, et sans peine ; il faut laisser travailler les gens qui ne peuvent faire que ça... Le luxe est universel, un faux luxe, qui montre le besoin d'étonner les curieux. En quoi les hôtels modernes, avec leurs merveilles attendues par la vente publique, ressemblent-ils aux châteaux seigneuriaux de jadis ? Et comment ne pas spéculer ? Quel est le patrimoine que n'useraient pas deux ou trois générations d'oisifs ? Peu sont assez sages pour se contenter de leur revenu. La cupidité peint les cœurs ; beaucoup d'hommes et de femmes renoncent aux longs efforts et à l'économie. La fortune rapide ou le suicide, voilà tout le dilemme ; et ceux qui, après les grandes ambitions déçues, consentent à traîner la savate sont des lâches !... Montclar, est-ce vous qui protesterez ? La jeunesse est sérieuse avant l'âge. Mûrie hâtivement, elle est froide, elle raisonne les hommes et les choses, elle est « roublarde », elle a l'expérience précoce, elle est sceptique, elle est moins jeune que les vieillards, elle n'a ni entrain, ni gaîté, ni foi, ni enthousiasme, ni amour. Les illusions se fanent et les chimères meurent. Personne ne discerne plus le devoir... Comment parvenir ? Le génie et le talent ne sont pas à la portée de tout le monde : restent l'argent et l'habileté. Par exemple, un jeune homme doit avoir l'air de ce qu'il veut être dans l'avenir et, surtout, ne pas s'aviser d'être malheureux. Les malheureux nous dégoûtent !... Ah ! je comprends que des

cerveaux, trop gonflés d'électricité, parfois éclatent. La vie est surchauffée ; nous sommes tous atteints de névrose, nous avons des tremblements, des superstitions, des vertiges, des tics, des frissons, des antipathies inexplicables ; nous connaissons les malaises intellectuels, les détraquements, les fièvres ; la folie nous guette !... Bah ! tant pis pour ceux qui sont atteints, pour les individus qui n'ont pas su vivre, comme pour les peuples qui se laissent détruire !... »

Dinah Samuel, ordinairement tintaramesque et charivarique, donnait, presque, à ses amis, l'illusion d'un génie inconscient. Emportée par sa colère, la comédienne, debout, avait sur un mode rapide, avec un geste toujours ample et superbe, malgré les familiarités des mots, de sa voix qui demeurait, dans les emportements, flexible et harmonieuse, clamé, les yeux brillants d'éclairs, tout ce qui lui passait dans la tête.

Mince et blanche, irritée et féline, elle s'était proménée en parlant, à travers l'atelier, tandis que M. Bürgster, surpris, le marquis de Mauvieuse, ahuri, le maréchal Canrobert, gaga, le peintre Decroix, souriant, Montclar, de nouveau amoureux, M. Guizot, surpris, le prince de Cornella, faisant comme s'il comprenait, écoutaient son paradoxe, tandis qu'Esther, la juive aux cheveux d'or, admirait avec un regard d'homme, la Satane. Les roses et les lilas, desséchés à mesure, perdaient leurs âmes parfumées ; l'atelier où le crépuscule rendait vagues les visiteurs et les bibelots, n'était plus éclairé que par le feu. Montclar contemplait Dinah Samuel, qui était retombée, comme épuisée, sur son divan de coussins.

Après un long silence, que personne ne troubla, elle reprit son discours, sur un ton de mélodie douce et triste. A peine, par intervalles, dans sa litanie écoeurée, quelques éclats brusques :

« – Adieu l'esprit de race, adieu la famille, adieu la patrie, adieu le respect des enfants pour les parents. On les a eus dans un moment de plaisir ; qu'est-ce qu'ils vous doivent ? Le respect est vieux jeu... L'argent, seul, je vous le dis, est considéré, si tant est qu'on considère encore quelque chose. La noblesse n'est plus rien, quand le titre ne signifie pas possession. L'intérêt est partout, l'égoïsme est partout, dans l'amitié comme dans la

famille. Paris est malpropre, il est épouvantable comme un épais océan, aux remous d'ordures. La bourgeoisie, qui a des prétentions à l'honnêteté, est corrompue dans les moelles. Je connais un notaire qui est l'amant de sa fille ; mais celui-là devient, presque, un artiste. « Ne crains rien ! Tu n'auras pas d'enfant ; je sais bien comment je t'ai faite ! » Guizot semble indiquer que je conclus du particulier à la généralité. Pas du tout ! mais j'aurais trop à dire. Une bourgeoise, très considérée, disait à un monsieur qui la courtisait : « – Soyez l'ami de mon mari ; nous verrons après... Il faut bien cascader un peu. Il n'y a que ça qui donne. » C'est authentique. – L'argent, l'argent, l'argent, l'argent, tout y aboutit. On en sent le besoin, même dans les châteaux ; le revenu ne suffit pas ; il faudrait entamer le capital ; on l'entame, à moins qu'un intime n'aide la châtelaine. Le mari a pris, au cercle, une forte « culotte » ; il faudrait économiser sur le budget de la toilette. Comment faire ? une occasion se présente ; on aura les diamants qu'on désirait... Mais les seigneuses en viendront à se faire inscrire sur les carnets des remisiers et à se précipiter dans la spéculation à corps perdu... Vous verrez les femmes du monde au moment d'un krach. Telle vertu fléchit à 1.500 de baisse et tombe à 2.000. Alors les hommes sauveront des femmes, et des femmes sauveront des hommes. Une foule de mondaines se livrent, en temps ordinaire, déjà, par caprice, par désœuvrement, par intérêt. L'intérêt toujours... Tenez ! Existe-t-il encore des salons discrets où se rencontrent des gens de naissance et des gens de talent ? Je ne pense pas. On n'a pas un salon ; c'est un tréteau. On a un salon pour la publicité ; là se frôlent les courtiers enrichis, les spéculateurs marrons, les comtes exotiques, les rois en exil, les reines déchues ; on ne sait d'où tout cela sort. Les gens du monde protestent, parfois, contre les indiscretions. Mais ils sont enchantés ! S'ils s'amuse, c'est pour qu'on le sache. Le malheur est qu'on ne s'amuse pas, mais qu'on s'ennuie à périr dans les soirées. La musique y a du succès, parce qu'elle permet de ne pas causer. Quant aux hommes, ils se retirent pour fumer. Si la vanité ne poussait pas le maître de maison, ne préférerait-il pas rester tranquille chez lui ? Les parvenus reçoivent pour se donner un vernis d'élégance, les industriels parce que c'est une réclame ; les peintres pour montrer leurs

toiles et pour enfoncer les amateurs qui paient plus cher un tableau brossé dans un hôtel somptueux que dans une mansarde ; les littérateurs pour se poser. Ah ! la finance est maîtresse du monde... Montclar, renoncez donc à être poète ; c'est un métier qui vaut à peine la corde pour se pendre ; soyez n'importe quoi : courtier, annonceur, remisier, puis banquier, comme Bürgster. Ayez des caisses millionnaires au lieu de rimes ; subventionnez des journaux au lieu de faire de la « copie » ; lancez des affaires, soyez président de conseil d'administration, dites bonsoir aux délicatesses ; ayez l'air d'être généreux de temps en temps pour que les gazetiers célèbrent votre charité ; c'est de la publicité. Vous aussi, vous semblez... (un reste de votre province, mon cher !) ... me reprocher d'aimer l'argent ; oui, je l'aime de tout mon cœur, de tout mon sang, de toute mon âme, de tout mon être, car je suis de mon siècle. L'argent est puissant, l'argent est roi, l'argent est Dieu ; et je crois en lui. Louis XIV lui-même a courbé, devant l'Argent, sa majesté, lorsque, au déclin de sa gloire et de sa vieillesse, il se promena, longtemps, dans les jardins de Marly, avec Samuel Bernard. Le roi, dont les finances étaient en mauvais état, était plein de prévenances. Mon petit prince Cornella, que pensez-vous de cette prostitution bourbonnienne ? La révolution a balayé tout ça, depuis ; mais ce qui est maintenant ne vaut pas mieux. Le gouvernement a des principes à la vitrine de sa boutique ; il les regarde comme sacrés, n'y touche pas et de dépêche de jouir, parce qu'il n'est pas sûr du lendemain. On enjôle le peuple par des boniments ; mais, en secret, on se moque de lui et des promesses qu'on lui a faites ; de temps en temps, pour le faire patienter, un discours opportuniste. Et le peuple attend sous Forme ! Cependant, qui est-ce qui travaille ? Le peuple. Qui est-ce qui crève de faim ? Le peuple... L'inégalité, néanmoins, est nécessaire ; l'inégalité, c'est le mouvement, et, par conséquent, la vie. Si le peuple était pessimiste, s'il n'était plus assez heureux de manger sa soupe, le soir, après la journée de travail, s'il savait que tout est fini sur cette terre, après la mort, et qu'il faut du bonheur tout de suite, il se soulèverait en masse... Après tout, il a raison de rester tranquille, car la destinée d'une foule est d'être mangée par quelques-uns, d'après la loi de sélection. J'aime l'argent de tout mon cœur, de toute mon espérance, de tout mon corps ! J'adore la force,

quelle qu'elle soit. Je vais au succès, par-dessus les imbéciles et les cadavres. »

Dinah Samuel, vraiment, avait délaissé les armes féminines, les grâces, les minauderies, les sourires, et, ne gardant que les impertinences souveraines, elle était mieux qu'une courtisane merveilleuse. C'était une artiste suprême.

Après un nouveau silence, elle jeta dans le feu les lilas, les genets fleuris, les roses ; ensuite, faisant tournoyer les bouts de la corde qui ceinturait son froc de cachemire et regardant de telle façon que chacun se croyait visé, elle dit, cynique, avec une dédaigneuse mélancolie :

– Oui, il peut préparer un lit d'or et de billets de mille celui qui veut que je m'humilie avec lui dans une saleté !... Allons je suis Danaé ! Quel est ce Jupiter ?

DINAH  
SAMUEL



Montclar alla dîner au cercle.

Un cercle, quand on gagne, un tripot quand on a perdu. Les crevés abondaient au claque-dents, les petits crevés qui, chaque soir, se mettent en habit et cravate blanche, pour faire supposer qu'ils vont dans le monde, les petits crevés qui rentrent tranquillement chez eux, – quand ils ont un chez eux, – après s'être ostensiblement, dans un café des boulevards, attablés devant une boisson anglaise.

Ce sont des médecins sans malades, des avocats sans clientèle, des lutteurs pour l'argent, tout ce que vous voudrez ; la plupart n'ont ni famille ni état, mais ils fréquentent les filles, les journalistes, les auteurs dramatiques, les financiers ; quelques-uns sont payés par des banquiers pour voter dans les réunions d'actionnaires ; d'autres sont amis des femmes ; ils sont capables de tout, même d'être braves. Ils vivent au cercle, jouent au luxe, croient imiter Seymour ou Caderousse en terminant la journée devant une bavaroise. Parfois, au tripot, aucun n'est assez riche pour prendre la banque ; alors on organise un « chemin de fer ». Ils ont des figures blêmies et tirées, des moustaches retroussées, le pardessus mastic, des souliers pointus, presque sans talons, des jaquettes heureuses, presque sans revers ; ce sont des viveurs à bas prix. Ils sont venus déjeuner au claque-dents, les yeux bridés, la face livide ; mais le déjeuner a fait jaillir l'étincelle. si bien que, parfois, ils ont du bagout et savent dire, avec assez de désinvolture, qu'ils se sont enfoncés, la veille, de vingt ou trente louis. Il y avait là le baron de Champavel. Après avoir mangé sa fortune, en pèlerinant. par exemple, à Lourdes, en train spécial pour lui et sa maîtresse, il était réduit à un unique pantalon de coutil, de quatre francs, qui servait de thermomètre, car il s'allongeait les jours de pluie et se raccourcissait au soleil, à une redingote tachée, à un chapeau assorti, il était dégringolé à la situation de membre du comité pour avoir droit au dîner au cercle. Il y avait, aussi, Michel de Béraud, le lanceur de femmes, qui découvre une poupée exquise, la nippe, la meuble, lui donne un groom pour surveiller les recettes et tenir les comptes. Il disait :

- Avez-vous vu, ce soir, autour du lac, la petite Germaine de Rosay ?
- Vous la connaissez ?

— Oui. Voulez-vous que nous soupions avec ? Je vous présenterai.

Michel de Béraud, correct, raide, compassé, maître de chaque trait de sa figure, dont le blason était sans doute une carte biseautée sur ciel-de-lit, faisait beaucoup de flafla. Il racontait que son sloughi, était très intelligent, car il partait, à dix heures, de la maison, et sachant les habitudes de son maître, il se rendait à midi, pour déjeuner, chez Bignon, à sept heures, au café de la Paix.

— Si je n’y suis pas, on lui sert sa pâtée. Froidement... Je trouve ça sur ma note à la fin du mois. N’est-ce pas que mon chien est un malin boulevardier ?... Froidement

Michel de Béraud employait cet adverbe « froidement », avec une fréquence maniaque, sans raison aucune. D’un toupet extraordinaire, au surplus, il avait un chic pour taper les gens d’un emprunt à fonds perdus. Un jour il abordait, sur le boulevard, Savinel, le banquier. « Je m’aperçois que je n’ai pas d’argent, et je n’ai pas le temps de rentrer chez moi. Avez-vous, mon cher, de la monnaie ? » Savinel lui offrit cinq louis. Michel de Béraud refusa froidement :

— Je n’accepte pas les aumônes... Gardez ça pour vos pauvres.

Michel Béraud savait la navigation parisienne, même la natation. — « Cent louis en banque ! messieurs, faites vos jeux ! » C’était un cercle de l’avenue de l’Opéra. Lequel ? L’avenue de l’Opéra semble consacrée aux tripots et aux Sociétés financières. Les voleurs sont aujourd’hui très bien installés ; les petits filous sont des maladroits ; il faut savoir piller en grand ; la loi fournit tant de trucs aux faiseurs pour éviter la police correctionnelle et la cour d’assises. Une jolie installation dans un quartier central ; un coffre-fort, d’une contenance imposante, avec assez d’argent pour ne pas faire pouf au commencement ; des lettres d’or, de cinquante centimètres, au balcon ; des employés solennels, derrière des grillages ; la confiance en soi-même avant d’avoir la confiance des autres ; de l’audace ; puis advienne que pourra ; mais les gogos sont si nombreux que la société de voleurs a des chances, au bout de six mois ou d’un an, d’être sérieuse. Ici, les uns échangent de l’or trébuchant ou des billets de banque dont le bleu est plus gai que l’azur du ciel infini, contre des papiers fantastiques ; là, d’autres

transforment leur argent en plaques de nacre ou jetons plus vulgaires qu'ils avancement sur un tapis vert. Des papiers fantastiques, des plaques de nacre que reste-t-il souvent ?

Montclar sortit, après minuit, complètement décavé.

Le fait minime d'avoir perdu vingt louis, le reste de l'or pris la veille, pour assister à un bal chez Alice Penthievre, une actrice en vogue, aurait-il été la cause, pour ce poète parisien, de quelque ; méditations ? Patrice, étendu dans son lit, se rappela les choses de la journée et, particulièrement, les paroles de Dinah Samuel. Elle se donnait pour une cabotine vénale ; elle est plus que cela, certes, la comédienne enchanteresse, vibrante et souple, passionnée et surexcitée, élégante et vagabonde, harmonieuse et fine, au génie libre marqué d'une instinctive et pénétrante modernité. Si Dinah Samuel commettait une kyrielle de folies, c'était son devoir de comédienne. (Il ne faut pas être rigoriste pour les autres, mais pour soi.) – S'il est vrai, comme l'a dit l'aimée et l'admiration d'autrefois, Dinah Samuel, que l'argent est le moyen de toute vertu, de tout bonheur, de tout amour ; s'il est vrai qu'aucun créateur n'est le maître de l'univers et que le monde, force et matière, se meut inconsciemment ; puisque les hommes sont mauvais ; puisque l'enthousiasme, le dévouement, la foi, la fraternité, le cœur empêchent le lutteur de triompher ; puisque les chimères se cassent les ailes au heurt des réalités ; puisque les plaisirs, sans nous distraire, nous traversent comme des vers un cadavre ; quelle comète viendra tuer la vie sur la terre ? Si c'est la foi qui sauve, nous sommes perdus. La science nous sauvera-t-elle ?

Qui répondra aux points d'interrogation sur les mystères ?

Des souvenirs d'enfance envahirent, soudain, le cerveau de Montclar. Il avait aperçu sur le tapis, dans la lumière d'un rayon de lune, ses chaussettes tricotées par sa mère ; elles lui rappelèrent le pays. Pourquoi jugeait-il la province d'après Paris ? Là-bas, sont encore de braves gens qui pratiquent la vertu comme si elle rapportait quelque chose ; là-bas, les amitiés, les amours, n'ont rien à démêler avec les questions d'intérêt. Le sommeil, cependant, fermait les paupières du sceptique. Alors, dans l'assoupissement

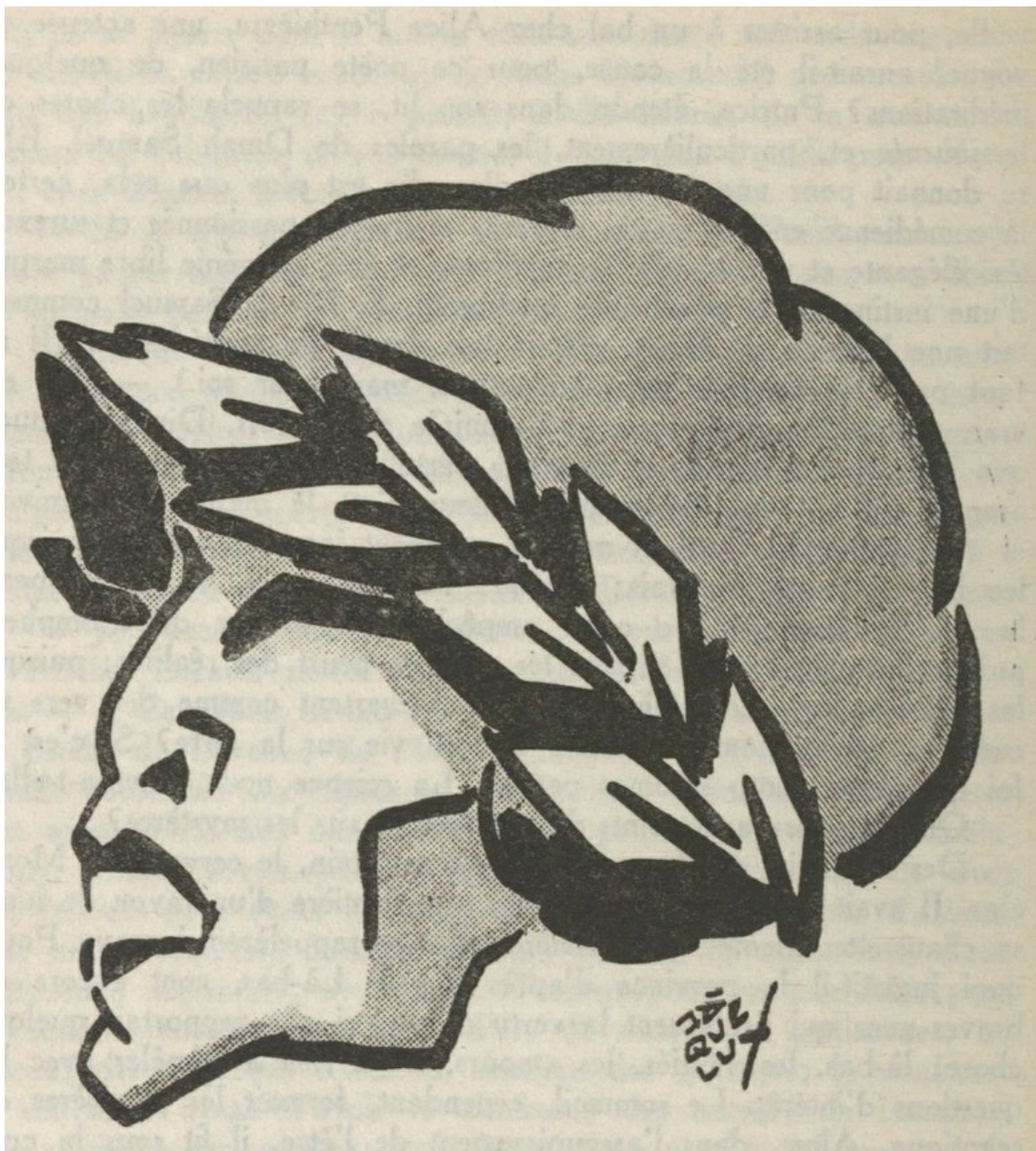
de l'être, il fit sous la couverture, sur sa poitrine, un petit signe de croix ; et il s'endormit, murmurant, – comme sa mère lui en avait donné l'habitude, – mais, sans plus y croire, les paroles de son enfance :

« Notre Père, qui êtes aux cieux... »

Et une autre invocation,

« Notre Dame !... Notre Dame de Paris !... » Qui donc ? *Dinah Samuel* ?

FIN



LA GLOIRE

CE VOLUME EST TIRÉ SUR PAPIER DE  
LUXE ET IMPRIMÉ SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX.

4445-11-25

**ROMANS DE FÉLICIEN CHAMPSAUR**

Chez FERENCZI et Fils, éditeurs.

**L'HURLUBERLU**

7 fr. 50

**LE SATYRE INVISIBLE**

(HOMO-DEUS)

7 fr. 50

*Ce satyre habitait l'Olympe.*  
VICTOR HUGO.

**TUER LES VIEUX !  
JOUIR !**

Roman narquois,  
mœurs du temps.

7 fr. 95



*Inédits, à paraître en 1926*

**LE BAISER DU SOLEIL**

Roman. 8 fr. 50

**LE CHEMIN  
DES ÉTOILES**

Roman complet en un volume :  
(On se marie avec le rêve.)

**LES NOCES DU RÊVE**

(Interlude.)

**LES ORDURES  
MÉNAGÈRES**

Roman complet en un volume :  
(et l'on épouse la réalité.)

Éditions FERENCZI et Fils, 9, rue Antoine-Chantin, PARIS (14<sup>e</sup>).



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

## ***Félicien Champsaur. Dinah Samuel***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691661t>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

# Table des matières

1. Page de titre
2. PREFACE
3. I - LE PREMIER SUCCÈS
  1. LE BAISER DU SOLEIL
4. II - SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE COLLÈGE
5. III - LE VIN DU FÉLIBRE
6. IV - UN GRAND MOUVEMENT LITTÉRAIRE
7. V - PLAISIRS D'AMOUR PERDUS
8. VI - LA TUEUSE D'ILLUSIONS
9. VII - LA PRIÈRE DU SCEPTIQUE
10. À propos de cette édition numérique